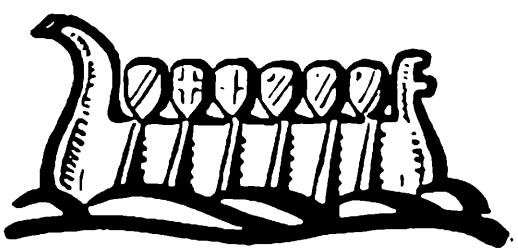
BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

l'église
à la fin
du premier siècle

par

G. BARDY



LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 20 EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A à T, HORS COMMERCE, ET 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 400 SUR VÉLIN ALFA RUYSDAEL POUR LES SOUSCRIPTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE DES SCIENCES RELIGIEUSES. CE TIRAGE SPÉCIAL CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 400 SUR BOUFFANT BIBLIO DES PAPETERIES DE FRANCE.

NIHIL OBSTAT
Divione, die 4ª aprilis 1932
A. RIGAUD, *c. d.*

IMPRIMATUR
Divione, die 4ª Aprilis 1932
P. BULLIER, *v. g.*

Copyright by Bloud et Gay, 1932
Ce volume est le 46e paru dans la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses.*

L'Eglise à la fin du premier siècle

(70-110)

INTRODUCTION

Les trente années qui s'écoulent de la mort de saint Pierre et de saint Paul à la mort de saint Jean sont des années décisives pour l'Eglise chrétienne. L'un après l'autre, achèvent de disparaître les témoins de la vie du Sauveur, et les destinées de l'œuvre qu'il a fondée sont remises entre les mains d'hommes qui ne l'ont pas connu, qui n'ont pas vu ses miracles, qui n'ont pas reçu ses enseignements. Remplis par la grâce de l'Esprit-Saint, les apôtres avaient prêché avec une autorité souveraine : leurs successeurs n'ont plus d'autre mission que celle de garder et de transmettre le dépôt qu'ils en ont reçu. Choisis par le Sauveur lui-même pour être ses prédicateurs jusqu'aux extrémités du monde, les apôtres avaient gouverné, en son nom, les communautés qu'ils avaient fondées un peu partout : leurs successeurs régissent les Eglises locales qu'unit le lien de la charité et qui savent déjà chercher à Rome le centre où tout doit aboutir.

Cette période d'organisation, on serait même tenté d'écrire de transformation, si le mot ne risquait pas d'être mal interprété, n'est pas sans heurts. Saint Pierre et saint Paul sont morts victimes de la persécution de Néron. Saint Jean, suivant la tradition, est plongé dans une chaudière d'huile bouillante par ordre de Domitien. L'empire,

dès qu'il a appris à connaître le christianisme, l'a condamné : Trajan lui-même reste, sur ce point, fidèle à la ligne de conduite de ses prédécesseurs; s'il défend à Pline le Jeune de rechercher les chrétiens, il lui ordonne de faire périr tous ceux qui seront dénoncés et convaincus.

Persécutée par le pouvoir civil, l'Eglise doit encore lutter contre les ennemis du dedans. Parmi ses enfants, quelques-uns essaient de la retenir dans l'esclavage de la loi mosaïque, dont elle a été affranchie par saint Paul. La prise de Jérusalem par les Romains porte assurément un rude coup au judéo-christianisme, mais elle n'en achève pas la ruine, et pendant longtemps se poursuit une polémique douloureuse, dont l'Ancien Testament tout entier est en quelque sorte l'enjeu.

Plus dangereux sont les hérétiques qui se rattachent au courant gnostique. Les dernières lettres de saint Paul nous ont déjà fait connaître les premières manifestations de ce mouvement, qui se développe surtout en Asie-Mineure, mais qui agite également la Syrie et l'Egypte. Dans tout l'Orient, les aspirations religieuses des foules cherchent un aliment qu'elles croient trouver dans les mystères qui s'offrent à elles et qui se rejoignent plus ou moins en un vaste syncrétisme : le christianisme acceptera-t-il l'alliance qui lui est offerte? deviendra-t-il, lui aussi, une initiation et une gnose, au risque de laisser se corrompre la pureté du dépôt que lui a confié son divin fondateur? Du moins la lutte est-elle engagée, dont nous percevons ici ou là les puissants échos.

Contre tous les dangers, l'Eglise concentre ses forces. A la tête de chaque communauté, l'évêque, héritier et successeur des apôtres, apparaît comme le chef dont tous les fidèles doivent reconnaître l'autorité. Saint Ignace d'Antioche met en un relief admirable l'unité de l'Eglise qui se manifeste par l'unité de l'évêque; mais la manière dont il en parle montre bien qu'il s'agit ici d'une organisation déjà traditionnelle et que c'est bien avant les premières

années du second siècle qu'il faut rechercher les origines de l'épiscopat.

Une formule, simple et complète en même temps, traduit l'essentiel de la foi chrétienne : nul n'est admis dans l'Eglise s'il n'en accepte pas tous les termes. Les légendes postérieures devaient attribuer aux apôtres eux-mêmes la rédaction de cette vénérable formule. Bien qu'en réalité les apôtres n'y aient pris aucune part et que le texte n'en soit pas antérieur au second siècle, le symbole des apôtres n'en exprime pas moins la foi de l'Eglise primitive : il est le témoin de ses plus anciennes croyances.

La liturgie, elle aussi, s'efforce de se fixer. Il est peu probable, quoi qu'on ait pu dire, que nous possédions encore le texte de l'anaphore apostolique; et, pendant longtemps, les diverses communautés ont dû laisser à leurs chefs le soin d'exprimer leurs sentiments d'adoration et de reconnaissance ou de formuler leurs prières. Mais, dès les origines, la vie chrétienne s'organise autour de deux rites essentiels, celui de l'initiation qui est conférée par le baptême, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; celui de l'Eucharistie qui est célébrée par le rappel des formules du Seigneur : Ceci est mon corps; ceci est le calice de la nouvelle alliance en mon sang. Les rites secondaires varient suivant les lieux et suivant les époques, tandis que l'essentiel demeure : il n'y a qu'une seule foi et un seul baptême, disait déjà saint Paul; saint Ignace ajoute : il n'y a qu'un seul évêque et une seule Eucharistie.

Nous voudrions pouvoir retracer, jour après jour, l'histoire de ces années fécondes. C'est là un rêve auquel il faut renoncer, avant même de l'avoir pleinement exprimé. Nul, parmi ceux qui ont vécu alors, ne s'est soucié de rédiger, pour l'usage des générations à venir, les annales de l'Eglise chrétienne. Ceux qui ont écrit ont, comme l'apôtre saint Jean, rappelé les grands souvenirs du passé dans l'Evangile, ou soulevé, dans l'Apocalypse, les voiles du

mystérieux avenir. Ils ont, plus souvent encore, rédigé des instructions d'ordre pratique, adressé des lettres à des communautés éloignées ou à des amis absents, prononcé des homélies dont ils ont ensuite consigné les traits essentiels. Ce sont là des ouvrages d'occasion, dont la littérature est complètement absente, mais dont est absente aussi la préoccupation de renseigner les croyants des siècles à venir.

Une bonne partie d'ailleurs des premiers écrits chrétiens a complètement disparu, et quelques-uns d'entre eux n'ont été retrouvés que de nos jours, après plusieurs siècles d'oubli. Leur origine apostolique, leur caractère sacré ont naturellement préservé de la destruction les œuvres de saint Jean, sur lesquelles l'Eglise n'a jamais cessé de veiller. La lettre de saint Clément de Rome, pour avoir été plusieurs fois copiée à la suite du Nouveau Testament, a de même survécu à toutes les tempêtes. Mais qui expliquera par suite de quels hasards la *Doctrine des apôtres* a été découverte en 1875 dans un manuscrit de Constantinople et pourquoi les *Odes de Salomon* ont été retrouvées en 1909 dans un manuscrit syriaque venu des contrées voisines du Tigre?

Peut-être l'avenir nous réserve-t-il d'autres surprises de ce genre. Mais il ne faut pas trop y compter; et, à mettre les choses au mieux, nous n'aurons jamais assez de renseignements pour raconter dans ses détails l'histoire de l'Eglise chrétienne à la fin de la période apostolique. Telle est pourtant l'importance de cette époque que bien nombreux déjà sont ceux qui se sont efforcés de la faire revivre. Venant après tant d'autres, nous ne saurions prétendre à quelque originalité. Nous nous efforcerons d'être clairs et de mettre en relief la grandeur de l'œuvre accomplie par l'Eglise chrétienne entre les années 70 et 110. Puisse ce petit livre accroître dans l'âme de ses lecteurs la confiance filiale en cette Eglise-mère, que Jésus-Christ a fondée et que les apôtres ont fécondée de leur sang.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉCRITS

Papias. Hégésippe. Les presbytres. — 1. Les écrits johanniques. L'Apocalypse. L'Évangile. Les Épîtres. — 2. La lettre de saint Clément. — 3. Les lettres de saint Ignace. — 4. La lettre de saint Polycarpe. — 5. La doctrine des apôtres. — 6. La lettre de Barnabé. — 7. Évangiles apocryphes. L'Évangile selon les Hébreux. L'Évangile selon les Égyptiens. L'Évangile de Pierre. — 8. Les odes de Salomon.

La première tâche qui s'impose à nous consiste à recenser les témoignages dont nous pouvons disposer. Ces témoignages, nous le verrons, sont peu nombreux, mais ils sont presque tous contemporains des événements qu'ils rapportent ou auxquels ils font allusion. Au début du IV^e^ siècle, Eusèbe de Césarée, disposait assurément d'une collection plus complète et plus riche que celle qui nous est parvenue; par lui, nous connaissons encore quelques fragments des plus anciens écrivains chrétiens : c'est là si peu de choses que nous n'y apprenons presque rien.

Papias. — Que ne donnerions-nous pas cependant pour avoir le texte complet des cinq livres d'*Exégèses des discours du Seigneur*, rédigés avant 150 par Papias d'Hiérapolis? Eusèbe a reproduit le prologue de cet ouvrage : « Je n'hésiterai pas à te communiquer, en les rangeant au

nombre de mes interprétations, toutes les choses que j'ai bien apprises des anciens et que j'ai bien conservées dans ma mémoire, me portant garant de leur vérité. Car je ne goûtais pas, comme la plupart, ceux qui parlent beaucoup, mais ceux qui enseignent le vrai, ni ceux qui remémorent les préceptes étrangers, mais ceux qui remémorent les préceptes donnés par le Seigneur à la foi et provenant de la vérité elle-même. Et si survenait à l'occasion un de ceux qui avaient fréquenté les anciens, je faisais mon enquête sur les discours des anciens : qu'avaient dit André, Pierre, Philippe? qu'avaient dit Thomas ou Jacques? qu'avaient dit Jean ou Matthieu ou quelque autre des disciples du Seigneur? et ce que disent Aristion et Jean l'ancien, les disciples du Seigneur. Car je ne croyais pas que ce que contiennent les livres pût me rendre autant de services que ce qui vient de la voix vivante et subsistante » (Eusèbe, H. E., III, 29, 3 sq.).

Nous apprenons par là que Papias se plaisait à interroger les disciples immédiats du Seigneur ou du moins ceux qui les avaient approchés, et qu'il consignait par écrit leurs réponses. Il devait en avoir appris bien des détails intéressants sur la période qui nous occupe. En dehors de quelques fragments cités par saint Irénée et par Eusèbe l'*Exégèse* est perdue : nous nous consolons un peu, en constatant que les récits reproduits par saint Irénée sur la mort de Judas ou sur la merveilleuse fertilité de la terre pendant le millénaire ne dénotent pas beaucoup d'esprit critique; déjà Eusèbe lui-même déclarait que le bon évêque était d'intelligence assez médiocre.

Hégésippe. — Plus intéressants sans doute et plus utiles nous seraient les *Mémoires* ou *Commentaires* d'Hégésippe. Chrétien d'origine juive, Hégésippe écrivit cet ouvrage avant 180; il se préoccupait d'y établir la succession apostolique des différentes Eglises, afin de montrer où et comment s'était conservée la véritable foi; il déclarait

que « l'Eglise était restée jusqu'à son temps pure et incorruptible; ceux qui tentent de corrompre la règle saine de la prédication salvatrice se cachaient jusqu'alors dans une ombre incertaine. Mais quand le chœur sacré des apôtres fut parvenu, par différentes voies, à la fin de la vie et qu'eut disparu cette génération qui avait eu le privilège d'entendre de ses propres oreilles la sagesse divine, alors prit son origine le développement de l'erreur impie, par l'astuce de faux docteurs qui, voyant qu'aucun des apôtres ne subsistait plus, entreprirent désormais, tête dévoilée, d'opposer la prédication de la gnose, la mal nommée, à la prédication de la vérité » (Eusèbe, H. E., III, 32).

Comme il avait longtemps vécu en Palestine, Hégésippe s'intéressait particulièrement aux chrétientés de son pays natal. Eusèbe nous a conservé quelques fragments qui se rapportent à la mort de Jacques, frère du Seigneur, à son successeur à l'épiscopat, Siméon, fils de Clopas et cousin du Seigneur, aux mesures prises par Vespasien, après la prise de Jérusalem, contre les descendants de David, à la comparution devant Domitien des derniers descendants de Jude, frère du Seigneur; il nous apprend encore qu'Hégésippe « faisait certaines citations de l'Evangile des Hébreux et de l'Evangile syriaque, et spécialement du dialecte hébreu, montrant ainsi qu'il était un croyant sorti du milieu des Hébreux, et qu'il rapportait bien des choses qui provenaient, sans qu'elles eussent été écrites, de la tradition juive » (Eusèbe, H. E., IV, 22). Nous savons aujourd'hui bien peu de choses des judéo-chrétiens et les trop rares témoignages qui nous renseignent sur eux sont parfois l'objet d'interprétations divergentes. L'ouvrage d'Hégésippe nous serait particulièrement précieux pour éclairer ici notre ignorance.

Les presbytres. — Par quelques écrivains ecclésiastiques, et spécialement par saint Irénée et par Clément d'Alexandrie, nous connaissons encore quelques traditions

attribuées aux presbytres : ces traditions ne sont pas d'égale valeur, ni d'égal intérêt. Quelques-unes d'entre elles sont purement doctrinales; d'autres, parmi celles qui conservent des souvenirs d'ordre historique, sont insignifiantes. Mais nous y trouvons aussi d'admirables récits, tel celui que transmet Clément du pardon accordé par l'apôtre saint Jean à un de ses jeunes disciples qui était devenu le chef d'une bande de brigands. Pour rares que soient de pareilles trouvailles, elles nous montrent à l'évidence le prix des vieilles traditions.

Tout cela ne nous mène pas très loin; et, en définitive, c'est aux quelques ouvrages écrits au cours des dernières années du premier siècle ou au début du second siècle que nous emprunterons le meilleur de notre information.

I. — Les écrits johanniques.

Il faut faire une place à part aux écrits de l'apôtre saint Jean, l'Apocalypse, l'Evangile et les trois épîtres catholiques. L'Eglise regarde ces livres comme inspirés : elle nous demande par suite de les traiter avec tout le respect dû à la parole de Dieu. Même si nous les envisageons ici en tant que documents d'histoire, nous n'oublierons pas leur caractère sacré.

Suivant la tradition, Jean, que le Seigneur avait choisi dans la fleur de sa jeunesse, avait survécu à ses frères dans l'apostolat. Il est inutile de nous arrêter à discuter ici un texte obscur que l'on attribue à Papias et dans lequel on croit trouver la preuve de la mise à mort de Jean par les Juifs dès avant l'an 50.En fait, le disciple que Jésus aimait s'était établi en Asie, à une date qu'il est impossible de préciser, et il avait annoncé la bonne nouvelle du Sauveur dans cette vaste région où, déjà, saint Paul, avait longtemps séjourné.

Sous le règne de Domitien, sans que nous puissions en préciser la raison, Jean fut arraché à ses travaux et relégué dans l'île de Patmos après avoir subi devant la porte latine le supplice de l'huile bouillante. Ce fut alors qu'il reçut la révélation consignée dans l'Apocalypse et envoyée par lui aux sept Eglises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée.

L'Apocalypse. — Livre étrange et mystérieux que l'Apocalypse : les générations chrétiennes n'ont jamais cessé de le lire et de le méditer, mais il n'est pas sûr qu'aucune d'elles en ait compris toute la signification. Le genre littéraire auquel elle appartient était alors à la mode : le livre d'Hénoch, le livre des Jubilés, le Testament des douze patriarches, à l'époque des Machabées; les Psaumes de Salomon sous Pompée; le livre des Secrets d'Hénoch, l'Assomption de Moïse, le troisième des livres Sybillins aux environs de l'ère chrétienne, avaient obtenu dans les milieux juifs le plus vif succès. Il était naturel que le christianisme eût aussi ses apocalypses. Les hommes n'ont jamais cessé de s'intéresser prodigieusement à l'avenir et de chercher à en pénétrer le secret; par instinct, ils font bon accueil aux devins aussi bien qu'aux prophètes, car ils n'essayent même pas, le plus souvent, de discerner les uns des autres.

Jean était un prophète : ce qu'il écrivait, c'étaient « les paroles fidèles et véritables, et le Seigneur, le Dieu des esprits des prophètes lui avait envoyé son ange pour montrer à ses serviteurs ce qu'il faut qu'il arrive avec promptitude » (*Apoc.*, XXII, 6). A ses contemporains, et surtout aux croyants des sept Eglises d'Asie, il avait reçu la mission de chanter le message de l'espérance. On vivait alors en des temps troublés; la persécution commençait à sévir et menaçait de s'aggraver en se prolongeant; le découragement s'emparait des âmes d'autant plus facilement que l'hérésie et l'immoralité avaient déjà fait des victimes dans

les communautés en apparence les plus ferventes. « Pour permettre aux fidèles de déjouer avec plus de succès les ruses du démon, il fallait les prémunir contre les séductions dont allait se servir la Bête pour mener contre Dieu son éternel combat. En couronnant ces annonces, qui seraient par certains côtés terribles, par la vision radieuse d'une victoire assurée, brillante et définitive, on rendrait invincible la foi des chrétiens de la fin du Ier siècle; et, par dessus eux, on atteindrait tous ceux qui, se succédant d'âge en âge, connaîtraient sous ses aspects divers l'éternelle lutte du diable contre Dieu (L. Pirot). »

Il était inutile d'ailleurs, il eût peut-être été dangereux, de parler trop clairement. L'heure du triomphe viendra pour les disciples de l'Agneau; mais elle doit se faire attendre pendant longtemps encore. Jusqu'à ce que vienne la Jérusalem nouvelle, dans laquelle « il n'y aura plus de nuit et dont les habitants n'auront pas besoin de lumière de flambeau ni de lumière de soleil, parce que le Seigneur Dieu répandra sa lumière sur eux, et ils règneront dans les siècles des siècles » (*Apoc.*, XXII, 5), que de persécutions, que d'angoisses, que de souffrances! Le voyant de Patmos n'avait pas à préciser la durée de ces épreuves, après tout passagères. C'était assez qu'il annonçât la chute de Babylone et la victoire du Seigneur.

Ecrite avant tout pour répondre à des préoccupations présentes, il est naturel que l'Apocalypse nous permette de nous faire une idée de la situation des Eglises à la date où elle fut rédigée. Les lettres aux sept Eglises d'Asie, qui lui servent en quelque sorte d'introduction, nous fournissent en effet les plus précieux renseignements sur la vie chrétienne, sur les hérésies, sur l'apostolat à la fin du Ier siècle. Le corps du livre lui-même est rempli d'allusions qui peuvent être éclairées. On a supposé, non sans vraisemblance, que les splendides liturgies de la cour céleste reproduisaient, en les amplifiant, la liturgie de la terre; que les hymnes chantées par les vingt-quatre vieillards et par tous

les anges étaient celles qu'aimaient à entonner les fidèles au cours de leurs assemblées. Si le type de la grande Babylone n'est autre que Rome, ainsi que tout porte à le croire, les clameurs de joie qui accueillent sa chute témoignent de la haine que, dans certains milieux tout au moins, les chrétiens fervents avaient vouée à l'empire idolâtre et persécuteur. On pourrait multiplier les exemples. Prophétie des derniers jours du monde, l'Apocalypse rend aussi témoignage pour le règne de Domitien. Nulle part peut-être, autant que dans ce livre ardent et passionné, ne se montre à nous l'âme des croyants d'alors, troublés par le martyre de leurs frères et impatients de la venue des justices divines.

L'Évangile. — La mort de Domitien mit un terme à la persécution. Le vieil apôtre put quitter l'île de Patmos et reprendre, à Ephèse, son existence accoutumée. Ce fut alors, que, suivant la tradition, il écrivit son Evangile. Saint Irénée (*Advers. Haeres*, III, 11, 1) précise que ce fut pour réfuter l'hérésie de Cérinthe et celle, beaucoup plus ancienne, des Nicolaïtes que saint Jean crut nécessaire de rapporter « ce qui était dès le principe, ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait vu de ses yeux, ce qu'il avait contemplé, ce que ses mains avaient touché du Verbe de vie (I *Ioan.*, I, 1). » Aux hérétiques qui enseignaient que Jésus n'était pas le Christ et que le Fils de Dieu n'était pas venu en chair, l'Evangile oppose fermement ces deux dogmes : Jésus est le Messie; le Fils de Dieu s'est véritablement incarné.

De tout temps, on a remarqué les différences qui existent entre les synoptiques et le quatrième Evangile : nul peut-être ne les a exprimées en termes aussi forts et aussi exacts que Clément d'Alexandrie, se référant à une tradition des anciens. Les choses corporelles ont été consignées dans les synoptiques; Jean, lui, a rédigé l'Evangile spirituel. Mais

qu'on ne se trompe pas sur le sens de ce dernier mot. Spirituel ne s'oppose pas à historique; il signifie seulement que la signification de l'histoire est précisée, expliquée, mise en sa pleine valeur.

Pendant de longues années, soixante ans au moins, saint Jean avait médité sur la vie et sur les enseignements du Sauveur, avant de consigner par écrit tous ses souvenirs. Bien des fois, il avait dû raconter l'histoire de Jésus et rappeler ses discours. Sa mémoire était fidèle : ce qu'il avait dit, ce qu'il avait souvent répété, c'était bien ce qu'il avait vu et entendu et c'est aussi cela qu'il écrit, à la demande de ses disciples. Mais il l'écrit, avec son tempérament personnel, avec son âme ardente et son amour toujours jeune. Le temps a passé; ses compagnons d'apostolat sont retournés vers le Maître et ont pris place dans les demeures qui leur avaient été préparées; il sait que son heure approche et que l'immortalité ici-bas ne lui a pas été promise plus qu'aux autres apôtres. Avant de disparaître, pour imposer une dernière fois silence à tous ceux qui ne confessent pas Jésus, il se recueille et rédige son Evangile. Inspiré par l'Esprit qui « le fait se souvenir de tout ce que le Seigneur a dit », il y met en relief l'Incarnation du Verbe et la tragique destinée de Celui qui, étant la lumière des hommes, n'a pas été compris par les ténèbres, n'a pas été reçu par les siens.

En même temps livre d'histoire et livre de théologie, racontant avec exactitude les faits et gestes de Jésus au cours de sa vie mortelle et nous faisant tout ensemble contempler la gloire du Fils unique, plein de grâce et de vérité, l'Evangile de saint Jean ne nous apporte pas seulement d'inappréciables témoignages sur le ministère du Seigneur; il jette encore de vives clartés sur la pensée personnelle de l'Apôtre. Le prologue est son œuvre; et aussi, de temps à autre, ces remarques profondes qui encadrent le récit : « Jésus, sachant que l'heure était venue de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui

étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin (*Ioan.*, XIII, 1). »

On a beaucoup écrit sur le prologue du quatrième Evangile et, sans doute, continuera-t-on à le faire. Pour les uns, ces quelques versets contiennent la clé qui doit servir à pénétrer dans l'ouvrage entier; pour les autres, ils constituent une sorte de surcharge, un élément adventice, dont on aurait tout aussi bien pu se passer. La première interprétation est sans doute la vraie : saint Jean aurait-il exposé en long et en large la doctrine du Verbe, si cette doctrine ne devait pas trouver son application dans toute l'histoire de Jésus? Le terme lui-même de Verbe disparaît de l'Evangile après le prologue; il y est remplacé par des synonymes : comme le Verbe, Jésus est la vie et il est la lumière; et il l'est précisément parce qu'il est le Verbe incarné.

Il est assez inutile de se demander une fois de plus où saint Jean a découvert le mot de Verbe, de *Logos*, et pourquoi il l'a employé. Les plus savants critiques n'ont pas réussi à résoudre le problème. Remarquons cependant que l'apôtre parle du Verbe, dès les premiers mots de son Evangile, comme d'une réalité familière : il ne se croit pas obligé d'expliquer le sens de ce mot qui nous étonne; il rappelle, en quelques brefs versets, toute une théologie : c'est donc que les fidèles d'Asie, à la fin du premier siècle, étaient accoutumés à cet enseignement, et que l'apôtre, si soucieux de rendre un témoignage parfaitement véritable, a conscience de ne rien innover en le donnant. L'Epître aux Colossiens et l'Epître aux Hébreux développaient au fond la même doctrine dont les linéaments apparaissaient déjà dans le livre de la *Sagesse*. Seul le mot de Verbe, que l'Apocalypse avait une fois employé en passant et sans s'y arrêter, représente pour nous un élément nouveau : notre étonnement cesserait sans doute, si nous étions mieux informés des chrétientés johanniques.

Les Épîtres. — A la même époque que l'Evangile appartiennent les trois épîtres de saint Jean. Du point de vue théologique, la première de ces épîtres, la plus longue, est aussi la plus importante. Elle insiste fortement sur la messianité de Jésus et sur sa divinité : « Quel est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? (I *Ioan.*, II, 22). » « Voici comment vous pouvez reconnaître l'esprit de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair, est de Dieu; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu (IV, 2-3). » « Nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé son Fils comme sauveur du monde. Quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, en celui-là Dieu demeure, et lui en Dieu (IV, 14-15). » « Quiconque croit que Jésus est le Christ, celui-là est né de Dieu (V, 1). » « La victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. Qui est-ce qui vainc le monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu (V, 4 sq.)?« « Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage de Dieu en lui (V, 10). » « Nous savons que le Fils de Dieu est venu et nous a donné l'intelligence, pour que nous connaissions celui qui est véritable; et nous sommes en celui qui est véritable, en son Fils, Jésus-Christ; c'est Lui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle (V, 29). »

Une telle insistance est significative. Derrière les affirmations de saint Jean, on entrevoit sans peine les négations des hérétiques. Le soin que met l'apôtre à rappeler la véritable doctrine nous permet de découvrir les erreurs qu'on leur oppose et même le crédit que doivent trouver ces erreurs en des milieux trop étendus. Il n'est pas impossible que cette première lettre ait d'abord servi de préface ou de recommandation à l'Evangile : en tout cas, les deux écrits se complètent admirablement. L'Evangile apporte la preuve historique des enseignements qu'affirme l'Epître. Comme il convient à un livre d'histoire, l'Evangile est calme, tranquille, mesuré : le Seigneur y parle et agit devant nous; à l'arrière plan, l'auteur est son témoin véri-

table et fidèle. L'Epître au contraire invite à la bataille : tous y sont appelés : pères, jeunes gens, petits enfants; tous doivent lutter contre le monde et contre ceux qui le représentent. Nul n'a le droit de rester indifférent en face du grand péril que l'hérésie fait courir à la foi.

Malgré leur brièveté, la seconde et la troisième épître complètent utilement les renseignements de la première lettre. Non seulement, elles mettent en relief la gravité des erreurs qu'elles dénoncent, mais elles insistent sur les procédés employés par leurs propagandistes. Nous y apprenons comment l'autorité de l'apôtre lui-même est contestée dans certaines Eglises, comment des personnages suspects refusent de le recevoir, comment, faute de pouvoir s'adresser directement à la communauté entière, saint Jean est obligé d'écrire à un seul de ses membres demeuré fidèle. Tout cela est l'indice d'une situation profondément troublée, et l'on ne peut s'empêcher de s'attrister en songeant que les derniers jours du vieil apôtre ont été de la sorte inquiétés, bouleversés peut-être, par des hérétiques, infidèles à leur vocation chrétienne.

II. — La lettre de saint Clément.

Vers le même temps où l'apôtre saint Jean adressait aux sept Eglises d'Asie le livre de l'Apocalypse, « l'Eglise de Dieu qui pérégrine à Rome » envoyait « à l'Eglise de Dieu qui pérégrine à Corinthe, aux élus sanctifiés selon la volonté de Dieu par Notre Seigneur Jésus-Christ », une longue lettre, qui constitue le plus ancien des ouvrages chrétiens, datés d'une manière certaine, en dehors des écrits du Nouveau Testament.

Cette lettre ne porte pas de nom d'auteur : elle se présente comme l'expression des idées et des sentiments partagés par toute l'Eglise de Rome. Mais il est bien assuré que les fidèles et le clergé romain ont eu ici un mandataire;

et il ne l'est pas moins, tant la tradition est unanime sur ce point, que ce mandataire n'est autre que Clément, qui fut, selon saint Irénée, le troisième successeur de saint Pierre sur le siège épiscopal de Rome.

Pourquoi Clément écrit-il, au nom de ses frères, à la communauté corinthienne? La lettre elle-même nous apprend que l'Eglise de Corinthe était alors troublée par des schismes et par des dissensions intestines qui rappelaient les incidents fâcheux contre lesquels, une quarantaine d'années plus tôt, l'apôtre saint Paul avait déjà dû s'élever. Un certain nombre de meneurs, on ne sait pourquoi, s'étaient révoltés contre les chefs de l'Eglise, les presbytres; ils en avaient destitué plusieurs, dont la conduite avait pourtant été irréprochable; le schisme avait dévoyé de nombreux fidèles; il en avait précipité beaucoup dans le découragement, beaucoup dans le doute et tous dans la tristesse; même les non-chrétiens l'avaient appris, si bien qu'ils en avaient été scandalisés et y avaient trouvé un prétexte de blasphème.

Entre Rome et Corinthe, les relations étaient fréquentes. Lorsque l'Eglise de Rome apprit les troubles qui divisaient en partis ennemis, la communauté corinthienne, elle n'hésita pas à intervenir pour recommander les bienfaits de la paix. On ne croit pas que cette intervention ait été, de quelque manière que ce soit, sollicitée à Corinthe : elle fut, semble-t-il, toute spontanée de la part des Romains et s'explique avant tout par des motifs de charité : « Attachons-nous aux innocents et aux justes, écrit Clément : ils sont les élus de Dieu. Pourquoi, parmi vous, des querelles, des emportements, des dissensions, des schismes, une guerre? N'avons-nous pas un même Dieu, un même Christ, un même esprit de grâce répandu sur nous, une même vocation dans le Christ? Pourquoi déchirer et écarteler les membres du Christ? Pourquoi être en révolte contre notre propre corps? pourquoi en venir à cette folie d'oublier que nous sommes membres les uns des autres? Rappelez-vous

les paroles de Jésus, Notre-Seigneur, qui a dit : Malheur à cet homme! mieux vaudrait pour lui n'être pas né que de scandaliser un seul de mes élus; mieux vaudrait pour lui avoir une meule passée au cou et être jeté à la mer que de pervertir un seul de mes élus (I *Clem.*, XLVI, 4-8). »

Mais la seule charité ne suffit peut-être pas à rendre compte de la démarche de Clément. Si fraternelle que soit sa lettre, on ne peut pas ne pas être frappé par le ton d'autorité qu'elle emploie : « Vous donc, qui avez causé le principe de la discorde, soumettez-vous aux presbytres; laissez-vous corriger en esprit de pénitence; fléchissez les genoux de vos cœurs. Apprenez à obéir, déposez votre superbe et orgueilleuse arrogance de langage : mieux vaut pour vous être petits, mais comptés dans le troupeau du Christ que d'être avec une réputation d'excellence, exclus de l'espérance chrétienne... Acceptez notre conseil et vous n'en aurez pas de repentir... S'il y en a qui résistent aux paroles que Dieu leur adresse par notre intermédiaire, qu'ils sachent bien qu'ils se fourvoient dans une faute et un danger graves. Pour nous, nous serons innocents de ce péché (I *Clem.*, LVII, 1-2; LVIII, 2; LIX, 1-2). »

De telles formules sont extrêmement éloquentes; elles signifient que celui qui les emploie a la conscience de posséder un véritable pouvoir de commandement, de jouir d'une autorité supérieure. Personnellement, il est doux, humble, miséricordieux; mais il a la sauvegarde d'intérêts sacrés qu'il ne peut pas laisser se prescrire. L'Eglise de Rome ne veut pas commander à l'Eglise de Corinthe; elle préfère la gagner par la persuasion; malheur pourtant à ceux qui refuseraient de suivre ses conseils. On a salué naguère dans cette lettre l'épiphanie de la primauté romaine, et l'on a bien fait. Dès avant la fin du I^er^ siècle, Rome emploie le langage qui ne cessera plus d'être le sien.

Tout nous porte à croire que l'Eglise de Corinthe demeura reconnaissante à celle de Rome de son intervention : entre 166 et 175, l'évêque de Corinthe, Denys, écri-

vant au pape Soter, lui disait : « Nous avons célébré aujourd'hui le saint jour du dimanche, et nous avons lu votre lettre; nous continuerons toujours de la lire comme un avertissement, ainsi que celle que Clément nous a précédemment écrite (Eusèbe, *H. E.*, IV, 23, 11). » Quelque soixante-dix ans après la réception de l'Epître de Clément, celle-ci était donc encore à Corinthe l'objet d'une lecture au cours des réunions liturgiques : on ne saurait imaginer de plus bel hommage.

III. — Les lettres de saint Ignace.

Saint Clément était le troisième successeur de saint Pierre sur le siège de Rome. La tradition fait de saint Ignace son second successeur sur le siège d'Antioche. Au début du second siècle, une persécution, dont nous ne connaissons ni la cause, ni les circonstances exactes, s'abattit sur l'église d'Antioche : l'évêque fut condamné aux bêtes et brutalement arraché à sa communauté pour être envoyé à Rome où il devait subir sa peine.

Le voyage d'Ignace fut long et pénible; nous savons pourtant que, de temps à autre, il fut adouci par l'accueil chaleureux que firent au martyr les communautés chrétiennes. A Smyrne en particulier, l'évêque Polycarpe reçut fraternellement son collègue d'Antioche; des députations des Eglises voisines d'Ephèse, de Magnésie et de Tralles vinrent également le saluer et se recommander à ses prières. Plus loin, à Philippes, la réception fut tout aussi empressée; les Philippiens voulurent même, lorsqu'Ignace et ses compagnons durent partir, les escorter jusqu'à une certaine distance de la ville.

Ce fut au cours de ce voyage qu'Ignace écrivit les sept lettres que nous possédons encore sous son nom. Quatre d'entre elles sont datées de Smyrne : elles sont adressées aux Eglises d'Ephèse, de Magnésie, de Tralles et de Rome.

Les trois dernières ont été rédigées à Troas : elles ont pour destinataires les Eglises de Philadelphie et de Smyrne et l'évêque de cette dernière ville, Polycarpe. L'authenticité de ces lettres a été longtemps discutée : elle semble aujourd'hui hors de conteste, si du moins l'on ne tient pas compte de l'opinion de quelques extrémistes.

Or, nous avons là un des témoignages les plus précieux qui soient sur la vie chrétienne à la fin du premier et au début du second siècle. Témoignage d'une âme tout d'abord. Saint Ignace n'a rien d'un écrivain : ses phrases heurtées, ses propositions incorrectes et inachevées, ses néologismes hardis sont faits pour dérouter le grammairien et le rhéteur. Ils enchantent par contre le fidèle, qui perçoit, tout vibrants, les battements d'un grand cœur. Rien, semble-t-il, ne saurait être comparé à la lettre aux Romains. Avant d'arriver au terme de son voyage, l'évêque d'Antioche tient à se présenter lui-même aux Romains, à leur expliquer le motif de sa venue parmi eux, et surtout peut-être, à les supplier de ne rien tenter pour l'arracher au martyre :

« Ce n'est pas la faveur des hommes que je veux vous voir rechercher, mais celle de Dieu, qui d'ailleurs vous est acquise. Jamais je ne retrouverai une pareille occasion d'aller à Dieu; et vous, vous ne sauriez attacher votre nom à une meilleure œuvre qu'en vous tenant tranquilles. Votre silence à mon sujet fera de moi une parole de Dieu; mais si vous aimez trop ma chair, je ne serai plus qu'une voix ordinaire. Je ne vous demande qu'une chose : c'est de laisser offrir à Dieu la libation de mon sang, tandis que l'autel est encore prêt; alors réunis tous en chœur par la charité, vous pourrez chanter, dans le Christ Jésus, une hymne à Dieu le Père, pour avoir daigné faire venir l'évêque de Syrie du levant au couchant... »

« Laissez-moi devenir la pâture des bêtes : c'est par elles qu'il me sera donné d'arriver à Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes,

pour devenir le pain immaculé du Christ. Caressez-les plutôt, afin qu'elles soient mon tombeau et qu'elles ne laissent rien subsister de mon corps : mes funérailles ne seront ainsi à charge à personne. C'est quand le monde ne verra même plus mon corps, que je serai un véritable disciple de Jésus-Christ...

« Quand donc serai-je en face des bêtes qui m'attendent? Puissent-elles se jeter aussitôt sur moi! Au besoin, je les flatterai pour qu'elles me dévorent sur-le-champ, et qu'elles ne fassent pas comme pour certains qu'elles ont craint de toucher. Que si elles y mettent du mauvais vouloir, je les forcerai. De grâce, laissez-moi faire : je sais, moi, ce qui m'est préférable. C'est maintenant que je commence à être un vrai disciple. Qu'aucune créature, visible ou invisible, ne cherche à me ravir la possession de Jésus-Christ! Feu, croix, corps à corps avec les bêtes féroces, lacération, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, broiement du corps entier : que les plus cruels supplices du diable tombent sur moi, pourvu que je possède enfin Jésus-Christ! (*Rom.*, II, 1-2; IV, 1-2; V, 2-3; trad. Lelong). »

Les lettres de saint Ignace ne sont pas seulement le témoignage d'une âme profondément chrétienne. Elles nous apportent aussi des renseignements d'une inestimable valeur sur l'organisation des Eglises chrétiennes, sur la liturgie, sur les hérésies, aux environs de l'an 100. Evêque de la grande cité d'Antioche, qui avait été naguère le premier centre de l'expansion chrétienne, Ignace, au cours de son voyage, est entré en contact avec les Eglises d'Asie Mineure; il s'est arrêté à Philippes. Son mysticisme ardent ne l'empêche pas de conserver une juste appréciation des hommes et des choses : on s'attendrait peut-être à ce qu'il fît de lui un individualiste, attentif surtout à la défense des droits de la conscience; out au contraire, il lui sert à magnifier le respect de l'autorité et le rôle de l'évêque qui gouverne son Eglise avec son presbytérium et ses

diacres; il fait de lui le chantre de l'orthodoxie, soucieux d'éviter les nouveautés profanes et de conserver intact le dépôt. La vigueur avec laquelle Ignace témoigne de l'existence, dans toutes les Eglises qu'il a visitées, de l'épiscopat monarchique, a été pendant longtemps la pierre d'achoppement des critiques qui y trouvaient un argument, décisif suivant eux, contre l'authenticité des sept lettres. Il faut désormais se rendre à l'évidence : les lettres sont authentiques et nous aurons bien des fois à leur faire appel.

IV. — La lettre de saint Polycarpe.

Saint Ignace, en passant par Smyrne, y avait été accueilli, nous l'avons vu, par l'évêque de cette ville, Polycarpe, et il avait gardé de lui un souvenir assez vivant pour lui adresser personnellement une lettre. Assez peu de temps, semble-t-il, après le passage de l'évêque d'Antioche, ce fut à Polycarpe que les chrétiens de Philippes s'adressèrent pour obtenir de lui une collection complète des lettres du glorieux martyr : nous ne possédons plus leur requête, mais nous avons encore la réponse de Polycarpe, qui, en leur envoyant les lettres demandées, profite de la circonstance pour leur donner toutes sortes de conseils sur la pratique de la vie chrétienne.

Polycarpe, nous le savons par saint Irénée avait été le disciple immédiat des apôtres et particulièrement de saint Jean : les apôtres eux-mêmes l'avaient établi évêque de Smyrne, malgré sa jeunesse. Jusqu'à la fin de sa vie, arrivée en 155 ou 156, il dirigea cette importante Eglise, et parmi ses disciples nous devons au moins citer les noms de Florinus, qui devait finir sa vie dans l'hérésie, et de saint Irénée, qui, à plusieurs reprises, s'est plu à en rappeler le souvenir. Des nombreuses lettres qu'il avait écrites aux Eglises voisines de Smyrne, pour les affermir, et à certains frères pour les avertir ou les exciter (Eusèbe, *H. E.*,

V, 20, 8), nous ne connaissons plus que l'Epître aux Philippiens.

Par contre, nous lisons toujours, inestimable document, la longue lettre, adressée par l'Eglise de Dieu qui pérégrine à Smyrne à l'Eglise de Dieu qui pérégrine à Philomélium et à toutes les paroisses, en tout lieu, de la sainte et catholique Eglise. Cette lettre n'est pas autre chose que le récit, écrit par des témoins oculaires et une année après l'événement, du glorieux martyre de saint Polycarpe. Cet événement survenu, nous l'avons dit, en 155 ou 156, ne saurait nous retenir ici. Du moins les premières années de l'épiscopat de Polycarpe nous appartiennent et l'Epître aux Philippiens nous apportera quelques renseignements sur l'organisation des chrétientés asiates aux environs de l'an 100.

V. — La doctrine des apôtres.

Les écrits que nous avons eu à signaler jusqu'à présent étaient l'œuvre de personnalités définies et il nous a été possible d'en indiquer la date et la patrie avec une précision suffisante.

Tout est au contraire mystérieux, lorsque nous abordons le petit livre qui est connu sous le titre de *Doctrine des douze apôtres*, ou mieux de *Doctrine du Seigneur (enseignée) aux nations par les douze apôtres*.

Cet ouvrage avait été fréquemment cité dans l'antiquité chrétienne. Eusèbe (H. E., III, 25), dans sa classification des livres du Nouveau Testament le plaçait, après les écrits authentiques, au nombre des *antilegomena* avec l'Epître de Barnabé; saint Athanase le signalait parmi les livres qui, sans être inspirés, méritaient pourtant d'être lus dans les Eglises. De fait, avant le IV^e^ siècle, Clément d'Alexandrie et Origène en rapportaient parfois des fragments comme venant des Ecritures, et l'on en rencontre de

multiples traces chez les anciens auteurs. Le moyen-âge et les temps modernes ignorèrent par contre la *Doctrine des apôtres* : ce fut seulement en 1883 qu'en parut la première édition imprimée.

Le livre se divise en trois parties : une catéchèse morale (I-VI); une instruction liturgique (VII-X); une ordonnance disciplinaire (XI-XV), que suit, en manière de conclusion, un chapitre sur les fins dernières (XVI).

La première partie n'appelle pas de grandes remarques. L'auteur y décrit successivement la voie de la vie, avec les devoirs qu'elle impose, et la voie de la mort, avec les crimes ou les fautes dont elle est pleine. Il est toutefois curieux qu'en dehors du passage I, 3-II, 1, qui pourrait être considéré comme une interpolation, rien dans cette catéchèse ne soit spécifiquement chrétien. Un juif pourrait tout aussi bien avoir écrit ces pages, et l'on a de fortes raisons pour croire qu'elles ont commencé par former un ouvrage séparé, avant d'être rattachées, d'une manière assez artificielle aux chapitres suivants de la *Doctrine*.

Beaucoup plus extraordinaires sont d'ailleurs les instructions liturgiques et disciplinaires. Nous y apprenons d'abord ce qui concerne le baptême, les jours de jeûne, la prière et l'Eucharistie; puis quelle est la conduite à tenir vis-à-vis des prédicateurs itinérants, apôtres, prophètes et docteurs, et comment est organisée la vie régulière de la communauté chrétienne avec ses évêques et ses diacres. Les formules reproduites dans la *Doctrine* au sujet de l'Eucharistie nous frappent les premières par leur caractère archaïque : elles ne font aucune allusion au corps et au sang du Seigneur, et pas davantage à la dernière Cène; elles rappellent de très près certaines prières juives; elles paraissent d'autant mieux se rapporter à un repas que l'une d'elles est précédée des mots : « Après vous être rassasiés, rendez grâces ainsi ». Non moins remarquables sont les conseils donnés au sujet des diverses catégories de missionnaires : l'auteur s'adresse à une communauté déjà

organisée puisqu'il s'y trouve des évêques et des diacres, mais il suppose que cette communauté est encore visitée fréquemment par des prédicateurs ambulants et que, parmi eux, les prophètes, remplis par l'Esprit-Saint et comblés de dons extraordinaires, méritent une considération spéciale.

Or, nous ne connaissons aucune Eglise chrétienne, à quelque moment que ce soit, qui réponde aux conditions supposées par la *Doctrine des Apôtres*. Les Epîtres pastorales, qui sont les derniers écrits de saint Paul, tendent à donner aux communautés une organisation stable. L'Apôtre, qui, déjà dans la première Epître aux Corinthiens, indiquait les précautions à prendre à l'égard des glossolales et autres charismatiques, ne parle plus ici que des évêques et des diacres, et, à ses disciples, il recommande avant tout de garder le dépôt. D'autre part, les lettres de saint Ignace, dont nous rappelions tout à l'heure le souvenir, nous font connaître des Eglises qui ont toutes à leur tête un évêque, assisté d'un collège de presbytres et de diacres. Y a-t-il place, à l'époque intermédiaire entre les Pastorales et les lettres ignatiennes, pour des Eglises qui, tout en possédant des chefs à demeure, reçoivent fréquemment la visite de prédicateurs venus on ne sait d'où? telle est la question qui se pose. Evidemment, nous savons trop peu de choses sur cette période 65-100 pour avoir le droit de répondre par la négative. Mais nous ne pouvons pas nous défendre d'une certaine inquiétude, et nous comprenons sans peine que quelques savants aient vu dans la *Doctrine des Apôtres* un ouvrage relativement récent, dont l'auteur s'est plu à décrire la vie idéale des premières chrétientés telle qu'il aimait à se la représenter.

A tout prendre cependant, cette hypothèse se heurte à de multiples difficultés, et semble impossible à soutenir. « Il faut penser que l'évolution des Eglises chrétiennes ne s'est pas accomplie dans toutes les régions avec une régularité absolue. Il y a eu des provinces écartées, inacces-

sibles longtemps au progrès, où ont subsisté des communautés retardataires. Là où s'est développé le plus tôt l'épiscopat monarchique — dans l'Asie proprement dite et à Rome — l'importance des prophètes et des docteurs itinérants n'a pu se maintenir intacte aussi longtemps qu'elle l'a pu peut-être ailleurs. A en juger par la satire de Lucien, dans sa *Vie de Pérégrinus* (qui date de 165 environ), ces missionnaires ont subsisté au moins jusque vers le milieu du IIe siècle; et de son temps précisément quelques chevaliers d'industrie ont su se faufiler parmi eux pour exploiter la candeur des fidèles. Mais cela ne veut pas dire que de pareils abus n'aient pas pu se produire antérieurement; et ce qui domine encore dans la *Doctrine*, c'est le respect dont ces personnages méritent d'être entourés, plutôt que la défiance, dont on ne doit pas se départir quand on en voit arriver d'inconnus. Si l'on veut se soumettre aux exigences de ces données diverses, on sera amené à conclure que la *Doctrine* ne peut être antérieure aux dernières années du Ier siècle ni postérieure de beaucoup aux premières du IIe (A. Puech). »

VI. — La lettre de Barnabé.

L'auteur de la *Doctrine des Apôtres*, pour présenter à ses lecteurs son enseignement moral, leur rappelait l'existence de deux voies, celle de la vie et celle de la mort. Le même procédé est également employé par l'écrivain inconnu de la lettre de Barnabé qui oppose la voie de la lumière et la voie des ténèbres, en des termes identiques parfois à ceux de la *Doctrine*.

L'auteur de ce dernier ouvrage a-t-il connu la *Doctrine*? ou a-t-il puisé à la même source? ou enfin ne serait-ce pas la *Doctrine* qui aurait emprunté quelque chose à Barnabé? Les trois hypothèses ont trouvé des partisans; et, bien

que la seconde demeure la plus probable, le problème n'a pas encore reçu de solution définitive.

Il n'est d'ailleurs qu'une des nombreuses énigmes que pose la lettre de Barnabé. Ce petit livre est adressé à une Eglise ou à un groupe d'Eglises que son auteur connaît bien et où il exerce un ministère; il est destiné à compléter, sur des points importants, l'instruction des fidèles; et bien que l'écrivain anonyme se présente à plusieurs reprises comme un humble frère, il a conscience d'être un docteur et a une haute idée de la tâche qu'il assume : « Pensant, écrit-il, que, si je m'applique à vous faire part de ce que j'ai reçu, le fait d'avoir ainsi contribué à votre vie spirituelle me vaudra une récompense, j'ai entrepris de vous envoyer cette courte missive, afin qu'avec la foi que vous avez, vous ayez aussi la science en la perfection (*Barn.*, I, 5). »

L'enseignement de la lettre est relatif à la valeur de la loi mosaïque. Dès les premiers jours de l'Eglise, le problème avait été soulevé, et il avait reçu, suivant les milieux, les solutions les plus diverses. Dans les communautés d'origine païenne, on avait ordinairement suivi les règles tracées par saint Paul et proclamé que le chrétien était définitivement affranchi à l'égard de la loi. Mais la loi elle-même demeurait; elle était regardée comme la parole de Dieu; l'Ancien Testament restait, pour les chrétiens, ce qu'il avait été pour les Juifs, le livre inspiré. Il s'agissait donc de l'interpréter. L'Epître aux Hébreux avait nettement marqué le sens dans lequel allait s'engager l'exégèse chrétienne : l'allégorie ne permettait elle pas en effet de conserver l'Ancien Testament tout entier et de l'adapter aux exigences nouvelles de l'Eglise?

La lettre de Barnabé adopte l'allégorisme; mais, beaucoup plus audacieuse que l'Epître aux Hébreux, elle proclame qu'il a toujours été la véritable méthode d'explication de la loi. Ce ne sont pas seulement les chrétiens qui doivent désormais regarder comme des symboles les pres-

criptions de Moïse; déjà les Juifs auraient dû le faire, et, pour ne l'avoir pas fait, ils ont perdu l'alliance de Dieu. Les prophètes n'ont-ils pas dit que Dieu n'a pas besoin d'holocaustes et de sacrifices, que Dieu hait les sabbats, les néoménies et les fêtes? Les Juifs ne l'ont pas compris, et le Seigneur les a rejetés. « Certaines gens qui accumulent péché sur péché s'en vont répétant que l'Alliance est à la fois leur bien et le nôtre. Elle est nôtre, à la vérité; mais eux, ils ont perdu pour jamais l'alliance reçue autrefois par Moïse (*Barn.*, IV, 6-7)... Dieu a-t-il réellement donné à ce peuple l'alliance que Dieu avait juré aux ancêtres de lui donner? Assurément, il l'a donnée; mais eux (les Juifs) n'étaient pas dignes de la recevoir à cause de leurs péchés... C'est nous qui avons donc reçu l'alliance : Moïse l'avait reçue à titre de serviteur, mais c'est le Seigneur en personne qui nous l'a donnée, comme au peuple héritier, après avoir souffert pour nous (*Barn.*, XIV, 1, 4). »

La condamnation du judaïsme est donc irrémédiable. Tandis que saint Paul reconnaissait à la loi l'autorité d'un pédagogue, chargé de veiller sur l'héritier aux jours de sa minorité, l'auteur de notre lettre affirme que, dès les premiers temps, la loi spirituelle a été violée. Seuls les chrétiens peuvent en revendiquer l'héritage : c'est à l'époque de Moïse que les Juifs en ont été privés.

On a justement remarqué que l'auteur de notre lettre ne se contente pas d'établir froidement une théorie : il apporte à sa démonstration une ardeur qui ne s'expliquerait guère s'il ne songeait pas à mettre en garde ses lecteurs contre un danger pressant. Au moment où il écrit, les Juifs doivent se montrer plus orgueilleux que jamais, et ceux d'entre les chrétiens qui restent, malgré tout, attachés aux observances mosaïques, reprennent sans doute l'offensive. De là des objurgations pathétiques : « Examinant donc soigneusement les circonstances présentes, il nous faut rechercher ce qui est capable de nous sauver (de ce péril). Fuyons absolument les œuvres iniques, de

peur qu'elles ne se saisissent de nous; haïssons l'erreur du temps présent, afin d'être aimés dans le temps à venir. Ne donnons point à nos âmes congé de courir en compagnie des pécheurs et des méchants, de peur de devenir semblables à eux (*Barn.*, IV, 1-2). »

A quelle date les Juifs ont-il pu de la sorte relever la tête? Une indication qui serait précieuse, si elle était plus claire, nous est donnée à ce sujet. Au chapitre VI de sa lettre, l'écrivain est amené à parler du temple, dans lequel les Juifs mettaient tout leur espoir : ne savaient-ils donc pas que Dieu ne se laisse pas enfermer dans un sanctuaire? « Or Isaïe a dit : voyez, ceux qui ont détruit ce temple le rebâtiront eux-mêmes. Cela est en train d'arriver. Parce que les Juifs ont fait la guerre, leurs ennemis démolirent le temple; maintenant les serviteurs mêmes de leurs ennemis vont le rebâtir (*Barn.*, XVI, 3-4). » La destruction du temple a été accomplie en 70. Quand et comment sa reconstruction a-t-elle été décidée? Il est possible que l'événement soit à placer au début du règne d'Hadrien, qui, suivant plusieurs témoignages anciens, aurait commencé par montrer aux Juifs une grande bienveillance. Remarquons cependant que ces témoignages sont en général trop imprécis pour nous fournir une pleine certitude. Aussi, bien des critiques estiment-ils que notre lettre fait plutôt allusion à la construction de la colonie romaine d'Aelia Capitolina, après la répression sanglante de Bar-Cochebas et de ses partisans et à l'édification, sur les ruines mêmes du temple, du sanctuaire de Jupiter Capitolin. Quelle atroce ironie ne déploierait pas alors l'écrivain, en parlant de ce temple, déjà semblable aux temples païens au temps de sa splendeur, et que remplace maintenant un vrai temple des idoles?

Ajoutons d'ailleurs qu'au chapitre IV de l'Epître sont fournies d'autres indications que, si elles étaient prises en leur sens obvie, seraient de nature à reporter la composition de l'ouvrage sous le règne de Vespasien, ou sous celui

de Nerva. Il résulte, de ces confusions, une incertitude dont il semble difficile de sortir.

La même incertitude subsiste quant à la personnalité de l'écrivain et à son pays d'origine. L'auteur ne se nomme nulle part lui-même, et Clément d'Alexandrie est le premier à l'identifier à Barnabé, dont l'activité nous est bien connue par les Actes des apôtres. Nul aujourd'hui n'accepte cette identification : on est plutôt tenté de voir dans notre lettre un écrit de provenance égyptienne; encore ne parle-t-on de l'Egypte que parce que ce pays est celui où s'est d'abord développée l'exégèse allégorique dont le pseudo-Barnabé fait tant de cas; il serait donc fort possible que la lettre eût une autre patrie.

Si obscure que reste l'origine de l'Epître de Barnabé, l'ouvrage n'en est pas moins d'un grand prix. Même si, comme il est probable, il n'a pas été écrit avant 130 et s'il vise une situation très précise, il jette de vives clartés sur la nature des relations qui, déjà avant la fin du premier siècle, existaient entre juifs et chrétiens. Aussi utiliserons-nous son témoignage, dans toute la mesure où nous le croirons utile.

VII. — Évangiles apocryphes.

Les évangiles canoniques n'ont pas été les seuls écrits destinés à rappeler le souvenir de la vie et des enseignements du Sauveur. Déjà le prologue de saint Luc nous permet d'entrevoir que, de très bonne heure, « beaucoup s'étaient efforcés de mettre en ordre le récit des choses qui s'étaient passées parmi nous (*Luc*, I, 1). » Pendant longtemps, on poursuivit cette tâche, dans les milieux les plus divers, et avec des intentions variées : de là, à côté des quatre Evangiles que, de très bonne heure, l'Eglise a mis à part et a tenus pour inspirés par l'Esprit-Saint, de nombreux récits apocryphes, dont la composition s'échelonne

entre la seconde moitié du premier siècle et la fin du second siècle; encore doit-on ajouter que beaucoup plus tard, on s'occupait toujours de revoir, de compléter, d'arranger ces récits, de sorte que l'histoire en est des plus obscures et des plus complexes.

Nous n'avons ici à mentionner que les plus anciens de ces Evangiles apocryphes, ceux qui peuvent avoir été écrits avant la fin du premier siècle et témoigner de la pensée chrétienne aux environs de 80-100.

L'Évangile selon les Hébreux. — Au dire de saint Jérôme (*De vir. inlustr.*, 16), saint Ignace d'Antioche aurait déjà cité un passage provenant de l'*Evangile selon les Hébreux* : le vieil évêque serait ainsi notre plus ancien garant de cet Evangile, dont parlent encore Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe citant Hégésippe, et plusieurs autres Pères. Malheureusement, ceux qui nous renseignent à son sujet ne nous en disent pas grand chose, pas même saint Jérôme, qui affirme à plusieurs reprises avoir traduit de l'hébreu en grec et en latin ce texte précieux, dont il avait trouvé un exemplaire à la bibliothèque de Césarée. On n'ose guère mettre en doute une assertion si nette et si précise du grand docteur : elle ne laisse pourtant pas que d'étonner, et l'on comprend mal qu'un savant de sa trempe, familier avec toutes les Ecritures canoniques et passionné d'orthodoxie, n'ait pas trouvé l'occasion de dire en détail quelles étaient les caractéristiques littéraires et doctrinales de l'Evangile selon les Hébreux.

Les fragments qui nous en sont parvenus nous permettent du moins d'entrevoir que cet Evangile était nettement rédigé dans le sens judéo-chrétien : ceux qui l'ont utilisé d'abord devaient être des chrétiens convaincus, soucieux de mettre le Messie au-dessus des prophètes, mais aussi d'accorder les deux Testaments. Le P. Lagrange suppose qu'il a été composé d'après le texte araméen de saint Mat-

thieu qui en a été la source unique et qu'il remonte aux dernières années du premier siècle.

Spécialement curieux sont les passages qui se rapportent au baptême de Jésus : d'abord, avant le baptême : « Voici que la mère du Sauveur et ses frères lui disaient : Jean le Baptiste baptise pour la rémission des péchés; allons et faisons-nous baptiser par lui. Mais il leur dit : En quoi ai-je péché pour y aller et me faire baptiser par lui? à moins que cela même que je viens de dire ne soit ignorance. » Puis au moment du baptême : « Il arriva que, lorsque le Seigneur remonta de l'eau, descendit sur lui la source tout entière de l'Esprit-Saint, et elle lui dit : Mon fils, je t'attendais en tous les prophètes, pour que tu vinsses et que je me reposasse en toi. Car c'est toi qui es mon repos, toi, mon fils premier-né, qui règnes éternellement. »

Il ne faut pas confondre avec l'Évangile selon les Hébreux, l'Évangile des Ébionites dont nous parle saint Épiphane : ce dernier ouvrage, dans lequel on retrouve plusieurs doctrines qui figurent dans les apocryphes clémentins, ne doit guère être antérieur à l'an 200.

L'Évangile selon les Égyptiens. — Un peu moins ancien que l'Evangile selon les Hébreux semble avoir été l'*Evangile selon les Egyptiens*, que connaissait bien Clément d'Alexandrie, et que citent encore Origène, saint Hippolyte et saint Epiphane. Le premier témoin de ce texte paraît bien être l'homéliste qui, vers le milieu du second siècle, a composé l'ouvrage connu sous le nom de seconde Epître de Clément : nous y lisons en effet ce récit, dont nous savons qu'il figurait dans l'Evangile selon les Egyptiens : « Quelqu'un ayant demandé au Seigneur lui-même quand est-ce que son royaume arriverait, il répondit : Lorsque les deux n'en feront plus qu'un, lorsque l'extérieur sera comme l'intérieur, lorsque, dans la ren-

contre de l'homme avec la femme, il n'y aura ni homme ni femme (II *Clem.*, XII, 2). »

Les passages rapportés par Clément d'Alexandrie confirment l'impression produite par cette première citation : nous avons affaire à un prédicateur de la continence, à un ascète qui condamne le mariage et blâme toutes les œuvres de la chair. Il est fort douteux que cet ascète ait été orthodoxe : si anciennement qu'il eût écrit, il était déjà orienté vers le gnosticisme; et l'on s'explique sans peine que les hérétiques postérieurs aient aimé à lui faire appel : d'après saint Epiphane, l'Evangile selon les Egyptiens a fourni aux Sabelliens des armes contre la Trinité; saint Hippolyte nous assure que les Naassènes s'en inspiraient dans leurs théories sur l'âme; Jules Cassien citait le dialogue du Sauveur avec Salomé, etc. Il est difficile, dans ces conditions, de croire, avec Harnack, qu'un tel ouvrage ait jamais été officiellement reçu par les Egyptiens. S'il a été composé en Egypte et s'il a réussi à s'y maintenir dans quelques milieux, ce sont les gnostiques et non les orthodoxes qui ont assuré sa fortune.

L'Évangile de Pierre. — Nous pourrions être tenté de signaler encore l'*Evangile de Pierre*, dont un important fragment découvert en 1886, a été publié en 1892.

Ce fragment compte soixante versets; il raconte la fin du procès de Jésus, sa passion et sa résurrection, et s'interrompt brusquement, au moment où va commencer, semble-t-il, le récit d'une apparition. L'histoire de la résurrection peut être citée à titre d'exemple : « Or, dans la nuit où se lève le dimanche, tandis que les soldats montaient la faction deux par deux, à tour de rôle, un grand bruit se fit dans le ciel et ils virent les cieux ouverts et deux hommes, tout resplendissants de lumière, en descendre et s'approcher du tombeau. Et cette pierre qu'on avait renversée devant la porte roula d'elle-même et se retira sur le côté,

Et le sépulcre s'ouvrit et les deux jeunes gens y entrèrent. A cette vue, les soldats réveillèrent le centurion et les anciens, car ils étaient là, eux aussi, faisant la garde. Or comme ils racontaient ce qu'ils avaient vu, de nouveau ils virent trois hommes sortir du tombeau : les deux jeunes gens soutenaient l'autre et une croix les suivait. Et la tête des deux premiers atteignait le ciel; mais celle de celui qu'ils conduisaient dépassait les cieux. Et ils entendirent une voix qui venait des cieux. Elle disait : As-tu prêché à ceux qui dorment? Et de la croix on entendit répondre : Oui. Alors, ils se concertèrent entre eux, pour s'en aller avertir Pilate de ces événements. »

Il est probable que cet apocryphe a été utilisé par saint Justin, et que dès lors la date de sa composition ne saurait être placée après 130-140 : peut-être même pourrait-elle être plus ancienne. Son auteur paraît avoir écrit en Syrie et avoir été fort préoccupé d'apologétique antijuive : sans doute appartenait-il à la grande Eglise, et voulait-il mettre fortement en relief la divinité du Sauveur, dût-il pour cela risquer de compromettre quelque peu son humanité. On peut s'étonner de voir un chrétien catholique refaire ainsi à sa manière l'histoire du Sauveur, en utilisant et en corrigeant au besoin les Evangiles canoniques : faut-il rappeler qu'avant la crise soulevée par l'enseignement de Marcion, la liste des Evangiles canoniques n'était pas officiellement précisée, et ajouter que, même plus tard, on ne se priva pas de prendre bien des libertés avec l'histoire, témoin les *Actes de Paul* qui, au dire de Tertullien, ont été composés en Asie, par un prêtre rempli de dévotion pour le grand apôtre? Ne serait-ce qu'à ce titre, l'Evangile de Pierre méritait d'être rappelé : il éclaire l'attitude prise, même après la fin du I^er^ siècle et la disparition des derniers apôtres, par certains fidèles qui désiraient défendre leurs croyances et introduisaient sans vergogne, dans l'histoire même de Jésus, leurs soucis apologétiques,

VIII. — Les odes de Salomon.

Tout demeure mystérieux dans les *Odes de Salomon*, qui, citées d'abord dans l'ouvrage gnostique, intitulé *Pistis Sophia*, puis connues de Lactance, ont ensuite disparu pendant des siècles, pour être seulement retrouvées en 1909 dans un vieux manuscrit syriaque. Les hypothèses les plus variées ont été émises touchant leur origine et la date de leur composition. On y a vu tour à tour des cantiques juifs, catholiques, docètes, gnostiques, montanistes; on les a attribuées à la seconde moitié du Ier siècle, à partir de l'an 50, mais aussi aux toutes dernières années du second siècle. Leur premier éditeur, M. Rendel Harris écrit par exemple : « Le recueil doit remonter au dernier quart du Ier siècle, ou peut s'en faut », tandis que le P. Lebreton déclare : « C'est sans doute... dans l'Eglise d'Alexandrie et quelque temps avant Clément qu'ont été composés les cantiques qui nous sont parvenus sous le nom d'Odes de Salomon. »

On peut croire, semble-t-il, que l'auteur des Odes appartenait à la grande Eglise : les traces de docétisme et de gnosticisme qu'on a relevées chez lui ne sont pas assez accentuées pour qu'on y voie autre chose que des imprécisions de langage. Et l'on peut croire aussi que ces cantiques expriment des sentiments qui ont été ceux des chrétiens d'Asie ou de Syrie à la fin du Ier siècle : ce n'est pas sans raison que l'on a relevé le caractère johannique du style et de la pensée des Odes. Il n'est pas sûr que leur auteur ait, plus que saint Ignace d'Antioche, connu le quatrième Evangile; du moins a-t-il écrit dans un milieu qui était comme pénétré de l'esprit de saint Jean : c'est bien ainsi que l'on a dû prier dans les Eglises fondées et surveillées par l'apôtre.

Citons dès maintenant quelques fragments de ces can-

tiques : « Il m'aime, je n'aurais pas su aimer le Seigneur, si lui-même ne m'avait aimé (le premier). Qui peut en effet comprendre l'amour, si ce n'est celui qui aime? J'aime l'aimé et mon âme l'aime. Où est son repos, là aussi je suis et je ne serai pas un étranger. Car il n'y a pas de haine auprès du Seigneur Très Haut et très miséricordieux. Je suis mêlé (à lui), car l'amant a trouvé celui qu'il aime. Parce que je l'aime, lui, le Fils, je deviendrai fils. Oui, qui adhère à celui qui ne meurt pas devient aussi immortel. Et celui qui se complaît en la vie sera vivant. Tel est l'esprit du Seigneur, sans mensonges, qui instruit les hommes à connaître ses voies. Soyez sages, comprenez et veillez. Alleluia! (*Od.*, III, 2-12). »

Sans peine, on retrouve ici l'écho des formules du *Cantique des Cantiques*. Mais ces formules sont vivifiées en quelque sorte par la vie de celui qui est désormais aimé : saint Paul avait déjà magnifié « le Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi (*Gal.*, II, 20) »; et saint Jean avait écrit : « Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu; c'est lui qui, le premier, nous a aimés, et a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés (*I Ioan.*, IV, 10). » Telle est la pensée dont s'inspire l'auteur des Odes.

C'est encore l'esprit johannique qui anime l'Ode suivante : « Remplissez-vous des eaux de la source vivante du Seigneur; car elle est ouverte pour vous. Venez, vous tous les altérés; prenez la boisson, et reposez-vous auprès de la source du Seigneur, car elle est belle et pure et elle apaise l'âme; ses eaux sont beaucoup plus suaves que le miel, et le rayon de miel des abeilles ne lui est pas comparable, parce qu'elle sort des lèvres du Seigneur, et du cœur du Seigneur elle tire son nom; et elle vient infinie et invisible; et jusqu'à ce qu'elle ait été mise à leur portée, ils ne l'ont pas connue. Heureux ceux qui en ont bu et y ont apaisé leur soif (*Od.*, XXX). »

Les images de l'eau et du miel figuraient déjà dans les psaumes. N'est-ce pas saint Jean qui a reproduit l'admi-

rable parole du Seigneur : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive », à laquelle notre cantique correspond si bien.

Avec les Odes de Salomon, nous achevons notre revue des écrits chrétiens qui peuvent se réclamer d'une antiquité aussi haute que la fin du I^er^ siècle ou du début du second. Encore, parmi les livres que nous avons cités, tous ne sont-ils pas datés d'une manière assurée et quelques-uns d'entre eux ne sont pas antérieurs au second siècle déjà avancé. Ces livres ne sont que les derniers restes d'une littérature qui a été beaucoup plus considérable : tels quels, ils nous révèlent déjà les multiples formes de l'activité chrétienne.

Eglises et fidèles s'intéressent à l'histoire du passé. Le dernier en vie des apôtres de Jésus est sollicité par ses frères d'écrire ses souvenirs et de retracer de manière ineffaçable, l'image que sa mémoire fidèle a conservée du Maître. Si différent qu'il soit des synoptiques, son Evangile ne tarde pas à s'imposer partout et à être reçu comme une Écriture inspirée.

Tel n'est pas le sort des Évangiles apocryphes qui se proposent de satisfaire une curiosité inassouvie, et, plus souvent encore, de démontrer une thèse : ni l'Évangile selon les Hébreux, ni l'Évangile selon les Égyptiens, ni même l'Évangile de Pierre ne se répandent en dehors des cercles restreints dans lesquels ils ont vu le jour, et leurs tendances doctrinales, ici le judéo-christianisme, là l'encratisme gnostique, ailleurs le docétisme, finissent par les rendre suspects : nous savons par Eusèbe qu'aux environs de 200 l'évêque Sérapion d'Antioche interdit aux chrétiens de Rhossos la lecture de l'Évangile de Pierre qu'il avait cru d'abord pouvoir autoriser.

Si précieux que soient, pour les chrétiens, les grands souvenirs du Seigneur, la vie présente, avec ses soucis et ses inquiétudes les retient davantage. Nul, dans l'Église, n'a le

temps d'écrire pour écrire, de s'occuper de littérature, et bien peu nombreux seraient les fidèles assez instruits pour être capables de le faire. On écrit, parce qu'on ne peut pas faire autrement, pour communiquer des nouvelles des absents, pour adresser des conseils ou des enseignements à une communauté éloignée, pour mettre en garde ses frères contre les séductions de l'erreur. Aussi les lettres sont-elles la forme littéraire qui reparaît le plus fréquemment à l'époque qui nous occupe : lettres de saint Jean aux sept Églises d'Asie au début de l'Apocalypse; lettres catholiques du même apôtre; lettre de saint Clément de Rome à l'Église de Corinthe; lettres de saint Ignace d'Antioche aux Tralliens, aux Magnésiens, aux Éphésiens, aux Romains, aux Philadelphiens, aux Smyrniotes et à Polycarpe, évêque de cette dernière Église; lettre de saint Polycarpe lui-même aux Philippiens; lettre de Barnabé. Bien d'autres lettres encore avaient été écrites par les évêques et par les fidèles; elles ont disparu et l'on ne voit pas toujours les raisons pour lesquelles telle pièce a été conservée plutôt que telle autre.

Le grand intérêt de toutes ces lettres, c'est l'intensité de vie qui les anime. Chacune découvre le caractère de son auteur. Clément, qui parle au nom de l'Église de Rome, est calme, tranquille, discipliné; il aime l'ordre, aussi bien celui qui règne dans le monde que celui qui fait la force d'une armée. Ignace est fougueux, ardent, tumultueux : lui aussi tient à l'harmonie et il ne cesse pas de recommander l'unité de l'Église dans l'obéissance à l'évêque; mais il est plus mystique qu'intellectuel; il émeut plus qu'il ne persuade. Polycarpe se contente de citer l'Écriture Sainte à des correspondants qu'il n'a jamais vus; le récit de son martyre nous le fera connaître plus tard comme un héros magnifique en face de la mort, sa lettre aux Philippiens nous révèle plutôt sa modération et son humilité. Pseudo-Barnabé enfin a la fierté de sa science et il l'unit à l'instance de son zèle : il prouve longuement une thèse, mais

c'est bien plus pour écarter un danger menaçant que pour donner une leçon d'exégèse allégorique.

Cette diversité des caractères n'empêche pas l'identité de l'esprit qui circule à travers nos lettres. Tous ceux qui les ont écrites ont une même foi et une même espérance. Ils habitent Ephèse, Smyrne, Antioche, Rome, l'Égypte; souvent ils ne connaissent pas leurs correspondants; ceux-ci n'en sont pas moins des frères bien-aimés. D'un bout du monde à l'autre, les chrétiens ne forment qu'un seul corps : « Là où est Jésus-Christ, déclare saint Ignace, là est l'Église catholique (*Smyrn.*, VIII, 2) »; et il est permis de relever ici le premier emploi, dans la littérature chrétienne, de ce mot catholique destiné à une si haute fortune : il n'est pas un chrétien, à la fin du Ier siècle, qui n'ait conscience d'appartenir à une Église faite pour l'univers entier et déjà répandue jusqu'aux extrémités du monde.

Le présent, bien que chargé de travaux, ne suffit pas encore à occuper les croyants. C'est vers l'avenir qu'ils regardent. Ils attendent, sans savoir quand il se produira, l'avènement du Christ. Avec confiance, mais non sans curiosité, ils scrutent le mystère des lendemains inconnus. A leurs espérances, saint Jean répond par l'Apocalypse. D'autres encore que l'apôtre écrivent à leur tour des apocalypses : la plus ancienne parmi celles dont nous ayons conservé des fragments, l'*Apocalypse de Pierre*, a dû être rédigée vers 140 et ne saurait être étudiée ici; mais elle n'est ni la seule, ni la plus curieuse.

Saint Jean termine sa révélation par un cri d'ardent désir : Viens, Seigneur Jésus. Le même cri retentit encore dans la *Doctrine des apôtres* : il devait être fréquemment répété par les chrétiens de la fin du Ier siècle. Beaucoup sans doute, parmi eux, se trompaient sur le véritable caractère de la venue du Seigneur; ils attendaient un temps d'extraordinaire abondance, comme les millénaristes dont Papias recueillait les naïves espérances : « Des jours viendront, où naîtront des vignes ayant dix mille branches,

chaque branche ayant dix mille rameaux, chaque rameau dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, et où, de chaque grain, on pourra tirer vingt-cinq métrètes de vin. Et lorsqu'un des saints aura pris une grappe, une autre criera : je suis une meilleure grappe, prends-moi, et, par moi, bénis le Seigneur. » Ces merveilleuses images charmaient alors bien des esprits : elles ne les empêchaient pas de désirer, plus que tout le reste, l'arrivée du Christ, dont on attendait tous les biens, ceux du temps et ceux de l'éternité.

Ainsi les livres nous révèlent-ils des âmes. A peine jusqu'à présent avons-nous entr'ouvert les premiers écrits chrétiens; nous connaissons déjà ceux qui les ont composés, ceux à qui ils ont été destinés. Devant nous se dressent les survivants de la génération apostolique, et, bien plus nombreux, leurs disciples, ceux qui en ont reçu la foi et l'espérance. Il faut maintenant que nous interrogions ces témoins et que nous apprenions d'eux comment ils ont vécu.

LA VIE CHRÉTIENNE A LA FIN DU Ier SIÈCLE

La lettre de Pline. — La conversion. — Le catéchèse. — Le symbole. — Le baptême. — L'Eucharistie. — La prière liturgique. — La vie chrétienne.

La lettre de Pline. — Par un curieux hasard, il se trouve que le document auquel nous devons le tableau d'ensemble le plus complet de la vie chrétienne au début du second siècle est l'œuvre d'un païen. En 111-113, Pline le jeune était gouverneur de la province de Bithynie; à ce titre, il dut s'occuper très souvent des procès que l'on engageait contre les chrétiens; et, dans sa crainte des responsabilités, il s'adressa un jour à l'empereur Trajan pour lui demander conseil. Sa lettre est des plus instructives et mérite d'être relue.

«... Je n'ai jamais pris part à des procès relatifs aux chrétiens. Aussi j'ignore ce que d'habitude on punit ou l'on recherche en la matière. Je me suis beaucoup demandé s'il faut ou non tenir compte de la différence des âges, et si les enfants les plus jeunes ne diffèrent en rien des hommes les plus robustes; s'il y a lieu de faire grâce au repentir ou s'il ne sert de rien, après avoir été chrétien, de cesser de l'être; si c'est le nom seul, même sans l'adjonction d'autres crimes, qui doit être puni, ou si ce sont les crimes qui s'ajoutent au nom. Cependant, à l'égard de ceux qui m'étaient déférés comme chrétiens, voici la conduite que

j'ai tenue. Je leur ai demandé s'il étaient chrétiens; ceux qui avouaient, je les ai interrogés une seconde et une troisième fois, en les menaçant du supplice; ceux qui persistaient dans leur aveu, je les ai fait mettre à mort. Car, quel que fût l'objet de leur aveu, je n'ai pas douté que leur entêtement et leur obstination ne méritent un châtiment...

« D'autres, désignés par le dénonciateur, déclarèrent qu'ils étaient chrétiens, puis ils le nièrent : ils l'avaient été, mais avaient cessé de l'être, ceux-ci depuis trois ans, d'autres depuis plus longtemps, quelques-uns même depuis vingt-cinq ans. Tous ont honoré ton image et les statues des dieux, et ils ont maudit le Christ. Ils déclaraient que la plus grande de leurs fautes ou de leurs erreurs avait consisté à se réunir d'habitude à jour fixe, avant le lever du soleil, à chanter un cantique au Christ comme à un Dieu, à se lier par serment non pas à commettre un crime, mais au contraire à ne pas voler, ni piller, ni être adultères, à ne pas violer leurs engagements, à ne pas refuser de rendre les dépôts confiés. Cela fait, ils se séparaient, puis ils revenaient afin de prendre ensemble une nourriture, à vrai dire vulgaire et innocente; ce que même ils avaient cessé de faire à la suite de l'édit, par lequel, conformément à tes ordres, j'interdisais les confréries. J'ai jugé alors d'autant plus nécessaire de savoir, même par la torture, ce qu'il y avait de vrai, et j'ai soumis à la question deux servantes, que l'on appelait diaconesses. Je n'ai rien trouvé qu'une superstition mauvaise, immodérée.

« C'est pourquoi j'ai remis l'affaire afin de te consulter. La chose m'a paru digne de t'être déférée surtout à cause du nombre de ceux qui sont en danger. Beaucoup en effet, de tout âge, de toute condition, de l'un et de l'autre sexe sont appelés en justice et le seront. Ce ne sont pas seulement les cités, mais les bourgs mêmes et les campagnes qu'a envahis la contagion de cette superstition. Mais elle paraît pouvoir être arrêtée et corrigée. Il est en effet certain que les temples déjà presque déserts recommencent à

être fréquentés, que les sacrifices solennels, longtemps interrompus, sont repris, que l'on achète à nouveau des victimes, dont jusqu'ici ne se présentaient que de très rares acheteurs. Aussi est-il facile de conjecturer quelle multitude de personnes se corrigeraient, si on leur permettait de se repentir. »

Avant tout, la lettre de Pline nous révèle ce qu'un païen, honnête et sérieux, pouvait connaître du christianisme aux environs de l'an 110. C'était en vérité bien peu de choses. Dans les rues, sur les places publiques, il rencontrait des hommes, des femmes, des enfants, que l'on disait chrétiens. Ce nom n'éveillait en lui aucun souvenir précis : c'était une manière de sobriquet populaire, qui tirait son origine du Christ, un homme que, sous le règne de Tibère, le procurateur Ponce-Pilate avait condamné à mort (Tacite, *Annal.*, XV, 44).

S'il cherchait à en savoir davantage, il apprenait que les chrétiens refusaient avec énergie de prendre part à toutes les cérémonies religieuses en usage. Ils n'adoraient pas les dieux; ils ne rendaient pas de culte aux images de l'empereur; ils n'offraient pas de sacrifice. Bref, ils se conduisaient comme des athées, et, dans un monde où la religion publique tenait la plus grande place, ce spectacle lui paraissait inouï. Sans doute, les Juifs faisaient de même; mais on savait que les Juifs formaient une nation à part et que, malgré la destruction de leur capitale et de leur temple, ils gardaient certains privilèges, grâce auxquels ils pouvaient rester fidèles à leurs antiques traditions. Les chrétiens, eux, n'étaient pas un peuple : ils se recrutaient dans tous les milieux sociaux; ils acceptaient parmi eux des individus de tous les âges et de toutes les conditions; ils n'étaient que d'hier et leur secte ne pouvait pas se réclamer du passé; enfin, bien loin de s'accorder avec les Juifs, chez qui pourtant leur religion avait pris naissance, ils n'avaient pas de plus redoutables ennemis qu'eux.

Une enquête un peu approfondie faisait savoir à notre païen des choses plus étonnantes encore. Les chrétiens ne se contentaient pas de devoir leur nom au Christ : ils adoraient ce personnage comme un Dieu. Plus exactement, ils l'adoraient comme Dieu, car ils faisaient profession du monothéisme le plus strict et n'étaient pas moins ardents que les Juifs à proclamer que Dieu est unique. On était habitué, depuis longtemps, au culte des héros, on n'hésitait même pas à rendre les honneurs divins à l'empereur de son vivant. Mais il semblait étrange de voir des hommes accorder d'une manière exclusive leurs hommages à un de leurs semblables. Les renégats consentaient à maudire le Christ : les vrais fidèles ne le faisaient jamais et les tortures mêmes n'étaient pas capables de vaincre sur ce point leurs résistances.

Deux réunions, tenues par les chrétiens, attiraient l'attention de Pline. L'une d'entre elles avait lieu avant le jour : on y chantait des cantiques au Christ, et l'on s'y engageait par serment à mener une vie vertueuse. La seconde était plus tardive, mais l'heure n'en est pas précisée dans la lettre à Trajan : on y prenait en commun une nourriture vulgaire et innocente. On a cru reconnaître dans la première de ces réunions l'ensemble des cérémonies de l'initiation chrétienne et cette interprétation est fort vraisemblable. Nous savons par saint Justin qu'au milieu du second siècle les futurs baptisés s'engageaient à vivre conformément à la doctrine du Sauveur et il devait en être déjà de même quelque quarante ans plus tôt. Quant à la seconde des assemblées chrétiennes, elle doit être la synaxe eucharistique. Si Pline insiste sur le caractère innocent de la nourriture prise par les fidèles, n'est-ce pas que, de son temps, couraient déjà à leur sujet d'infâmes calomnies? L'honnête gouverneur, sans s'attacher aux bruits, a interrogé les apostats : ceux-ci ont confessé qu'il ne se passait rien de mal entre chrétiens, et Pline l'admet volontiers. Les termes qu'il emploie restent vagues malgré tout, et l'on

pourrait être tenté d'y voir une allusion à l'agape. Mais nous ne savons rien de l'agape pour cette époque, et nous croirons difficilement que l'on ait pu parler des assemblées chrétiennes sans rien dire de la principale d'entre elles. Ceux qui ont cessé de prendre part aux réunions, après l'ordonnance de Pline sur les hétairies, sont évidemment les renégats : les autres n'ont rien changé à leur genre de vie et à leurs habitudes.

A côté, ou au-dessus des simples fidèles, Pline ne dit rien de la hiérarchie. Évidemment celle-ci était peu apparente, et rien extérieurement ne devait distinguer les chefs de l'Église de la masse des croyants. Deux diaconesses seulement sont l'objet d'une mention spéciale; leur ministère n'est pas précisé, mais on se rend compte de l'importance que l'on attachait à leur témoignage, puisqu'on les a soumises à la question pour leur arracher la vérité.

D'ailleurs les diaconesses, pas plus que les simples fidèles, pas plus que les apostats, n'ont avoué le moindre des crimes. En dépit de tous les bruits, force est à Pline de reconnaître l'innocence des chrétiens. La seule chose qu'il leur reproche sérieusement est leur obstination à pratiquer une superstition immodérée, leur fol entêtement qui risque de les conduire à la mort. Ses enquêtes, malgré le sérieux avec lequel elles ont été menées, ont toutes abouti à la même conclusion : les chrétiens ne commettent aucun crime.

***

Ce témoignage honnête d'un magistrat païen est à retenir. Il est manifestement insuffisant pour nous faire connaître l'intimité de la vie chrétienne, et ce sont maintenant les disciples mêmes du Seigneur que nous devons entendre.

La conversion. — La plupart d'entre eux sont des convertis. Le temps n'est pas encore venu, et il ne viendra

pas de sitôt où l'on entre dans l'Église en quelque sorte par droit de naissance. Si, à la fin du second siècle, Tertullien peut encore déclarer : *Fiunt, non nascuntur christiani*, à bien plus forte raison cette formule est-elle exacte une centaine d'années auparavant. Malheureusement, nous connaissons mal les raisons qui entraînent les âmes vers le christianisme. Sans doute, faut-il tenir compte du renouvellement de l'esprit religieux qui se manifeste dans tout l'empire romain au moment même où les apôtres commencent à prêcher l'Évangile : les religions orientales prennent alors leur élan; de toutes parts, hommes et femmes avides de purification intérieure se font initier aux mystères de la grande Mère, d'Isis, de Mithra; un immense besoin de salut et de régénération s'empare des âmes. Le christianisme qui, lui aussi, promet la connaissance des secrets de l'au-delà et ouvre à ses élus les perspectives infinies d'une éternelle félicité, bénéficie de l'enthousiasme qu'excitent partout les prédicateurs des mystères.

Mais il y a autre chose; car un abîme sépare les cultes sensuels de l'Orient et leurs vaines lustrations des exigences souveraines de la morale chrétienne. Cybèle et Isis s'accommodent sans peine des hommages que leur rendent les dévots de Mithra et d'Adonis; et la pureté extérieure qu'elles confèrent à leurs mystes ne réclame pas d'eux le renoncement à la chair et à ses convoitises. Le Dieu des chrétiens au contraire est un Dieu jaloux; il revendique, pour lui seul, l'adoration de ses croyants; et en même temps il veut qu'ils se soumettent aux disciplines les plus strictes de la loi morale. En échange, il leur promet la véritable liberté à l'égard du péché et les joies suprêmes de la rédemption.

Rédemption et liberté réelles : c'est ce qui fait le prix de la bonne nouvelle prêchée dans le christianisme. Se fait-on aujourd'hui une idée exacte de l'enthousiasme que pouvait exciter, au milieu des esclaves et des pauvres, l'annonce du salut? Lorsque saint Paul écrivait à Corinthe, à Thessalo-

nique ou ailleurs : « Vous êtes tous les fils de Dieu par la foi qui est dans le Christ Jésus... Car il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme ni femme. Vous êtes tous un dans le Christ Jésus (*Gal.*, III, 26, 28) »; lorsque, comparant le misérable état des fidèles avant leur conversion et la merveilleuse transformation qui s'était accomplie en eux par le baptême, il déclarait : « Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les pédérastes, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les rapaces ne possèderont le royaume de Dieu. Et vous avez été tout cela,du moins quelques-uns d'entre vous. Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été purifiés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu (I *Cor.*, VI, 9-11) »; comprend-on bien la joie de tous ces humbles, de ces déshérités de la fortune, lorsqu'ils entendaient un semblable langage. Les apôtres prêchaient sans doute l'obéissance, le respect des autorités constituées, la soumission aux maîtres les plus sévères; mais ils annonçaient en même temps le bonheur des pauvres et des affamés; ils maudissaient la richesse et ses abus; ils affirmaient la suppression de toutes les distinctions sociales dans l'unité des enfants de Dieu ; et cela entraînait !

Il faut ajouter que le christianisme fournissait les preuves de son enseignement. Aux Juifs, il montrait que le Seigneur avait réalisé les oracles des anciens prophètes et l'argument était décisif à qui voulait l'entendre. Aux païens, il apportait le témoignage des miracles : l'Esprit-Saint ne cessait de manifester son action dans l'Église; il remplissait les fidèles de grâces merveilleuses; et, bien que, dès le temps de saint Paul, de sévères précautions eussent dû être prises pour discerner les esprits et régler l'activité, tumultueuse parfois des charismatiques, les prodiges et les signes demeuraient assez nombreux parmi les chrétiens pour forcer l'attention. A tous enfin, le christianisme donnait le

spectacle quotidien de sa sainteté : le nom que les fidèles aimaient à se donner entre eux était celui de frères; et c'était en effet une véritable fraternité que l'Église : non seulement une fraternité spirituelle dans la commune adoption des enfants de Dieu, mais une fraternité de services rendus et acceptés, d'aumônes largement distribuées, de soucis généreusement partagés. Comment n'être pas sensible à cette richesse morale qui, chaque jour, se déployait au vu et au su de tous? Le serment qui, au dire de Pline le Jeune, liait entre eux les chrétiens, les obligeait avant tout à pratiquer la justice et la charité : la plupart des fidèles savaient tenir ce serment.

La catéchèse. — Lorsque l'enseignement d'un prédicateur ou le cours de ses réflexions personnelles avait décidé un païen à se convertir, celui-ci n'était pas immédiatement introduit dans l'Église. Le temps est passé où un discours de saint Pierre, de saint Paul, ou d'un autre apôtre suffit à entraîner des multitudes et est suivi de l'administration du baptême. L'Église tient à éprouver le sérieux des candidats qui se présentent à elle et à l'instruire de sa doctrine. Les premiers chapitres de la *Doctrine des Apôtres* nous donnent une idée de cette catéchèse préparatoire : c'est après avoir reçu l'enseignement des deux voies que le catéchumène est enfin baptisé. « Il y a deux chemins, l'un de la vie, l'autre de la mort, mais il est entre les deux chemins une grande différence.

« Or, le chemin de la vie est le suivant : d'abord, tu aimeras Dieu qui t'a créé; en second lieu, tu aimeras ton prochain comme toi-même; et ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait, toi non plus ne le fais pas à autrui...

« Deuxième commandement de la doctrine : tu ne tueras pas, tu ne seras pas adultère, tu ne souilleras point de garçons, tu ne commettras ni fornication, ni vol, ni incantation, ni empoisonnement; tu ne tueras point d'enfants par avortement ou après la naissance; tu ne désireras pas les

biens de ton prochain. Tu ne te parjureras pas; tu ne diras pas de faux témoignage; tu ne tiendras pas de propos médisants; tu ne garderas pas de rancune, Tu n'auras pas deux manières de penser, ni deux paroles, car la duplicité de langage est un piège de mort; ta parole ne sera pas menteuse, pas vaine non plus, mais remplie d'effet. Tu ne seras ni avare, ni rapace, ni hypocrite, ni méchant, ni orgueilleux; tu ne formeras pas de mauvais desseins contre ton prochain. Tu ne dois haïr personne, mais tu dois reprendre les uns et prier pour eux, et aimer les autres plus que ta vie (*Did.*, I-II). »

Longuement encore, cet enseignement se poursuit. L'auteur de la *Doctrine* tient à prévoir autant que possible toutes les circonstances de la vie morale et à marquer la conduite qu'il faut tenir en chaque cas particulier. Il est curieux d'ailleurs que cette catéchèse ne contient aucun précepte qui soit spécifiquement chrétien : elle aurait pu être faite à un Juif; et seules quelques formules tirées de l'Évangile rappellent son origine et sa destination.

Le symbole. — Peut-on croire que le candidat au baptême ne recevait, comme la *Doctrine* semblerait l'insinuer, qu'un enseignement moral? On ne saurait l'admettre. Dès les origines, les apôtres avaient exigé de leurs convertis la foi à une doctrine définie. A l'eunuque de la reine Candace qui demandait : « Voici de l'eau, qui m'empêche d'être baptisé? » Philippe répondait : « Si tu crois de tout ton cœur, c'est possible. » Et l'eunuque faisait sa profession de foi : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu (*Act. Apost.*, VIII, 36-37). » Croire à Jésus-Christ, Fils de Dieu, tel est l'essentiel du christianisme.

A la fin du I^er^ siècle et au commencement du second, la formule se développe. Saint Ignace d'Antioche félicite les Smyrniotes « d'avoir la ferme conviction que Notre Seigneur est bien réellement descendant de David selon la chair, Fils de Dieu par la volonté et la puissance divines,

qu'il est véritablement né d'une vierge, qu'il a reçu le baptême des mains de Jean pour accomplir toute justice; qu'il a été réellement percé de clous pour nous en sa chair sous Ponce-Pilate et Hérode le tétrarque : c'est au fruit de sa croix, à sa sainte et divine passion que nous devons la vie. C'est ainsi que, par sa résurrection, il a levé son étendard sur les siècles, pour grouper ses saints et ses fidèles, tant du sein du judaïsme que de celui de la gentilité, en un seul et même corps qui est son Église (*Smyrn.*, I, 1-2). » Aux Tralliens le saint évêque adresse ces recommandations : « Fermez l'oreille aux discours de ceux qui ne vous parlent pas de Jésus-Christ, né de la race de David, né de Marie, qui a été réellement engendré, a réellement mangé et bu, a réellement souffert persécution sous Ponce-Pilate, a été réellement crucifié, est mort sous les regards du ciel, de la terre et des enfers, qui a été réellement ressuscité d'entre les morts (*Trall.*, IX). »

On ne peut pas lire ces textes sans être frappé de la ressemblance qu'ils présentent avec la partie christologique de notre symbole. Sans doute saint Ignace appuie sur la réalité de la naissance, de la mort et de la résurrection du Christ plus que ne le fait le symbole : c'est qu'il doit lutter contre le docétisme, dont les subtiles erreurs menacent les fidèles. Mais ce sont les mêmes événements de la vie du Sauveur qui sont rappelés de part et d'autre. On n'entre pas dans l'Église sans confesser la foi au Christ.

On n'y entre pas davantage sans croire à la Trinité. Au milieu du second siècle, il est vrai, le *Pasteur* d'Hermas restera encore imprécis sur ce point : « Avant tout, déclare-t-il, crois qu'il y a un seul Dieu, qui a tout créé et affermi, et qui a tout appelé du non être à l'être (*Mand.*, I, 1); mais cette brève formule est loin d'épuiser le contenu de la prédication chrétienne. La preuve en est dans les expressions qu'emploie saint Clément de Rome. Lorsque celui-ci écrit : « Vive Dieu et vive le Seigneur Jésus-Christ et l'Esprit Saint, la foi et l'espoir des élus (*I Cor.*, LVIII, 2) », il

montre bien que tous les fidèles croient et espèrent en Dieu, en Jésus-Christ leur Seigneur, en l'Esprit Saint. De même, lorsqu'il déclare : « N'avons-nous pas un seul Dieu et un seul Christ et un seul Esprit répandu sur nous? et ne sommes-nous pas un seul peuple, appelé dans le Christ (*I Cor.*, XLVI, 6)? » ne fait-il pas allusion à la formule baptismale elle-même?

Car, suivant l'ordre du Seigneur, consigné à la fin de l'Évangile selon saint Matthieu, le baptême est conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tel est l'usage attesté par la *Doctrine des apôtres*; et il ne semble pas que l'Église ait jamais connu ou employé une autre formule. Quelques textes, il est vrai, mentionnent un baptême administré au nom du Christ; mais ils ne traduisent pas en s'exprimant ainsi l'usage liturgique. La *Doctrine*, après avoir rappelé, comme nous venons de le dire, que le baptême était donné au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, déclare un peu plus loin : « Que nul ne mange, ni ne boive de votre Eucharistie, sinon ceux qui ont été baptisés au nom du Seigneur. » Le second passage ne prescrit pas une liturgie différente de la première, mais par ces mots : être baptisé au nom du Seigneur, la *Doctrine* veut simplement distinguer le baptême chrétien des autres baptêmes.

Les récents travaux sur l'origine du symbole semblent bien démontrer qu'il a existé, pendant un certain temps, deux séries de formules, les unes trinitaires, les autres christologiques, qui ont vécu ensemble et se sont développées parallèlement sans se confondre. Les plus anciens symboles baptismaux ne renferment pas encore les développements christologiques; ceux que nous possédons ne sont pas antérieurs à la fin du seond siècle, mais ils doivent représenter une tradition plus ancienne. Ainsi la formule donnée par le papyrus de Der-Balyzeh : « Je crois en Dieu le Père tout puissant, et en son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et au Saint-Esprit, à la résurrection de la chair, à la sainte Église catholique. » Ainsi encore, la

formule de l'*Epistola Apostolorum* : « Je crois en le Père, maître de l'univers, et en Jésus-Christ, et au Saint-Esprit, à la sainte Église et à la rémission des péchés. »

A Rome, au début du second siècle, on utilisait sans doute une formule dans le genre de celle-ci : « Je crois en Dieu, le Père tout puissant, et en Jésus-Christ, son Fils, et au Saint-Esprit, la Sainte Église, la résurrection de la chair. » Dès avant 150, le second article était déjà complété et précisé; la formule brève était remplacée par une profession de foi plus détaillée en ce qui concerne la vie et la mort du Seigneur.

Remarquons d'ailleurs que jamais la profession de foi exigée des candidats au baptême n'a voulu traduire tout ce qui leur avait été enseigné et tout ce qu'ils croyaient. Elle résume les dogmes essentiels; mais, telle quelle, elle prend son point d'appui dans la formule du baptême qui se lit dans l'Évangile; il n'est pas étonnant qu'on ait songé de bonne heure à la compléter, voire à lui juxtaposer d'autres résumés plus expressifs ou mieux adaptés à des besoins nouveaux.

Le baptême. — Le baptême suit naturellement la catéchèse. Le témoignage le plus précis que nous ayons à son sujet est celui de la *Doctrine des apôtres* : « En ce qui concerne le baptême, baptisez ainsi : après avoir enseigné tout ce qui précède (c'est-à-dire les deux voies), baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans l'eau vive. Si tu n'as pas d'eau vive, baptise dans une autre eau; si tu ne peux le faire dans l'eau froide, baptise dans l'eau chaude; si tu n'as ni de l'une ni de l'autre, verse sur la tête trois fois de l'eau, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (*Did.*, VII). »

Le ministre du baptême n'est pas spécifié : cela ne veut pas dire que n'importe quel fidèle peut conférer à tout moment le rite de l'initiation. De même que l'instruction préliminaire devait être confiée à des maîtres éprouvés, le

soin d'administrer le baptême était un ministère réservé : saint Ignace affirme d'ailleurs expressément qu'il n'est permis ni de baptiser ni de faire l'agape en dehors de l'évêque (*Smyrn.*, VIII, 2).

Habituellement, le baptême est donné par immersion : c'est, semble-t-il, l'usage traditionnel, bien que l'on puisse se demander si les milliers de convertis du jour de la Pentecôte n'ont pas été baptisés par aspersion. Le symbolisme, si magnifiquement développé par saint Paul (*Rom.*, VII, 3 sq., *Colos.*, II, 12) n'a tout son sens que si les néophytes ressortent immaculés de l'eau dans laquelle ils ont été comme ensevelis. Mais il est remarquable que l'auteur de la *Doctrine* connaisse et recommande même d'autres usages. Les précautions qu'il prend, les indications détaillées qu'il multiplie ne laissent pas de surprendre dans un document aussi ancien : rien ici n'est laissé à l'initiative privée et l'on résout aussi bien le cas où l'on ne dispose pas d'eau courante que celui où l'on pourrait être obligé d'employer de l'eau chaude, et même celui où l'on devrait simplement verser de l'eau sur la tête du baptisé.

L'Eucharistie. — Le baptême introduit le converti dans l'Église. L'Eucharistie le fait participer au corps et au sang du Seigneur, dont elle est le mystère. C'est saint Ignace d'Antioche qui nous fournit ici les témoignages les plus développés, et qui met en son plein relief la place tenue par l'Eucharistie dans la vie chrétienne de son temps.

« L'eucharistie, dit-il, est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, la chair qui a souffert pour nos péchés, la chair que le Père dans sa bonté a ressuscitée (*Smyrn.*, VII, 1). » Telle est l'expression de la foi chrétienne; et si l'on veut savoir quels sont les fruits de ce mystère, qu'on apprenne donc qu'il est « un remède d'immortalité, un antidote contre la mort (*Ephes.*, XX, 2). »

Ici, nous avons surtout à remarquer le caractère ecclésiastique de l'Eucharistie : sa célébration n'est pas aban-

donnée au libre choix de chacun; elle appartient au seul évêque qu'assistent le presbytérium et les diacres. Chaque cité n'a qu'une Église; et chaque Église n'a qu'une eucharistie : la participation de tous les fidèles au pain consacré par l'évêque est le symbole de l'unité du corps du Christ et celui de l'unité de l'Église. « Suivez donc tous l'évêque, écrit Ignace aux Smyrniotes, comme Jésus-Christ suit le Père; (suivez tous) le presbytérium comme (vous suivriez) les apôtres, et révérez les diacres comme un commandement de Dieu. Que personne sans l'évêque ne fasse rien de ce qui se rapporte à l'Église. L'Eucharistie doit être seule estimée valide, qui est (faite) sous (la présidence de) l'évêque ou par celui qu'il en a chargé. Que là où se montre l'évêque, là soit le peuple, comme là où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique (*Smyrn.*, VIII, 1-2). »

Rien de ferme, rien d'assuré comme cette doctrine. Du moment où le converti est entré dans l'Eglise, il fait partie d'un corps social, où chacun a sa place, où la hiérarchie est régulièrement constituée, et dont l'unité est sauvegardée par l'obéissance des fidèles à l'évêque, au presbytérium et aux diacres. L'Eucharistie elle-même n'est valide que si elle est consacrée dans les formes reçues, par l'évêque ou par son mandataire.

La *Didachè* est beaucoup moins précise, ce qui demanderait à être expliqué. Voici en effet les termes qu'elle emploie pour décrire la réunion chrétienne : « Assemblez-vous chaque dimanche du Seigneur; rompez le pain et rendez grâces, après avoir d'abord confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur. Celui qui a un différend avec son compagnon ne doit pas se joindre à vous avant de s'être réconcilié, de peur de profaner votre sacrifice; car voici ce qu'a dit le Seigneur : qu'en tout lieu et en tout temps, on m'offre un sacrifice pur; car je suis un grand roi, dit le Seigneur, et mon nom est admirable parmi les nations (*Mal.*, I, 11, 14). Ainsi donc, élisez-vous des évêques et des dia-

cres, dignes du Seigneur, hommes doux, désintéressés, véridiques et éprouvés (*Did.*, XIV-XV, 1). »

On admet généralement que l'Eucharistie, désignée sous le nom de fraction du pain est visée dans ce passage; on remarque qu'elle doit être célébrée le dimanche, ce que confirmera plus tard saint Justin; on déclare que les ministres en sont les évêques et les diacres, puisque ceux-ci sont choisis en vue de cet office; on attire enfin l'attention sur le mot sacrifice qui est appliqué à la fraction du pain et dont le sens est précisé par une citation de Malachie. Cette analyse est assurément exacte : pourquoi faut-il avouer que la déduction y tient un peu trop de place et que nous préférerions nous trouver en face d'une description plus claire de la liturgie eucharistique.

Beaucoup d'auteurs croient justement trouver cette description en deux chapitres de la *Didachè*, dont le texte mérite à tout le moins d'être relu :

« Quant à l'eucharistie, eucharistiez ainsi :

« D'abord sur le calice : nous te rendons grâces, notre Père, pour la sainte vigne de David, ton enfant, que tu nous as fait connaître par Jésus, ton enfant. A toi la gloire dans les siècles.

« Et sur le pain rompu : Nous te rendons grâces, notre Père, pour la vie et la gnose que tu nous as fait connaître par Jésus, ton enfant. A toi la gloire dans les siècles.

« Comme ce pain rompu était dispersé sur les montagnes, et ramassé est devenu un, ainsi que soit rassemblée ton Eglise des extrémités de la terre dans ton royaume. Car à toi est la gloire et la puissance par Jésus-Christ, dans les siècles.

« Que personne ne mange ni ne boive de votre eucharistie, mais seulement ceux qui sont baptisés au nom du Seigneur. Car de cela, le Seigneur a dit : Ne donnez pas le saint aux chiens.

« Et après vous être rassasiés, eucharistiez ainsi :

« Nous te rendons grâces, Père saint, pour ton saint nom que tu as fait habiter dans nos cœurs, et pour la gnose et la foi et l'immortalité que tu nous as fait connaître par Jésus, ton enfant. A toi la gloire dans les siècles.

« Toi, maître tout-puissant, tu as créé l'univers pour ton nom; tu as donné aux hommes nourriture et breuvage, pour qu'ils en jouissent et pour qu'ils te rendent grâces. Mais à nous, tu as donné une nourriture spirituelle et un breuvage et une vie éternelle, par ton enfant.

« Avant tout, nous te rendons grâces, parce que tu es puissant. A toi la gloire dans les siècles.

« Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise, et de la délivrer de tout mal et de la parfaire dans ton amour. Rassemble-la des quatre vents, sanctifiée, dans ton royaume que tu as préparé pour elle. Car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles.

« Que la grâce arrive et que ce monde passe. Hosanna au Dieu de David! Si quelqu'un est saint, qu'il vienne. Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il se convertisse. *Maran atha. Amen.*

« Aux prophètes, permettez d'eucharistier autant qu'ils voudront. »

On ne saurait nier la rare beauté des prières que nous venons de citer : toutes frémissantes d'enthousiasme prophétique, elles rendent, malgré les réminiscences des antiques formules usitées dans les synagogues juives, un son profondément chrétien. On saisit ici, sur le vif, l'amour qu'inspiraient aux fidèles de la fin du I^er^ siècle, le tout puissant créateur de l'univers et Jésus son enfant; on y découvre aussi l'ardent attachement des croyants à l'égard de l'Eglise, dont ils demandent qu'elle soit rassemblée des extrémités de la terre. Vraiment, tout cela, style et sentiments, est très beau.

Mais tout cela est aussi très mystérieux. Nous aimerions savoir si ces prières ont jamais fait partie d'une liturgie officielle, comme l'auteur semble l'insinuer ou si elles tra-

duisent simplement des sentiments individuels. Nous voudrions surtout savoir si elles ont servi à la célébration eucharistique ou si elles ne sont pas plutôt des formules pour la bénédiction d'un repas. Les critiques ne parviennent pas à s'entendre : tandis que les uns rapportent ces deux chapitres de la *Didachè* à l'unique agape et que d'autres défendent leur interprétation exclusivement eucharistique, d'autres croient que le chapitre IX s'applique à l'agape, et que le chapitre X, qui débute par ces mots mystérieux : « Après vous être rassasiés, rendez grâces ainsi », s'applique à l'eucharistie. Cette dernière interprétation doit sans doute être écartée : le parallélisme des formules est trop complet, pour que nous puissions interpréter l'une d'elles de la bénédiction d'un repas et la seconde de la consécration eucharistique. Il n'agit bien dans les deux chapitres d'une seule et même cérémonie : si les deux prières ne sont pas un doublet, l'une doit être récitée au début, l'autre à la fin du rite.

Mais quel est ce rite? il est probable qu'on en discutera longtemps encore. Ce qui nous surprend le plus, c'est qu'aucune mention ne soit faite ici de l'institution de l'Eucharistie par le Seigneur, c'est qu'aucun souvenir ne soit consacré à sa mort. La plus ancienne description assurée que nous ayons de l'Eucharistie, celle de saint Justin est autrement précise : « Après avoir lavé celui qui croit et s'est adjoint à nous, écrit l'apologiste, nous le conduisons dans le lieu où sont assemblés ceux que nous appelons nos frères. Nous faisons avec ferveur des prières communes pour nous, pour l'illuminé, pour tous les autres, en quelque lieu qu'ils soient, afin d'obtenir, avec la connaissance de la vérité, la grâce de pratiquer la vertu et de garder les commandements et de mériter ainsi le salut éternel. Quand les prières sont terminées, nous nous donnons le baiser de paix. Ensuite, on apporte à celui qui préside l'assemblée des frères du pain et une coupe d'eau et de vin trempé. Il les prend et loue et glorifie le Père de l'univers,

par le nom du Fils et du Saint-Esprit, puis il fait une longue eucharistie pour tous les biens que nous avons reçus de lui. Quand il a terminé les prières et l'eucharistie, tout le peuple présent pousse l'acclamation : *Amen!*... Lorsque celui qui préside a fait l'eucharistie et que tout le peuple a répondu, les ministres que nous appelons diacres distribuent à tous les assistants le pain, le vin et l'eau consacrés, et ils en portent aux absents (*I Apol.*, LXII). »

Ici aucune hésitation n'est possible : c'est bien notre Eucharistie, notre messe déjà fixée dans ses grandes lignes que nous reconnaissons. Nous ne savons pas, il est vrai, à quel moment s'est opérée cette fixation, et nous pouvons seulement remarquer que, peu après le milieu du second siècle, saint Justin décrit les rites chrétiens comme traditionnels. Mais précisément les prières de la *Doctrine* ne sont-elles pas trop éloignées du type indiqué par l'apologiste pour se rapporter à l'eucharistie? Les ressemblances étranges de ces prières avec les bénédictions juives de la table, leur utilisation postérieure comme prières de table par l'auteur du *De virginitate*, les modifications qui y sont introduites par l'auteur du livre VII des *Constitutions apostoliques* afin de leur donner un sens nettement eucharistique, tout cela ne prouve-t-il pas qu'en définitive elles ne s'appliquent qu'à un repas? On n'oserait pas le conclure avec certitude, mais on ne peut s'empêcher de s'orienter vers cette interprétation.

A ce repas, nous n'oserions d'ailleurs pas donner le nom d'agape. Il est certain que l'agape existait à la fin du second siècle. La célèbre description qu'en donne Tertullien dans l'*Apologétique* en marque clairement la nature et le cérémonial. Plusieurs ordonnances ecclésiastiques du IIIe et du IVe siècle, au premier rang desquelles il convient de citer la *Tradition apostolique* d'Hippolyte et les *Canons d'Hippolyte* en attestent la large diffusion et l'organisation dans les Eglises d'Orient et d'Occident. Mais à la fin du Ier siècle ou au début du second, aucun témoignage ne

nous prouve l'existence de ce repas de charité. Dès les origines, l'eucharistie a été célébrée en dehors d'un véritable repas; et les reproches adressés par saint Paul aux Corinthiens qui avaient essayé de joindre un tel repas à la Cène du Seigneur le prouvent expressément. Ni le chapitre XIV de la *Doctrine*, ni les lettres de saint Ignace ne nous autorisent à penser qu'aux environs de l'an 100, on avait contrevenu sur ce point aux règles posées par l'Apôtre.

Si les documents contemporains ne nous permettent pas de connaître le rituel employé par les disciples des apôtres pour célébrer l'Eucharistie, l'étude des liturgies postérieures ne peut-elle pas du moins nous fournir à ce sujet de précieux renseignements? Beaucoup l'ont pensé, et se sont efforcés d'écrire, d'après les liturgies du III^e^ et du IV^e^ siècle, la préhistoire de l'Eucharistie : nous ne pouvons ici entrer dans l'examen des théories qui ont été récemment proposées à ce sujet. Rappelons seulement l'importance que l'on a attribuée à l'anaphore citée par la *Tradition apostolique* de saint Hippolyte. Si bien peu de critiques ont consenti à souscrire à la thèse de Dom Cagin, qui voyait dans ce texte l'anaphore dont les apôtres eux-mêmes ou du moins leurs premiers disciples s'étaient servis pour consacrer l'Eucharistie, tous se sont mis d'accord pour le considérer comme un des plus précieux témoins de l'ancienne liturgie romaine. Au dire de Lietzmann, l'anaphore d'Hippolyte n'aurait d'égale en importance que l'anaphore de Sérapion; et ces deux vénérables témoins nous prouveraient l'existence de deux formes primitives de l'Eucharistie : la forme romaine, représentée par Hippolyte, dériverait de saint Paul et du culte pratiqué dans les Eglises organisées par lui ou sous son influence; la forme égyptienne, conservée dans l'anaphore de Sérapion, remonterait à la *Didachè* et même à la première communauté de Jérusalem. Si les prières de la *Didachè* ne

font aucune allusion à la mort de Jésus, ce serait précisément parce que l'Eucharistie, célébrée selon ce rite, ne reproduit pas la dernière Cène, mais rappelle les repas ordinaires pris par Jésus et ses disciples au cours de sa vie mortelle. Saint Paul serait par contre l'inventeur du système qui rattache la célébration eucharistique au souvenir de la Cène. La théologie de saint Paul ayant fini par se répandre partout, la tradition hiérosolomytaine, maintenue d'abord en Egypte, n'aurait pas pu subsister dans sa pureté primitive : toutes les liturgies actuellement connues auraient subi l'influence de celle d'Hippolyte.

Cette hypothèse est assurément intéressante; mais ses fondements sont d'autant plus fragiles que le sens exact des prières de la *Didachè* nous est mal connu. Les historiens ont raison de chercher, dans des documents relativement récents, les traces des institutions anciennes : n'est-ce pas cependant une sorte de paradoxe de prétendre que l'Eucharistie a jamais été indépendante du souvenir de la Cène et de celui de la mort du Sauveur?

D'autres critiques ont préféré chercher dans les mystères païens les antécédents de l'Eucharistie, et ils essayent d'expliquer la liturgie chrétienne par l'imitation plus ou moins consciente des repas sacrés qui figuraient dans les religions à mystères. Mais les analogies sur lesquelles ils se sont appuyées se sont révélées singulièrement décevantes. « On n'a pas prouvé que les dieux sauveurs du syncrétisme gréco-romain aient été au pied de la lettre des dieux morts et ressuscités, que les mystères aient voulu commémorer efficacement leur passion, que les mystes aient attribué à cette passion et à sa commémoraison une efficacité sacramentelle, que cette efficacité dérivât de l'union des fidèles à la passion des dieux, que cette union ait été réalisée au moyen d'un repas de sacrifice dont le rite essentiel consistait dans la distribution aux initiés de pain béni et d'une coupe de vin consacré, enfin que le salut ainsi obtenu ait été un salut d'ordre spirituel et individuel, assuré pour toute

l'éternité (L. Coppens). » Bref, l'Eucharistie est une cérémonie spécifiquement chrétienne : instituée par le Christ, elle n'a jamais cessé d'être regardée par l'Église comme le mémorial de sa mort et le sacrement de son corps et de son sang.

La prière liturgique. — A défaut des prières de la célébration eucharistique, nous connaissons du moins et nous devons citer, comme caractéristique de la piété chrétienne à la fin du Ier siècle, la grande prière que Clément insère dans sa lettre aux Corinthiens. Par sa forme, par son style, c'est bien une prière liturgique : comme la lettre tout entière, elle n'est pas l'expression des sentiments individuels de Clément, mais elle traduit la pensée de de l'Eglise romaine, et elle le fait avec la majesté calme et solennelle qui restera dans l'avenir la marque de la liturgie de Rome :

« Que, dans le monde entier, le Créateur de l'univers conserve intact le nombre compté de ses élus, par son enfant bien-aimé Jésus-Christ, par qui il nous a appelés des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de la gloire de ton nom, pour que nous espérions en ton nom, principe d'où procède toute créature.

« Tu as ouvert les yeux de nos cœurs, afin qu'ils te connaissent, toi le seul Très Haut, au plus haut (des cieux), le saint qui reposes au milieu des saints, qui abaisses l'insolence des superbes, qui déroutes les calculs des nations, qui exaltes les humbles et abaisses les grands, qui enrichis et appauvris, qui tues et sauves et vivifies. Unique bienfaiteur des esprits et Dieu de toute chair, qui vois au fond des abîmes, qui scrutes les œuvres des hommes; secours de ceux qui sont dans le danger, Sauveur des désespérés, Créateur et surveillant de tous les esprits. Toi qui multiplies les nations sur la terre et as choisi, du milieu de tous, ceux qui t'aiment, par Jésus-Christ, ton enfant bien aimé, par qui tu nous as instruits, sanctifiés, honorés.

« Nous t'en prions, Maître, sois notre secours et notre soutien. Sauve nos opprimés, prends pitié des humbles, relève ceux qui sont tombés, montre-toi à ceux qui sont dans le besoin, guéris les malades, ramène les égarés de ton peuple, rassasie ceux qui ont faim, délivre nos prisonniers, rétablis ceux qui languissent, console les pusillanimes; que tous les peuples connaissent que tu es le seul Dieu, que Jésus-Christ est ton enfant, que nous sommes ton peuple et les brebis de ton bercail.

« Car c'est toi, qui, par tes œuvres, as manifesté l'immortelle ordonnance du monde. C'est toi, Seigneur, qui as créé la terre, toi qui es fidèle dans toutes les générations, juste dans tes jugements, admirable dans ta force et ta magnificence, toi qui crées avec sagesse et qui affermis avec prudence ce que tu as créé, toi qui es bon dans les choses visibles et fidèle envers ceux qui se confient en toi; miséricordieux et compatissant, remets-nous nos fautes et nos injustices et nos chutes et nos égarements. Ne compte pas les péchés de tes serviteurs et de tes servantes, mais purifie-nous par la vérité et dirige nos pas, pour que nous marchions dans la sainteté du cœur et que nous fassions ce qui est bon et agréable à tes yeux et aux yeux de nos princes.

« Oui, Maître, fais luire sur nous ton visage, pour nous faire jouir des biens en paix, pour nous couvrir de ta main puissante, nous délivrer de tout péché par ton bras très fort, nous sauver de ceux qui nous haïssent injustement. Donne la concorde et la paix à nous et à tous les habitants de la terre, comme tu l'as donnée à nos pères, lorsqu'ils t'invoquaient saintement, dans la foi et la vérité, soumis à la toute-puissance et à la vertu suprême de ton nom, à nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur la terre.

« C'est toi, Maître, qui leur as donné le pouvoir de la royauté, par ta magnifique et ineffable puissance, afin que, connaissant la gloire et l'honneur que tu leur as départis, nous leur soyons soumis et ne contredisions pas ta volonté.

Accorde-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité pour qu'ils exercent sans obstacles la souveraineté que tu leur as confiée. Car c'est toi, Maître, céleste roi des siècles, qui donnes aux fils des hommes gloire, honneur, puissance sur les choses de la terre. Dirige toi-même, Seigneur, leur conseil, suivant ce qui est bon et agréable à tes yeux afin que, exerçant pieusement, dans la paix et la mansuétude, la puissance que tu leur as confiée, ils te trouvent propice.

« Toi seul as la puissance de faire cela et de nous donner de plus grands biens encore ; nous te proclamons par le grand prêtre et le patron de nos âmes, Jésus-Christ, par qui soient à toi la gloire et la grandeur, et maintenant, et de génération en génération, et dans les siècles des siècles. Amen (*I Clem.*, LIX, 2-LXI, 3). »

Comme on l'a justement remarqué, « on ne peut relire sans émotion cette prière, écrite aux plus mauvais jours du règne de Domitien, et si paisible, si soumise, si pleine d'humilité et de confiance. Elle s'incline devant les princes et intercède pour eux, ne voyant en eux que les dépositaires de ce pouvoir souverain qu'elle vénère. Et au-dessus de toutes ces misères d'ici-bas, les yeux sont fixés sur le Dieu très haut et très saint d'où tout bien procède; le chrétien adore cette grandeur immense, il la contemple dans la création et le gouvernement du monde, dans la miséricordieuse sollicitude avec laquelle Dieu a conduit « nos pères », et surtout dans cet appel admirable qui a fait passer les élus des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de la gloire du Nom divin, par le Fils bien-aimé, Jésus-Christ (J. Lebreton). »

De la grande prière de Clément, il faudrait rapprocher des formules païennes, pour mesurer toute la distance qui sépare la piété chrétienne de celle qui invoque les idoles. Nous possédons, certes, des prières païennes qui rendent un son profondément religieux : y en a-t-il une seule qui soit en même temps aussi calme, aussi généreuse, aussi

élevée? Sans élan, et comme de plain-pied, le chrétien entre dans le domaine des réalités invisibles; il ne se croit pas obligé de multiplier les termes éloquents, les périphrases ou les mots à effet pour s'adresser à Dieu : Dieu est son Créateur et son Seigneur, sans doute; mais il est aussi et surtout son père.

Chaque fidèle d'ailleurs prie selon son tempérament et ses habitudes. Les lettres de saint Ignace ne nous ont pas conservé les formules de prière du vieil évêque d'Antioche : il ne nous est pas difficile de supposer ce qu'elles devaient être, ardentes et passionnées, remplies d'amour pour le Christ qui a daigné appeler son disciple au martyre; à peine avons-nous besoin de transposer quelques expressions : les épîtres de saint Ignace nous révèlent sa piété, qui est celle d'une des âmes les plus généreuses que le Sauveur ait jamais appelées à son service.

Disciple de saint Ignace, saint Polycarpe est peut-être moins spontané. Le récit de son martyre nous rappelle la prière qu'il adressait au Seigneur avant d'être brûlé vif : on y retrouve cette allure liturgique et solennelle qui caractérisait la prière de Clément : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé et béni, qui nous a appris à te connaître; Dieu des anges, des puissances et de toute la création et de toute la race des justes qui vivent en ta présence, je te bénis de m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, digne de prendre part, parmi les martyrs, au calice de ton Christ, pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint. Puissé-je être aujourd'hui admis parmi eux en ta présence, comme une victime grasse et agréable, de même que le sort que tu m'avais préparé, que tu m'avais fait voir d'avance, tu le réalises maintenant, Dieu qui ne mens jamais, Dieu véritable. Pour cette grâce, et pour toutes choses, je te loue, je te bénis, je te glorifie, par l'éternel et céleste grand-prêtre, Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé. Par lui, gloire soit à toi, avec lui et le Saint-Esprit,

maintenant et dans les siècles à venir. Amen (*Martyr. Polyc.*, XIV). »

Il est vraisemblable que cette prière a été récrite par les auteurs de la lettre et que ce sont eux qui lui ont donné cette noble solennité, mais on ne saurait douter cependant qu'elle exprime bien l'âme de Polycarpe, à la fois généreuse et tranquille, aimante et raisonnable : tel l'évêque de Smyrne nous apparaît dans son Épître aux Philippiens et dans les Actes de son martyre, tel il est encore au moment de subir le dernier supplice.

Presque insensiblement, nous avons passé de la prière liturgique à la prière individuelle : il n'y a pas encore à l'époque que nous étudions, de séparation nette entre l'une et l'autre. Celui qui préside l'assemblée des frères et célèbre l'Eucharistie prie autant qu'il veut; sur le thème immuable de l'action de grâces, il brode de multiples variantes, et l'on comprend sans peine qu'un évêque, comme Polycarpe ou Clément, habitué à recueillir les prières de ses frères, retrouve naturellement l'allure des oraisons liturgiques; on comprend de même qu'un simple fidèle aime à employer des expressions déjà entendues et à répéter les mots qu'il a retenus au sortir de l'Église.

Déjà pourtant, à côté des formules librement composées par la piété de chacun, il y a, semble-t-il, une prière officielle qui a cours dans l'Église entière. Jadis, aux disciples qui lui demandaient de leur apprendre à prier, le Sauveur avait répondu en enseignant le *Pater*. D'après la *Doctrine des Apôtres*, les fidèles doivent répéter cette prière :

« Ne priez pas comme les hypocrites; mais, selon que le Seigneur l'a ordonné dans l'Évangile, priez ainsi : Notre Père qui es au ciel, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et remets-nous notre dette, de même que nous remettons à nos débiteurs, et ne nous induis pas en tentation; mais

délivre-nous du mal; car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles. Priez ainsi trois fois par jour (*Did.*, VIII). »

Si nous pouvons réellement tenir compte de la *Doctrine des apôtres*, nous voyons la place que, vers la fin du 1er siècle, l'oraison dominicale tient dans la vie religieuse des chrétiens. Peut-être même, cette place est-elle plus étendue, si à la récitation privée, trois fois par jour, du *Pater* s'ajoute sa récitation publique dans la liturgie du baptême et dans celle de l'Eucharistie. Il est assuré que, de bonne heure, la prière du Seigneur est entrée dans la liturgie, mais nous ne savons pas à quelle date elle y a été introduite.

La vie chrétienne. — Préparé au baptême par la catéchèse, introduit dans l'Église par le sacrement de l'initiation, nourri du corps et du sang du Seigneur, le nouveau chrétien est désormais transformé. Non seulement sa vie religieuse a reçu une orientation plus précise, mais son existence entière a un but jusqu'alors inconnu.

Sa prière est continue. Comme l'écrit Aristide aux environs de 140, les chrétiens « chaque matin et à toute heure chantent Dieu et le louent de sa bonté pour eux; et ils lui rendent grâce semblablement pour leur nourriture et leur boisson. Et si parmi eux un juste sort de ce monde, ils se réjouissent et rendent grâces à Dieu, et ils suivent son corps, comme s'il passait d'un lieu à un autre. Et quand un enfant est né à l'un d'entre eux, ils louent Dieu; et si l'enfant meurt en bas âge, ils louent Dieu de toutes leurs forces de ce qu'il a traversé le monde sans péché. Et si encore ils voient que l'un d'eux est mort dans son iniquité et ses péchés, ils pleurent amèrement sur lui et ils gémissent, parce qu'il est allé recevoir son châtiment (*Apol.*, XV). »

De même, toute la vie chrétienne est dirigée vers le ciel. Un apologiste inconnu, l'auteur de la lettre à Diognète que l'on range souvent parmi les Pères Apostoliques, bien qu'il soit sans doute plus récent, a tracé de cette vie un

tableau idéal, qui peut être rappelé ici : « Ils habitent chacun des patries particulières, mais à la façon de gens qui n'y sont que domiciliés; ils participent aux devoirs des citoyens et ils supportent les charges des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde; ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils mangent comme tout le monde et ils ne mangent pas comme tout le monde. Ils ont un corps de chair et ils ne vivent pas selon la chair. Ils demeurent sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, et par leurs principes de vie, ils s'élèvent au-dessus des lois. Ils aiment tout le monde, et ils sont persécutés par tout le monde. Ils sont méconnus et condamnés; on les met à mort et, par là on assure leur vie. Ils sont pauvres et ils enrichissent les autres. Ils manquent de tout et ils surabondent. Ils sont accablés d'avanies et par l'avanie ils arrivent à la gloire. On les calomnie, et l'instant après on proclame leur justice. Injuriés, ils bénissent; ils répondent à l'insulte par le respect. Ne faisant que le bien, ils sont punis comme des malfaiteurs; punis, ils se réjouissent comme si on les gratifiait de la vie. Les Juifs leur font la guerre, comme à des Gentils; ils sont persécutés par les Grecs, et ceux qui les haïssent ne sauraient dire pourquoi.

« Bref, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue entre tous les membres du corps et les chrétiens sont répandus entre toutes les villes du monde. L'âme habite dans le corps, et pourtant elle n'est pas du corps; de même les chrétiens habitent dans le monde, sans être du monde. L'âme invisible est retenue prisonnière dans le corps visible : de même, la présence des chrétiens dans le monde est de notoriété publique; mais leur culte est invisible. La chair hait l'âme et lui fait la guerre, sans que celle-ci ait d'autres torts envers elle que de l'empêcher de jouir; le monde hait aussi les chrétiens, sans que les chrétiens aient d'autre

tort que de faire de l'opposition au plaisir. L'âme aime la chair, qui la hait elle-même; les chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est emprisonnée dans le corps, et pourtant elle est le lien qui conserve le corps; de même, les chrétiens sont détenus dans la prison du monde, et ce sont eux qui maintiennent le monde. L'âme immortelle habite une demeure mortelle : de même les chrétiens sont provisoirement domiciliés dans des habitations corruptibles, attendant l'incorruptibilité du ciel. L'âme est améliorée par les souffrances de la faim, de la soif; les chrétiens, suppliciés chaque jour, se multiplient de plus en plus. Dieu leur a assigné un poste qu'il ne leur est pas permis de déserter (*Ep. ad Diogn.*, V-VI). »

Nul doute que ce tableau ne soit fortement idéalisé. On y retrouve des réminiscences du stoïcisme, et l'écrivain anonyme multiplie à dessein les antithèses destinées à mettre en relief la grandeur et la nouveauté de la vie chrétienne. Mais, lorsqu'on a fait, aussi large que l'on voudra, la part de l'idéalisation, il reste que la lettre à Diognète a bien la prétention de décrire des mœurs réelles et qu'elle le fait.

Dans le vieux monde païen, le christianisme est vraiment le ferment qui fait lever toute la pâte, et les fidèles de Jésus se font reconnaître par la charité qui les unit les uns aux autres comme par l'effort incessant qu'ils font pour pratiquer la vertu. Ils ne sont pas tous des saints : mais ce nom de saints, qu'ils emploient dès l'origine pour se désigner entre eux, exprime au mieux leurs tendances : ils ont conscience de former un peuple saint; l'Église à laquelle ils appartiennent est une Église sainte.

De même, ils constituent une fraternité d'amour et d'assistance. « Ils reconnaissent comme père un même Dieu; ils sont abreuvés au même esprit de sainteté, et, sortis du même sein de l'ignorance, ils ont vu luire, émerveillés, la même lumière de la vérité (Tertullien, *Apolog.*,

XXXIX, 9). » Aussi s'aident-ils mutuellement, d'un bout du monde à l'autre. « De communauté à communauté, il y a un constant échange d'hôtes, de missionnaires, de secours comme aussi bien de conseils, d'édification, de contrôle affectueux (P. Batiffol). » Les lettres de saint Ignace et la lettre de saint Clément aux Corinthiens nous révèlent ce sentiment de solidarité profonde en vertu duquel nul chrétien ne peut souffrir sans que le corps entier de l'Église ne soit malade et ne s'inquiète. Il ne s'agit pas seulement d'expédier des secours matériels aux indigents et de multiplier les collectes en faveur des communautés pauvres; il s'agit bien plus encore d'assurer partout le bienfait de la paix et de la concorde, de partager les douleurs et les joies de tous, de s'associer dans les peines aussi bien que dans les succès. La vie chrétienne est une vie de charité.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE ET LES ÉGLISES : LA HIÉRARCHIE

Les églises. — L'Église. — La hiérarchie. — La succession apostolique. — L'Épiscopat. — Les prédicateurs itinérants. — L'unité chrétienne. — L'Église romaine.

Le chrétien n'est pas un isolé. Il fait partie d'une Église : dès les origines, il en avait été ainsi; en se développant, le christianisme n'a fait qu'accentuer, s'il était possible, son caractère social. Comme celles de saint Paul, les lettres de saint Ignace d'Antioche et de saint Polycarpe de Smyrne sont adressées à une Église; la lettre que nous attribuons à saint Clément est envoyée par l'Église de Rome à l'Église de Corinthe et le récit du martyre de saint Polycarpe est écrit par l'Église de Smyrne à l'Église de Philomélium et à toutes les chrétientés du monde appartenant à la saint Église catholique.

Les Églises. — Il y a normalement une Église par cité. Chaque ville a sa communauté, à laquelle appartiennent tous les fidèles. A la différence des synagogues juives qui groupaient les croyants d'après leur origine ou d'après leur rang social et des collèges païens qui rassemblaient les membres d'une seule corporation, l'Église est l'ensemble de tous ceux, qui, dans la cité, reconnaissent le Christ. « Tous les chrétiens de la ville, si grande soit-elle, forment une seule et même confraternité qui porte le

nom même de la cité. Un culte, comme celui de Mithra, se développe par chapelles ou confréries, se scindant régulièrement quand le nombre des dévots du Dieu augmente : la loi du christianisme est qu'il n'y ait qu'une Église par cité.

Il est déjà remarquable que saint Ignace prend assez souvent le titre d'évêque de Syrie; nous savons qu'il était en réalité évêque d'Antioche et qu'il y avait, de son temps, d'autres Églises très voisines de celle d'Antioche. En se présentant lui-même comme évêque de Syrie, saint Ignace ne prétend pas méconnaître les droits de ses collègues; il désigne par une expression emphatique la communauté dont il est le chef; il témoigne en même temps de l'intérêt que prend l'Eglise de la métropole pour tous les fidèles des cités environnantes.

Théoriquement, chaque Église est organisée de manière à se suffire à elle-même; elle a son chef, son clergé, ses fidèles; elle possède ses ressources qui lui viennent de la charité; elle prend soin de ses pauvres, de ses veuves, de ses orphelins; elle célèbre sa liturgie à laquelle prennent part tous ses membres. Mais en fait, son activité et sa sollicitude s'étendent bien au delà des limites de la cité.

L'Église.— S'il y a des Églises, s'il y a une Église dans chaque cité, il y a une Église unique dans le monde. Tous les fidèles, à quelque groupe local qu'ils appartiennent sont les membres de cette unique Église, qui est le corps même du Christ. Saint Paul, le premier à ce qu'il semble, avait exposé magnifiquement la théorie de l'unité chrétienne : « Par le Christ, nous avons accès les uns et les autres dans un même Esprit auprès du Père. Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes, mais vous êtes les concitoyens des saints et membres de la maison de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, le Christ Jésus étant luim-ême la pierre d'angle, en qui

tout ce qui est édifié, s'adaptant l'un à l'autre, s'élève progressivement en un temple saint dans le Seigneur, en qui vous aussi vous êtes édifiés en une demeure de Dieu dans l'Esprit (*Ephes.*, II, 16-22). Saint Jean, de son côté se plaît à nous rappeler que le Christ est mort « pour la nation (juive), et non pas seulement pour la nation, mais afin de rassembler dans l'unité les fils de Dieu qui étaient dispersés (*Ioan.*, XI, 51). » Et il cite la dernière prière du Seigneur pour l'unité : « Ce n'est pas seulement pour eux que je vous prie, mais pour tous ceux qui croient en moi par leur parole : afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé (*Ioan.*, XVII, 20-21). »

L'Église n'a pas cessé de prier de la sorte : l'auteur de la *Didachè* demande : « Ainsi que ce pain rompu, épars sur les montagnes a été ramassé et est devenu un, puisse ton Église être ramassée des extrémités de la terre dans ton royaume (*Did.*, IX, 5)... Souviens-toi, Seigneur, de ton Église, et de la délivrer de tout mal et de la parfaire dans ton amour. Rassemble-la des quatre vents, sanctifiée, dans ton royaume que tu as préparé pour elle (*Did.*, X,5). » Saint Clément de Rome prie semblablement pour que le Créateur de l'univers conserve intact le nombre compté de ses élus (*I Clem.*, LIX, 2).

Et cette prière est exaucée. « Là où paraît l'évêque, écrit saint Ignace d'Antioche, là doit être la collectivité (des fidèles) comme là où est Jésus-Christ, là est l'Église catholique (*Smyrn.*, VIII, 2). » Il faut saluer au passage ce terme catholique, car c'est la première fois qu'il paraît sous la plume d'un écrivain chrétien. Sans doute, saint Ignace, en l'employant, ne songe pas encore à opposer l'Église universelle aux conventicules hérétiques : il s'agit seulement pour lui d'opposer les Églises locales à l'Église universelle; mais celle-ci trouve dès lors le nom qu'elle ne cessera plus de porter et qui sera à jamais son vrai titre de gloire.

La hiérarchie. — Pour que l'unité soit maintenue dans l'Église, il faut une organisation, une hiérarchie. Cela est vrai surtout dans l'Église locale, et nul peut-être n'a davantage insisté sur cette nécessité que Clément : « Faisons campagne, hommes frères, avec toute l'application possible, sous le commandement irréprochable du Christ. Considérons les soldats qui servent sous nos chefs : quelle discipline, quelle docilité, quelle soumission pour exécuter les ordres. Tous ne sont pas éparques, chiliarques, hécatontarques, pentécontarques et ainsi de suite, mais chacun en son propre rang exécute les ordres de l'empereur ou des chefs. Les grands ne peuvent être sans les petits, ni les petits sans les grands : il y a en toute espèce de chose un certain mélange en quoi réside son utilité. Prenons exemple de notre corps : la tête sans les pieds n'est rien; de même les pieds ne sont rien sans la tête. Les moindres membres de notre corps sont nécessaires et utiles au corps entier; ou plutôt tous composent et servent par une subordination unanime, au salut du corps entier. Qu'il soit donc conservé en son intégrité le corps que nous formons en Jésus-Christ; que chacun se subordonne à son voisin, selon le charisme dont il a été investi. Que le fort prenne soin du faible et que le faible respecte le fort; que le riche fournisse aide au pauvre et que le pauvre remercie Dieu de lui avoir donné quelqu'un pour suppléer à son indigence. Que le sage manifeste sa sagesse non par des paroles, mais par de bonnes actions; que l'homme humble ne témoigne pas en sa propre faveur, mais qu'il laisse à un autre le soin de lui rendre témoignage. Que celui qui est chaste dans sa chair ne s'en vante pas, sachant que c'est un autre qui lui accorde la continence (*I Clem.*, XXXVII-XXXVIII). »

Tels sont les principes. Avec un sens tout romain de la discipline, Clément compare l'Église à une armée et il demande que les fidèles observent à l'égard de leurs chefs la même subordination et la même respect dont témoignent les soldats pour leurs officiers. Les images empruntées à la

vie militaire étaient déjà familières à saint Paul; elles sont ici renouvelées, parce que l'auteur de la lettre aux Corinthiens entre dans le détail et qu'il ne peut s'empêcher de proclamer l'admiration qu'il éprouve pour l'armée romaine.

La succession apostolique.— Il ne suffit d'ailleurs pas de recommander en général l'obéissance et Clément précise quels sont les chefs auxquels doivent se soumettre les chrétiens. « Les apôtres, explique-t-il, nous ont été dépêchés comme messagers de la bonne nouvelle par le Seigneur Jésus-Christ : Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. Le Christ vient donc de Dieu et les apôtres viennent du Christ : ces deux choses découlent en bel ordre de la volonté de Dieu. Munis des instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ et pleinement convaincus par sa résurrection, les apôtres, affermis par la parole de Dieu, allèrent, avec l'assurance du Saint-Esprit, annoncer la bonne nouvelle, l'approche du royaume de Dieu. Prêchant à travers les villes et les campagnes, ils éprouvèrent dans le Saint-Esprit leurs prémices et les instituèrent comme évêques et comme diacres des futurs croyants... Ensuite, ils posèrent cette règle qu'après leur mort, d'autres hommes éprouvés succéderaient à leur ministère. Ceux qui ont été ainsi mis en charge par les apôtres, ou plus tard, par d'autres personnages éminents, avec l'approbation de toute l'Église, qui ont servi d'une façon irréprochable le troupeau de l'Église avec humilité, tranquillité et distinction, à qui tous ont rendu bon témoignage depuis longtemps », sont les contemporains de Clément; et il est assuré qu'à leur mort, ils seront remplacés suivant la même règle qui a été appliquée pour leur élection

Ce texte capital nous renseigne sur la pensée de Clément et de l'Église romaine relativement à la succession apostolique. Aussi longtemps en effet que les apôtres ont vécu, ce sont eux qui ont gouverné les Églises; mais lorsque Clé-

ment s'adresse aux Corinthiens, la plupart d'entre eux, tous même à l'exception de saint Jean, ont achevé leur existence; l'Église n'en poursuit pas moins sa course sous la conduite de ceux qu'ils ont choisis. L'élection est de règle : elle est faite par les évêques, et la communauté lui donne son consentement. Dans la *Doctrine des apôtres* (XV, 1), le rôle de la communauté semble plus large, car elle est invitée, non seulement à approuver le choix fait par les chefs survivants, mais à choisir elle-même les épiscopes et les diacres.

L'Episcopat. — Episcopes et diacres, tels semblent en effet les seuls représentants de la hiérarchie que connaissent Clément et l'auteur de la *Didachè* ; c'étaient déjà ceux que mentionnait naguère saint Paul au début de l'épître aux Philippiens et au sujet desquels il multipliait les recommandations dans les Épîtres pastorales. Chaque communauté paraît donc gouvernée et conduite par un collège d'épiscopes, qui sont aussi désignés, dans la lettre aux Corinthiens sous le nom de presbytres et par des diacres, subordonnés aux épiscopes.

Les uns et les autres sont choisis pour leurs vertus, leur douceur, leur désintéressement, leur sincérité : ils doivent être des hommes éprouvés, et ceux qui les élisent, plus encore ceux qui leur imposent les mains encourent de ce fait une lourde responsabilité. Ainsi la hiérarchie n'est-elle pas fondée sur une désignation surnaturelle, sur un charisme, mais sur un ensemble de qualités morales que doivent posséder ses membres. Si l'on met à part quelques exceptions, nous ne voyons d'ailleurs pas que les chefs des Églises aient jamais été désignés personnellement par Dieu : dès les origines de l'évangélisation du monde, saint Paul choisit ses collaborateurs comme il l'entend : il se sépare de Jean Marc et emmène avec lui Silas; il s'adjoint Tite, Timothée, Luc, d'autres encore; nul de ses compagnons ne lui est imposé par des grâces extraordinaires. Il en va de

même après la mort des apôtres : ceux qui gouvernent les communautés ne sont pas gratifiés de dons miraculeux, et comme à tous les hommes, il peut leur arriver de faillir.

Le ministère des épiscopes et des diacres présente un double aspect d'enseignement et de liturgie. La *Didachè* insiste surtout sur leurs fonctions liturgiques, puisque c'est après avoir décrit la fraction du pain célébrée le dimanche que son auteur ajoute :« Elisez-vous donc des épiscopes et des diacres, dignes du Seigneur » Saint Clément, en comparant le sacerdoce chrétien au sacerdoce lévitique, écrit de même : « Le Maître nous a prescrit de nous acquitter des offrandes et du service divin non pas au hasard et sans ordre, mais en des temps et à des heures fixés. Il a déterminé lui-même par sa décision souveraine à quels endroits et par quels ministres ils doivent s'accomplir, afin que toute chose se fasse saintement selon son bon plaisir et soit agréable à sa volonté. Au grand-prêtre des fonctions particulières ont été conférées; aux prêtres on a marqué des places spéciales; aux lévites incombent des services propres; les laïques sont liés par des préceptes particuliers aux laïques (*I Clem.*, XL, 2-5). »

C'est surtout saint Ignace qui insiste sur le rôle de l'évêque dans la liturgie. Nul, plus que lui, n'a mis en relief sa part prépondérante et l'obligation qu'ont les fidèles de participer à l'Eucharistie qu'il célèbre : « Suivez tous l'évêque comme Jésus-Christ (suivait) son Père, écrit-il aux Smyrniotes, et le presbytérium comme les apôtres; quant aux diacres, vénérez-les comme la loi de Dieu. Ne faites jamais rien sans l'évêque de ce qui concerne l'Église. Ne regardez comme valide que l'Eucharistie célébrée sous la présidence de l'évêque ou de son délégué... Il n'est permis ni de baptiser, ni de célébrer l'agape en dehors de l'évêque; mais tout ce qu'il approuve est également agréé de Dieu : de cette façon, tout ce qui se fait est sûr et valide (*Smyrn.*, VIII). »

L'épiscopat est aussi destiné à enseigner et à discipliner. Clément, qui, dans sa lettre aux Corinthiens, se propose de corriger des désordres et des désobéissances, parle de préférence des avertissements que donnent les presbytres: « Acceptons la discipline contre laquelle personne ne doit se révolter : la monition que nous nous faisons les uns aux autres est chose bonne et utile (*I Clem.*, LVI, 2). » « Soyez soumis aux anciens et laissez-vous discipliner... Apprenez à être soumis... Il est meilleur pour vous d'être dans le troupeau du Christ peu de chose et bien famés que de paraître beaucoup et d'être privés de l'espérance du Christ (LVII, 1-2). »

Ignace, qui a surtout en vue les hérésies, marque plus fermement l'action de l'évêque en matière de doctrine : « Tous ceux qui appartiennent à Dieu et à Jésus-Christ restent unis à l'évêque, et tous ceux que le repentir ramène dans l'unité de l'Église appartiendront eux aussi à Dieu, pour vivre selon Jésus-Christ (*Philad.*, III, 2). » Il est vrai que, parfois, les expressions dont se sert le saint évêque marquent quelque flottement : dans la lettre aux Philadelphiens par exemple, il rappelle une discussion qu'il a eue avec les docètes : ceux-ci prétendaient s'appuyer sur l'autorité exclusive de leurs archives, c'est-à-dire de l'Évangile, et Ignace admettait le même principe; tout au moins il reconnaissait, lui aussi, la valeur normative de l'Évangile; seulement ses adversaires l'entraînaient en des controverses interminables sur le véritable sens de ce qui était écrit, si bien qu'en fin de compte, il se contente d'affirmer : « Mes archives à moi, c'est Jésus-Christ; mes inviolables archives, c'est sa croix, sa mort, sa résurrection et la foi dont il est l'auteur (*Philad.*, VIII, 2). » Nous aurions préféré voir saint Ignace faire ici appel à l'autorité de l'évêque, seul interprète autorisé de l'Écriture. En face des hérétiques qui discutent les textes, il y a l'Église représentée par l'évêque. Ignace ne le rappelle pas en termes assez clairs; mais l'ensemble de sa doctrine sur l'épiscopat

ne laisse planer aucune équivoque : en dehors de l'évêque, il n'y a de place que pour l'erreur (*Ephes.*, IV, 1-2; *Magn.*, III, 2; *Trall.*, II, 1-2; *Smyrn.*, VIII, 2; IX, 1, etc.).

Clément et la *Didachè*, disions-nous, semblent ne connaître qu'une hiérarchie à deux degrés, qui comprend les presbytres ou épiscopes et les diacres. Saint Ignace d'Antioche au contraire mentionne constamment une hiérarchie à trois degrés : dans toutes ses lettres on voit que l'épiscope est bien distinct des presbytres, qu'il leur est supérieur et qu'il est le véritable chef de la communauté chrétienne. « Que tous, écrit Ignace, révèrent les diacres, comme ils révèrent Jésus-Christ, l'évêque comme l'image du Père, les presbytres comme le sénat de Dieu et l'assemblée des apôtres : sans eux, il n'y a point d'Église (*Tral.*, III, 1; cf. *Smyrn.*, VIII, 1; *Polyc.*, VI, 1). » « Les fidèles doivent se soumettre à l'évêque, à la précieuse couronne spirituelle du presbytérium, aux saints diacres (*Magn.*, XIII, 1).» « Le presbytérium est accordé à l'évêque comme le sont les cordes d'une lyre, et l'Église entière chante d'accord et à l'unisson, semblable à un chœur et d'une seule voix (*Ephes.*, IV). »

Cette hiérarchie à trois degrés est pour Ignace, un fait accepté, une réalité traditionnelle, sur laquelle il n'y a ni à revenir, ni à discuter. Partout, à Smyrne, à Tralles, à Philadelphie, à Magnésie, à Ephèse, il y a un évêque, qui est au-dessus du corps presbytéral, et il y a des diacres, qui sont au degré inférieur de la hiérarchie. Depuis combien de temps cela existe-t-il? Qui a donné cette organisation aux communautés? Ces problèmes ne se posent pas à l'évêque d'Antioche qui prend l'Église telle qu'elle est et qui, aux hérétiques amis de la nouveauté et du désordre, répond surtout en montrant les convenances du fait et les harmonies de la situation établie.

On n'a pas été sans remarquer que la lettre d'Ignace aux Romains paraît faire exception dans sa correspondance.

Seule en effet, elle ne parle pas de l'évêque et de la soumission qui lui est due. Elle est adressée, d'une manière impersonnelle, à l'Eglise qui préside dans le lieu de la région des Romains; et l'on a rapproché cette adresse de celle qui ouvre la lettre aux Corinthiens : celle-ci est envoyée en effet, comme nous l'avons vu, par l'Eglise de Dieu qui pérégrine à Rome. On s'est alors demandé si, au temps d'Ignace, l'épiscopat monarchique, déjà connu à Antioche et en Asie Mineure, n'était pas encore organisé à Rome et en d'autres Églises, comme à Philippes (cf. Polycarpe : *Philip.*, V, 3).

Cette conclusion ne s'impose pas, très loin de là. Il est remarquable en effet, que la lettre adressée par l'Église de Rome à l'Église de Corinthe ait pris, dans l'histoire, le nom de Clément, sous lequel nous la trouvons citée aux environs de 160 par Denys de Corinthe. Le même nom de Clément a servi plus tard à recommander une littérature apocryphe des plus abondantes et des plus variées. On ne saurait expliquer ces faits qu'en reconnaissant à la personnalité de Clément une importance hors de pair : la lettre aux Corinthiens, est assurément l'œuvre d'un auteur unique, qui se fait l'interprète de la communauté romaine; nous avons d'autant moins le droit d'en refuser la paternité à Clément que celui-ci nous est connu par les anciennes listes épiscopales romaines comme le second successeur de saint Pierre.

Dès le milieu du second siècle, en effet, l'Église romaine possédait une liste de ses évêques, et pouvait ainsi remonter jusqu'à saint Pierre. Il en était de même dans les autres Églises importantes d'Orient et d'Occident. Aux environs de 150, Hégésippe, au cours du long voyage qu'il avait entrepris pour vérifier la sûre tradition de la prédication apostolique retrouva à Jérusalem la succession authentique des évêques depuis Jacques le Juste. A Corinthe et à Rome, il fit de même : nous connaissons par saint Denys de Corinthe la liste d'Athènes, qui remonte à Denys

l'Aréopagite; par saint Irénée la liste de Rome. Où que ce soit, l'épiscopat unitaire se présente comme l'héritier légitime d'une tradition; nulle part nous ne saisissons la moindre trace d'un conflit, d'une transformation, d'une révolution qui aurait substitué au presbytérat collégial l'autorité centralisatrice d'un épiscopat monarchique.

Avant la fin du second siècle, tout le monde savait, tout le monde rappelait, que les apôtres avaient institué des évêques dans toutes les communautés qu'ils avaient fondées. Suivant le canon de Muratori, saint Jean aurait écrit son Évangile à l'exhortation de ses condisciples et de ses évêques. Tertullien, dans l'*Adversus Marcionem*, proclamait : « Nous avons les Églises qui se rattachent à Jean : bien que Marcion rejette son Apocalypse, l'*ordo* des évêques, ramené à son origine, tiendra à Jean comme à son auteur. » Et, d'une manière plus ample, dans le *De prescriptione haereticorum* : « Parcourez les Églises apostoliques, où les chaires mêmes des apôtres président encore à leur place... Etes vous proche de l'Achaïe? vous avez Corinthe. N'êtes-vous pas loin de la Macédoine? Vous avez Philippes; vous avez Thessalonique. Si vous pouvez aller du côté de l'Asie, vous avez Éphèse. Si vous êtes sur les confins de l'Italie, vous avez Rome dont l'autorité est pour nous aussi à portée. » Dans le *Quis dives salvetur*, Clément d'Alexandrie nous représentait saint Jean demandant compte à l'un des évêques qu'il avait institués de l'âme du jeune homme devenu chef de brigands. Toutes les grandes Églises conservaient des listes épiscopales qui remontaient aux apôtres. Antioche, Alexandrie, aussi bien que Rome et Jérusalem connaissaient leurs premiers évêques.

Plus que tout autre, saint Irénée est le théologien de la succession apostolique. Pour lui, la seule foi vraie et vivifiante est celle que l'Église a reçue des apôtres et qu'elle continue à distribuer à ses enfants : en chaque communauté en effet, on peut contempler la tradition de la doctrine des

apôtres, authentiquée par les évêques actuels qui remontent aux apôtres par une succession continue et vérifiable.

Ces affirmations répétées, cette tradition si ferme ne sont pas sans fondements. Les évêques sont les successeurs des apôtres. Historiquement, il a pu arriver qu'en certaines communautés le collège presbytéral ait conservé plus longtemps la direction de l'Église; qu'ailleurs, le chef de ce collège, l'évêque, ait vu plus vite reconnaître son autorité.

Il n'est pas nécessaire d'admettre que partout en même temps, les apôtres aient établi des évêques comme l'a fait par exemple saint Paul pour la Crète avec Tite. Eux vivants, ils étaient les chefs des communautés. A leur mort les évêques les ont remplacés. On voit dès lors combien il serait dangereux de conclure du silence, voire de l'absence complète des documents, que l'épiscopat monarchique n'est qu'un mode tardif d'organisation. En bien des Églises, — celles précisément que nous connaissons le mieux, — nous le voyons à l'œuvre avant la fin du 1er siècle; des autres, nous n'avons pas le moyen d'affirmer avec certitude, ou même de supposer qu'il en ait été autrement

Les prédicateurs itinérants. — A côté de la hiérarchie à trois degrés, constituée par l'évêque, le presbytérium et les diacres, la *Didachè* nous fait connaître toute une série de prédicateurs itinérants, sur lesquels elle fournit de curieux renseignements : « A l'égard des apôtres et des prophètes, agissez selon le précepte de l'Évangile, de la manière suivante : que tout apôtre arrivant chez vous soit reçu comme le Seigneur; mais il ne restera qu'un seul jour, ou un deuxième en cas de besoin; s'il reste trois jours, c'est un faux prophète. A son départ, que l'apôtre ne reçoive rien, sinon du pain pour gagner un gîte; s'il demande de l'argent, c'est un faux prophète. Vous n'éprouverez et ne critiquerez aucun prophète qui parle en esprit; car tout péché sera remis, mais ce péché là ne le sera pas. Tout homme qui parle en esprit n'est pas prophète, mais seule-

ment s'il a les façons de vivre du Seigneur. C'est donc d'après leur conduite que l'on distinguera le faux prophète et le vrai prophète. Ainsi tout prophète qui ordonne en esprit de dresser une table s'abstient d'en manger; et tout prophète qui enseigne la vérité, mais sans faire ce qu'il enseigne est un faux prophète (*Did.*, XI, 3-10). »

Ces prédicateurs ne font assurément pas partie de la hiérarchie proprement dite : ils vont et viennent, de communauté en communauté, et l'on ne saurait échapper à l'impression que l'auteur de la *Doctrine* s'en défie. Il n'ose pas les condamner, parce qu'il voit en eux les porteurs de l'Esprit divin, mais il recommande à ses lecteurs de les éprouver d'après leur vie. Sans doute, y a-t-il eu déjà, parmi les prophètes, des charlatans et des trompeurs qui, ici ou là, ont réussi à faire des dupes parmi les naïfs, qui se sont fait accueillir par les communautés et ont longuement vécu à leurs frais. De pareils désordres ne doivent pas se renouveler : celui qui, même en esprit, demande de l'argent pour lui-même est un faux prophète, il ne mérite pas d'être entendu.

Le séjour des apôtres et des prophètes — ces deux termes semblent d'ailleurs synonymes — doit être fort bref dans les Églises qu'ils traversent; un ou deux jours seulement; à grand'peine leur accorde-t-on la permission de rester un troisième jour, et sollicite-t-on les fidèles de leur fournir la nourriture dont ils peuvent avoir besoin pour continuer leur voyage.

Il devait arriver quelquefois que les prophètes fissent des actes ou prissent des attitudes de nature à scandaliser les fidèles : « Tout prophète éprouvé, véritable, déclare la *Didachè*, qui opère pour le mystère cosmique de l'Église, mais qui n'enseigne pas à faire ce qu'il fait, ne sera pas jugé par vous, car son jugement est à Dieu : ainsi faisaient aussi les anciens prophètes. » Les critiques se sont vainement ingéniés à découvrir ce que pouvait être ce mystère cosmique de l'Église : autant avouer tout de suite qu'ils n'ont

pas réussi à l'expliquer. On peut croire qu'il s'agit ici d'une action symbolique, analogue peut-être à celles qu'accomplissaient jadis Jérémie ou Ézéchiel, et qui, par son caractère étrange, jetait quelque trouble dans les âmes. Comme les auteurs de ces mystères avaient déjà été éprouvés, et qu'on avait reconnu l'authenticité de leur mission, il n'y avait plus à les juger. Seul Dieu pouvait le faire.

Il est peu probable que les prédicateurs itinérants aient eu le droit de célébrer l'Eucharistie. On parle bien des tables qu'ils ordonnaient de dresser : il doit ici s'agir de repas préparés pour les pauvres et dont les prophètes eux mêmes sont invités à s'abstenir. Surtout, après les prières d'action de grâces, dont vous avons déjà parlé, l'auteur ajoute : « Laissez les prophètes rendre grâce autant qu'ils le voudront », comme si les chrétiens ordinaires avaient à se servir régulièrement des formules indiquées, tandis que les prophètes, inspirés par l'Esprit, pouvaient indéfiniment prolonger leurs prières. Mais précisément, nous sommes tentés de trouver dans cet avertissement une preuve nouvelle que les actions de grâces indiquées dans la *Doctrine* sont faites pour de simples repas et non pour l'Eucharistie. Celle-ci est réservée aux épiscopes et aux diacres. Les laïques se contentent de la recevoir; ils ne la consacrent pas.

Assez rares, sont en dehors de la *Didachè*, les anciens textes chrétiens qui mentionnent les prophètes : nous connaissons par les *Actes des apôtres* les quatre filles de l'évangéliste Philippe qui avaient reçu le don de prophétie; elles durent vivre très longtemps et laissèrent après elles un souvenir profond : saint Polycrate d'Éphèse et, après lui, Gaïus de Rome rappellent encore qu'elles moururent à Hiérapolis et que leur tombeau y est conservé; un fragment sur papyrus mentionne "ordre prophétique, que signale aussi, à la fin du second siècle, Sérapion d'Antioche dans une lettre à Pontius et à Caricus. Ce serait à peu près tout si, aux environs de 170, le montanisme n'était venu donner un regain d'actualité aux prophètes. L'attitude prise alors,

en face de Montan et de ses disciples, par l'Église hiérarchique, est caractéristique : les évêques, sans condamner la prophétie, exigent qu'elle soit contrôlée et que son origine divine soit sérieusement établie : c'est, on le voit, la confirmation des mesures indiquées par la *Doctrine*.

Les docteurs ont joué plus longtemps leur rôle; mais ils n'ont jamais présenté, semble-t-il, ce caractère un peu étrange, ces phénomènes déconcertants, qui étonnaient chez les prophètes. C'était, à la fin du I^er^ siècle, des laïques qui annonçaient l'Évangile ici et là, sans mandat régulier, par zèle et par dévouement. La *Doctrine* se montre plus favorable pour eux que pour les prophètes, mais elle suppose que leur enseignement est aussi l'objet d'un examen : « Si quelqu'un vient à vous et vous enseigne tout ce qui vient d'être dit, recevez-le; mais si le prédicateur lui-même est perverti, s'il enseigne une autre doctrine et travaille à détruire, ne l'écoutez pas. Enseigne-t-il au contraire pour accroître la justice et la connaissance du Seigneur, recevez-le comme le Seigneur (*Did.*, XI). » Elle estime du reste, si nous comprenons bien, que leur ministère n'est plus indispensable dans les communautés organisées : les évêques et les diacres, dit-elle, remplissent eux aussi l'office des prophètes et des docteurs; ce qui revient à dire, semble-t-il que, dans les Églises où il y a des évêques et des diacres, les docteurs n'ont plus grand chose à faire.

En réalité, les docteurs exercèrent longtemps encore leur activité dans l'Église. Plusieurs d'entre eux ouvrirent des écoles, où, à la manière des philosophes païens, ils enseignaient leurs croyances : ainsi firent à Rome saint Justin, Tatien, Rhodon, au cours du second siècle. D'autres, avant de s'établir à demeure dans une communauté, durent voyager ici ou là en s'efforçant de recruter des disciples pour la cause du Sauveur. D'autres encore écrivirent des apologies et se firent ainsi les premiers défenseurs de la foi auprès des milieux cultivés. Le *Pasteur* d'Hermas signale

leur activité à Rome; nulle part, semble-t-il, leur influence ne fut plus profonde qu'à Alexandrie.

Somme toute, la *Didachè* nous donne l'impression d'une époque de transition, telle qu'a dû être la fin de l'âge apostolique, et c'est ce qui nous permet de recevoir ici son témoignage,si mystérieux d'ailleurs sur tant d'autres points.

De plus en plus nombreuses sont alors les chrétientés régulièrement pourvues d'une hiérarchie complète : successeur des apôtres, l'évêque est le chef de chacune d'elles, bien que, parfois, son autorité ne se détache pas encore nettement de celle du presbytérium qui l'assiste; les diacres collaborent avec le presbytérium et s'occupent surtout des œuvres de charité et de l'administration matérielle de la communauté. Mais l'évangélisation du monde est loin d'être achevée, et elle est surtout poursuivie par des prédicateurs bénévoles, qui vont et viennent, suivant les exigences de leur profession, ou parfois suivant les impulsions de l'Esprit. Ceux-ci, apôtres, prophètes, docteurs, font connaître la bonne nouvelle; qu'ils doivent leur mission à leur propre zèle, ou à une inspiration divine, ou même à un ordre précis de l'évêque, il faut que leur doctrine soit contrôlée et jugée conforme à l'enseignement orthodoxe. On ne prêche pas ce qu'on veut dans le christianisme et la préoccupation de la pureté de la doctrine est manifeste dans tous nos documents. De même y apparaît le souci de l'ordre, de la discipline, de l'obéissance aux autorités établies. Le christianisme, dès ses origines, a été la religion de l'autorité; il a manifesté très clairement son attachement aux traditions et son respect pour la hiérarchie. Tout en se refusant à « éteindre l'Esprit », tout en accueillant fidèlement les grâces extraordinaires accordées par Dieu à tel ou tel des croyants, il a préféré aux charismes la soumission à la règle.

L'unité chrétienne. — Dès lors, une question se

pose, qui ne prend tout son sens qu'au moment où disparaissent les derniers apôtres : comment s'est maintenue, dans toutes les communautés chrétiennes, l'unité de la foi et de la hiérarchie? Aussi longtemps que les apôtres ont vécu, ils ont surveillé et dirigé les Églises fondées par eux; par leur action, par leur autorité, ils ont conservé et fortifié les liens de la fraternité chrétienne; eux disparus, qui remplit leur rôle?

A plusieurs reprises déjà, nous avons fait remarquer qu'au-dessus des Églises locales, il y a l'Église universelle. A la fin du 1er siècle, le sentiment de l'unité chrétienne est partout très vif. Il est conservé et développé par les voyages, par les communications épistolaires, par les relations personnelles. Toutes les Églises se connaissent : de l'une à l'autre, on échange des lettres ou des visites et rien n'est plus significatif à ce sujet que la correspondance de saint Ignace d'Antioche. Le passage du vénérable captif est signalé à ses frères : lorsqu'on apprend son arrivée à Smyrne, les évêques d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles se hâtent d'accourir en cette ville pour lui rendre leurs devoirs; à Troas, Ignace est rejoint par deux diacres, l'un de Cilicie et l'autre d'Antioche. Lui-même multiplie les lettres aux Églises : s'il ne peut écrire qu'à six d'entre elles, c'est qu'il est pressé par le temps, mais son désir aurait été de s'adresser à beaucoup d'autres encore. Au bout de peu de temps, toutes les lettres d'Ignace sont groupées : on le sait et l'on s'y intéresse partout; l'Église de Philippes demande à Polycarpe de Smyrne la collection complète de ces lettres, et l'évêque la lui envoie sans tarder. Il n'est pas invraisemblable que d'autres communautés encore aient désiré cette collection : en tout cas, nous savons qu'elle était répandue un peu partout à la fin du second siècle.

L'exemple de saint Ignace n'est sans doute pas isolé; au second siècle nous le trouverions suivi par saint Denys de Corinthe et saint Sérapion d'Antioche : nombreux ont dû être les évêques qui ont eu des correspondants

dans le monde entier. Ils témoignaient ainsi de leur sens de l'unité chrétienne.

L'Église romaine.—Parmi les lettres de saint Ignace, celle qui est adressée aux Romains revêt une particulière importance. Ailleurs, l'évêque d'Antioche ne craint pas de multiplier les conseils; ici, il se borne à formuler des vœux. Sans doute, les circonstances expliquent déjà cette différence d'attitude : lorsqu'il écrit aux Églises d'Asie, Ignace s'adresse à des communautés dont il a vu les évêques ou qu'il a visitées lui-même; il connaît leur situation religieuse et morale, et il peut leur rappeler les grands enseignements de la foi; aux Romains, il n'a rien autre à demander sinon qu'ils lui laissent verser son sang pour le Christ et qu'ils ne fassent aucun effort pour l'arracher au supplice.

Mais il y a autre chose. Ignace éprouve pour l'Église de Rome une vénération toute particulière, qui se traduit par la solennité de l'adresse qu'il met en tête de sa lettre : « Ignace, appelé aussi Théophore, à l'Église qui a obtenu miséricorde dans la magnificence du Père Très-Haut et de Jésus-Christ, son fils unique; à l'Église aimée et illuminée par la volonté de celui qui veut tout ce qui est, selon l'amour de Jésus-Christ, notre Dieu; (à l'Église) aussi qui préside dans le lieu de la région des Romains, digne de Dieu, digne d'honneur, digne de bénédiction, digne de louange, digne d'être exaucée, digne et chaste, et présidente de l'amour en possession de la loi du Christ, portant le nom du Père et que je salue au nom de Jésus-Christ, fils du Père, à ceux qui sont unis selon la chair et l'esprit à tous ses commandements, qui sont remplis inséparablement de la grâce de Dieu, qui sont purs de toute couleur étrangère, salut en Jésus-Christ notre Dieu. »

Les adresses des autres lettres d'Ignace étaient déjà somptueuses : celle-ci les dépasse et de beaucoup. Une telle magnificence verbale est un indice du respect tout particulier qu'éprouve Ignace pour la vénérable Église de Rome.

Il y a plus : les autres Églises « sont » à Éphèse, à Magnésie, à Tralles; l'Église de Rome « préside dans le lieu de la région des Romains ». Ces expressions sont singulières, et la formule : dans le lieu de la région des Romains a reçu des critiques les interprétations les plus divergentes. Soulignons du moins le fait que l'Église romaine préside.

A quoi préside-t-elle? Un peu plus loin, Ignace écrit qu'elle préside à la charité; ce que Harnack interprète en disant que l'Église romaine est la plus généreuse, la plus charitable, la plus secourable des Églises et en citant les exemples nombreux de sa munificence. Mais on a fait observer que le verbe : présider, ne s'explique bien que s'il a pour complément un nom de lieu ou de collectivité; il conviendrait donc que le mot avec lequel il est ici construit désignât une collectivité et non une vertu. Il se trouve précisément qu'ailleurs Ignace emploie le mot charité pour exprimer l'Église: il dit la charité des Ephésiens pour l'Église d'Éphèse : dans notre adresse, ne veut-il pas signifier que l'Église de Rome préside à toutes les communautés chrétiennes, à l'Église universelle?

L'argumentation, à vrai dire, n'est pas décisive. Mais, dans le corps de la lettre, on découvre d'autres indices du respect d'Ignace pour l'Église romaine, et il faut les relever. L'évêque s'excuse d'écrire aux Romains : « Je ne vous donne pas des ordres, dit-il, comme Pierre et Paul : ils étaient apôtres et je ne suis qu'un condamné (IV, 3). » Pierre et Paul ont donc eu avec l'Église de Rome des relations personnelles et ils ont eu l'occasion de lui commander; traduisons que saint Paul a écrit aux Romains, qu'il est venu à Rome et qu'il y est mort, et que saint Pierre, lui aussi, est venu à Rome et y est mort. L'autorité des apôtres est incommunicable; elle n'appartient qu'à eux, et Ignace, captif, condamné à mort, ne saurait commander comme ils l'ont fait.

Ailleurs, Ignace déclare encore : « Vous avez instruit les autres : quant à moi, je veux que demeure ferme ce que

vous enseignez et prescrivez (III, 1). » De quel enseignement, de quelles prescriptions est-il question ici? Nous ne saurions dire d'une manière certaine quels sont les actes visés par l'évêque d'Antioche : il reste que celui-ci savait que l'Église romaine adressait à d'autres Églises des instructions, et que celles-ci devaient être suivies. Le fait est d'importance; car il montre la place unique tenue dès lors par la communauté de Rome et par son évêque. Lorsque les autres Églises veulent savoir où se conserve le dépôt de la foi et de la discipline, c'est du côté de Rome qu'elles ont à se tourner.

Nous pouvons d'ailleurs citer un cas, antérieur de quelques années aux lettres de saint Ignace, dans lequel s'affirme manifestement la primauté romaine. Vers la fin du règne de Domitien, des troubles avaient éclaté dans l'Église de Corinthe; quelques meneurs, téméraires et insolents, avaient soulevé les fidèles contre leurs presbytres, tant et si bien qu'ils avaient obtenu la destitution de quelques-uns d'entre eux. Nous ne connaissons pas les griefs allégués en la circonstance : on a quelquefois voulu retrouver ici un épisode de la lutte entre les prophètes inspirés et la hiérarchie établie; rien ne nous permet de croire que cette explication soit bonne, car il n'est nulle part question des charismatiques dans le document qui nous a conservé le souvenir de la controverse. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'en apprenant le schisme, l'Église de Rome se mit en devoir d'intervenir : en son nom, son chef, Clément, adressa à l'Église de Corinthe une longue lettre sur la paix et la concorde. Cette lettre est un admirable monument de l'esprit catholique : elle ne commande rien; elle ne prescrit rien; elle se contente d'exhorter; mais ses exhortations sont assez précises et assez fermes pour ne laisser place à aucune discussion.

On voudrait savoir si les Corinthiens eux-mêmes ont eu recours à l'Église de Rome et ont sollicité son intervention.

Les textes ne le disent pas, et il est plus vraisemblable que Clément écrit sans y avoir été convié. Le cas n'est pas unique, dans l'histoire des premiers siècles, d'un évêque s'adressant aux Églises pour les reprendre et les corriger : c'est ainsi qu'au temps où Soter fut évêque de Rome (vers 166-175) saint Denys de Corinthe écrivit aux Lacédémoniens une lettre « qui est une catéchèse d'orthodoxie et qui traite de la paix et de l'unité; aux Athéniens, une autre lettre sur leur relâchement dans la foi; aux chrétiens de Nicomédie, une troisième lettre contre l'hérésie de Marcion, pour y défendre le canon de la vérité. » Comme Denys, Clément, soixante-dix ans plus tôt, porte la sollicitude de toutes les Églises et s'efforce de maintenir partout l'unité de la foi et de la discipline. Mais il y a quelque chose de particulier dans le cas de Clément, c'est que celui-ci est le chef de l'Église romaine, et que cette Église se sent déjà en possession de l'autorité supérieure, exceptionnelle qu'elle ne cessera jamais de revendiquer.

Ainsi, avant même la fin du 1er siècle, le christianisme a trouvé son centre : il est tout autre chose qu'une pluralité d'Églises, allant chacune de leur côté et se laissant guider au hasard des circonstances ou des inspirations de l'Esprit. Il est même tout autre chose qu'une fédération d'Églises, s'efforçant de garder intact le dépôt traditionnel de la foi et unies entre elles par les liens de la charité. Il est l'Église catholique : partout où il y a des chrétiens, ceux-ci ont conscience de faire partie d'un corps unique. Et ce corps a une tête qui est à Rome. « La foi qui est une, comme le Seigneur est un, constitue la dispersion des fidèles et des Églises en une unité plus profonde encore, celle de la vie surnaturelle qui est commune à tous les fidèles dans le Christ et dans l'Esprit : l'Église des Églises est mystiquement le corps du Christ, dont les fidèles sont individuellement les membres. Il y a circumincession du visible et de l'invisible : là où est l'évêque, là est l'Église locale, comme là où est l'Église catholique,là est Jésus-Christ (P. Batiffol).»

CHAPITRE IV

LES JUDÉO-CHRÉTIENS A LA FIN DU Ier SIÈCLE

En Palestine. — Dans la Diaspora. — L'Église de Jérusalem. — Les desposynes. — L'Évangile hébreu. — Les sectes.

En Palestine. — C'est en Palestine que le christianisme a pris naissance, et ce sont les Juifs qui, les premiers, ont reçu la bonne nouvelle du salut. Dès le jour de la Pentecôte, les habitants de Jérusalem entendirent les apôtres leur annoncer Jésus-Christ : ceux qui se convertirent alors formèrent le noyau de la plus ancienne de toutes les Églises. Le reste de la Palestine ne tarda pas à être évangélisé à son tour : les *Actes des apôtres* nous signalent la présence de prédicateurs et de fidèles en Samarie, à Azot, à Lydda, à Joppé, dans la plaine de Saron, à Césarée, et ils n'ont pas la prétention d'énumérer tous les lieux dans lesquels a retenti la parole des missionnaires.

Il ne semble pas, d'ailleurs, que la propagande chrétienne ait rencontré un grand succès en Palestine. Les Juifs auxquels elle s'adressait étaient trop fiers de l'alliance que Dieu avait jadis contractée avec leurs pères, trop attachés aux espérances d'un messianisme national, pour accepter en masse la prédication des apôtres. Les *Actes* signalent les obstacles rencontrés dès le début par les disciples de Jésus : l'emprisonnement de Pierre, la mort d'Étienne, le martyre de Jacques sont les points culminants d'une opposition qui ne cessait pas de se manifester sous les formes les plus

variées. Seule peut-être, en définitive, la chrétienté de Jérusalem, parvint à se développer et à se maintenir, tandis que les autres Églises palestiniennes végétaient dans l'ombre, sans espérance et sans histoire.

Encore cette chrétienté hiérosolomytaine faisait-elle preuve d'un particularisme dangereux. La plupart de ses membres continuaient à être recrutés parmi les Juifs; et ceux-ci, devenus chrétiens, prétendaient bien ne pas renoncer aux observances de la loi mosaïque. Ils auraient même désiré que partout, les nouveaux convertis fussent astreints à se faire circoncire et à garder la loi : nous n'avons plus à rappeler ici les résistances opposées par saint Paul à de telles exigences. Le grand apôtre avait fini par obtenir gain de cause, mais l'Église de Jérusalem et ses chefs, tout en reconnaissant les droits de la liberté chrétienne, ne lui avaient pas au fond pardonné et se faisaient gloire de leur fidélité à Moïse.

Dans la Diaspora. — En dehors même de la Palestine, cet état d'esprit tendait à se faire jour dans un certain nombre de communautés. Un peu partout, l'Évangile avait été d'abord annoncé aux Juifs; et bien qu'en général les Juifs de la dispersion fissent preuve d'un légalisme moins rigide que ceux de Jérusalem, ils n'étaient pas disposés à renoncer à Moïse. Ceux d'entre eux qui s'étaient convertis ne pouvaient guère s'empêcher de regarder toujours du côté de la Loi et de se considérer comme des privilégiés par rapport à leurs frères d'origine païenne. Les conflits, dont la lettre aux Galates nous a conservé le souvenir, durent se reproduire sous diverses formes, plus ou moins violentes, en bien d'autres Églises que celles de Galatie.

Nous sommes d'ailleurs aussi mal renseignés que possible sur l'histoire de ces chrétiens d'origine juive, de ces judéo-chrétiens, qui restaient fidèles à la circoncision, tout en admettant l'Évangile et en reconnaissant la messianité

de Jésus. Nulle part, nous ne les voyons fonder des communautés séparées et vivre en marge de la grande Eglise; de temps à autre seulement, à la fin du Ier siècle et au début du second, nous ne pouvons saisir la trace de leur action et marquer l'influence qu'ils prétendaient exercer ici ou là.

Les lettres de saint Ignace d'Antioche nous les montrent à l'œuvre dans plusieurs Eglises de l'Asie Mineure. « Ne vous laissez séduire ni par les doctrines étrangères ni par ces fables surannées qui ne servent de rien, écrit le saint évêque aux Magnésiens. Car suivre encore aujourd'hui les préceptes du judaïsme, c'est avouer que nous n'avons pas reçu la grâce. Les divins prophètes eux-mêmes ont vécu selon le Christ Jésus : voilà pourquoi ils ont souffert la persécution... Quiconque, à son titre de chrétien, en ajoute un autre est étranger à Dieu. Rejetez le mauvais levain, vieilli et aigri, pour vous transformer en un levain nouveau qui est Jésus-Christ... Quelle absurdité d'avoir Jésus-Christ sur les lèvres et de vivre en Juifs. Car ce n'est pas le christianisme qui a cru au judaïsme, mais le judaïsme au christianisme, dans lequel sont venus se réunir les peuples de toute langue, qui croient en Dieu (*Magn.*, VIII et X). » Les mêmes conseils reviennent dans la lettre aux Philadelphiens : « Si quelqu'un vous interprète les prophètes dans le sens du judaïsme, ne l'écoutez pas : mieux vaut entendre le christianisme prêché par un circoncis que le judaïsme par un incirconcis. S'ils ne vous parlent ni l'un ni l'autre de Jésus-Christ, ils ne sont à mes yeux que des cippes funéraires et des tombeaux, sur lesquels ne sont inscrits que des noms d'hommes (*Philad.*, VI). » On entrevoit ici les efforts d'une propagande habile qui s'exerce sous le couvert de la loi et des prophètes et qui essaie de prouver la nécessité des observances judaïques. Saint Ignace reste attaché aux prophètes et déclare qu'ils ont, les premiers, cru à Jésus-Christ; mais il tient à libérer les fidèles de toute attache avec le judaïsme et à proclamer leur entière indépendance à l'égard de la Loi.

L'auteur inconnu de la lettre de Barnabé va plus loin que saint Ignace. Il écrit, assurément dans une période de crise, et vise une situation de gravité toute spéciale. Il s'agit, pour lui, de répondre à un assaut particulièrement dangereux des judaïsants et d'affirmer que l'Ancien Testament doit être interprété par l'Église en un sens allégorique. La thèse qu'il soutient est des plus audacieuses : ne prétend-il pas que les Juifs n'ont plus aucun droit sur leurs livres sacrés, et que ceux-ci appartiennent exclusivement à l'Église : « Je vous en supplie encore une fois, moi qui suis l'un d'entre vous, et qui vous aime tous d'un amour particulier, plus que ma vie : faites attention à vous-mêmes, ne ressemblez pas à certaines gens, en accumulant péché sur péché et en répétant que le Testament est à la fois leur bien et le nôtre : il est nôtre à la vérité; mais eux, ils ont perdu pour jamais le testament reçu autrefois par Moïse (*Barn.*, IV, 6-7). » A quoi bon dès lors pratiquer dans l'Église les œuvres judaïques? « Notre Dieu longanime a pourvu à ce que le peuple qu'il a préparé pour son Bien-aimé eût une foi sans mélange; il nous a prévenus de toutes choses, de crainte qu'étrangers affiliés à leur loi, nous n'allions nous briser contre elle. Examinant donc soigneusement les circonstances présentes, il nous faut rechercher ce qui est capable de nous sauver. Fuyons absolument les œuvres iniques, de peur qu'elles ne se saisissent de nous; haïssons l'erreur du temps présent, afin d'être aimés dans le temps à venir (*Barn.*, III, 6-IV, 1). »

Nous aimerions savoir précisément à quelles circonstances et à quelle région s'appliquent les principes formulés par le pseudo-Barnabé. Il est en tout cas remarquable que ces principes aient encore eu besoin d'être posés à la fin du I^er^ ou, plus probablement, au début du second siècle : plus même que saint Ignace, l'auteur de notre lettre témoigne par son insistance, de l'existence d'une active propagande dans les cercles judéo-chrétiens.

Cette propagande devait se manifester encore plus tar-

divement. Au milieu du second siècle, saint Justin qui était originaire de Flavia Néapolis et qui avait beaucoup voyagé, déclare dans le *Dialogue avec Tryphon* que, selon lui, ceux qui, tout en croyant au Christ, se font circoncire et gardent les prescriptions de la loi mosaïque, pourront être sauvés, pourvu qu'ils ne cherchent pas à imposer ce fardeau aux chrétiens venus de la gentilité : « Il en est, dit-il à son interlocuteur, qui ne voudraient même pas frayer avec les fidèles issus du paganisme, ni en conversation ni à table. Si, par faiblesse d'esprit, ils veulent observer tout ce qu'ils peuvent présentement des observances que Moïse a instituées, nous le savons, parce que le peuple avait le cœur dur, et en même temps espérer en notre Christ et observer les pratiques éternelles de la justice et de la religion naturelles, s'ils consentent à vivre avec les chrétiens et les fidèles, sans vouloir leur imposer de se circoncire comme eux, de faire les sabbats et d'observer toutes autres pratiques semblables, je déclare qu'il faut les accueillir et frayer avec eux en toutes choses, comme avec des frères nés des mêmes entrailles. Mais si ceux de votre race qui disent qu'ils croient au Christ usent de tous les moyens pour contraindre les Gentils qui croient au Christ, à vivre selon la loi instituée par l'intermédiaire de Moïse, ou s'ils ne consentent pas à frayer avec eux en cette même vie religieuse, je fais comme eux et je ne les reçois pas (*Dial.*, XLVII, 2-3). »

Où Justin a-t-il rencontré ces chrétiens encore attachés aux coutumes et aux traditions judaïques? il ne nous le dit pas, et nous ne pouvons pas savoir si c'est en Palestine ou à Éphèse ou même à Rome. Mais il est important de constater que, durant la première moitié du second siècle, on pouvait voir des fidèles qui, tout en croyant fermement au Christ, observaient la loi de Moïse et montraient à l'égard des croyants venus du paganisme une invincible défiance. En les reconnaissant comme des frères, l'apologiste fait preuve d'une véritable largeur d'esprit; non seulement il

n'est pas assuré d'être payé de retour, mais encore il a conscience de s'opposer d'une certaine manière au sentiment du plus grand nombre qui préféreraient laisser de côté ces attardés, impuissants à se dégager des liens de la loi.

Un peu plus loin (*Dial.*, XLVIII, 4), Justin signale encore des Juifs d'origine qui admettent que Jésus est le Christ, mais qui refusent de croire à sa divinité. « Je ne suis pas de leur avis, déclare-t-il, et la masse de ceux qui sont avec moi pas davantage. » L'interlocuteur de l'apologiste se plaît par contre à reconnaître la fidélité de ces sectaires aux opinions juives sur le Messie : « Il me semble que ceux qui disent qu'il fut un homme, qu'il a été choisi pour être oint, qu'il a été Christ oint, affirment une chose plus croyable que ceux d'entre vous qui sont de ton avis. Nous tous, nous attendons un Christ qui sera un homme d'entre les hommes, et Élie qui doit l'oindre quand il viendra. »

Ce sont, semble-t-il, des judéo-chrétiens, plus ou moins apparentés à ceux que connaît Justin, qui ont rédigé et lu pour la première fois les apocryphes pseudo-clémentins. L'hostilité témoignée à l'apôtre Paul, la place prépondérante accordée à Jacques, bien d'autres détails encore suffisent à montrer que le ou les auteurs primitifs, dont nos livres actuels ne sont que des remaniements, vivaient en marge de la grande Église et ne partageaient pas, sur bien des points, tous les sentiments de leurs frères. Trop de mystères planent encore sur l'origine de ces apocryphes, et surtout ils sont, même dans leurs sources, de date trop récente pour devoir être utilisés ici. Du moins fallait-il les citer pour marquer la persistante vigueur de ces chrétiens d'origine et de sentiments juifs, dont il semblait parfois difficile de dire au juste s'ils appartenaient à l'Église ou s'ils dépendaient de la synagogue.

L'Église de Jérusalem. — Tandis que, dans les communautés du monde païen, les judéo-chrétiens ache-

vaient leur existence obscure et sans éclat, l'Église de Jérusalem poursuivait tant bien que mal sa vénérable carrière. Pendant longtemps, elle avait été gouvernée par Jacques, que l'on appelait le frère du Seigneur. Hégésippe, qui avait recueilli sur son compte de précieuses traditions, se plaît à nous rappeler la vénération sans égale dont il était environné par tous, même par les Juifs : « Jacques, écrit-il, fut sanctifié dès le sein de sa mère. Il ne buvait ni vin ni boisson enivrante, ne mangeait rien qui ait eu vie... La peau de ses genoux était devenue dure comme celle des chameaux parce qu'il était constamment prosterné, demandant pardon pour le peuple. Du reste, son éminente justice le faisait appeler le juste et Qblias, c'est-à-dire rempart du peuple et justice, selon que les prophètes le montrent à son sujet (Eusèbe, *H. E.*, II, 23, 5-7). »

La sainteté de Jacques, son attachement à la loi, son zèle pour les traditions paternelles ne purent pas le sauver de la vengeance des Juifs. En l'an 62, ceux-ci profitèrent de la mort du procurateur Festus et des retards apportés à l'arrivée de son successeur Albinus pour faire un coup d'éclat. Pendant l'intervalle qui sépara les deux événements les prêtres se crurent les maîtres incontestés de la situation et dispensés par suite du respect de la légalité. Le grand prêtre était alors un certain Anne, fils de celui sous le pontificat duquel avait été crucifié Jésus et un parent de l'Ananie qui avait pris part au procès de saint Paul : il se crut assez puissant pour s'emparer de Jacques et le faire traduire devant le sanhédrin. L'historien juif Josèphe, un contemporain des événements, et Hégésippe qui vivait au milieu du II^e^ siècle, ont l'un et l'autre écrit un récit détaillé de cette affaire, et Eusèbe a pris soin de transcrire les deux textes (*H. E.*, II, 23).

Les pharisiens, à ce qu'il paraît, firent monter Jacques sur le pinacle du temple et lui demandèrent de renier le Christ. Mais Jacques, comme naguère Étienne et l'autre Jacques, le fils de Zébédée, refusa d'accomplir cet acte de

lâche désertion. Pourquoi, demanda-t-il, m'interrogez-vous sur le Fils de l'homme? il est assis au ciel, à la droite de la grande puissance, et il doit venir sur les nuées du ciel. Beaucoup de Juifs, en entendant ces paroles, se mirent alors à acclamer le Fils de David. Mais les zélotes crièrent au blasphème. On précipita Jacques du haut du temple, et comme il n'était pas mort dans la chute, on se mit à le lapider. La généreuse intervention d'un Réchabite ne put le sauver : un foulon l'acheva en lui donnant un coup de bâton sur la tête. On l'ensevelit en lieu même où il était tombé, près du temple : à l'époque d'Hégésippe on montrait encore sa stèle funéraire.

Anne ne tarda pas à expier son crime. Des protestations furent adressées au nouveau procurateur, qui arrivait d'Alexandrie, au roi Agrippa II : celui-ci fit déposer le grand prêtre, qui fut remplacé par Jésus, fils de Daméas.

Cependant, le poids de la domination romaine se faisait de plus en plus lourdement sentir au peuple juif. Quatre ans après la mort de Jacques, en 66, sous le procurateur Gessius Florus, successeur d'Albinus, la révolution qui couvait depuis longtemps éclata à Jérusalem : on reprochait au magistrat sa cruauté; il avait infligé la peine du fouet à plusieurs Juifs de naissance distinguée; il avait même fait crucifier un certain nombre de zélotes. A l'automne, la garnison qui séjournait dans la ville sainte fut massacrée et l'insurrection se propagea aussitôt. Une tentative de Cestius Gallus, légat de Syrie, pour reprendre Jérusalem, aboutit à un lamentable échec. Leur succès grisa les exaltés. Même les modérés qui n'avaient pas désiré la guerre et qui n'osaient croire au triomphe furent obligés de se laisser porter par les événements, d'organiser la résistance et de se joindre aux fanatiques. Personne d'ailleurs n'écoutait plus les conseils que tentaient encore de donner les sages pharisiens et les prêtres. Les vrais maîtres de la situation étaient ces violents et ces emportés qu'on appelait les zélotes. En vain les prodiges les plus extraordinaires se

manifestèrent-ils pour décourager les bonnes volontés : l'élan était irrésistible.

En 67, Néron avait envoyé en Palestine Vespasien à la tête d'une armée, et celui-ci était parvenu à soumettre la Galilée. Mais les troubles qui suivirent la mort de l'empereur, puis l'élévation de Vespasien lui-même au pouvoir l'empêchèrent de poursuivre son succès. A Jérusalem, la domination des zélotes se fit de plus en plus tyrannique. Tout ce qui leur résistait était impitoyablement massacré. Le grand-prêtre Ananie lui-même et ses partisans furent mis à mort. Finalement, en 70, lorsque Vespasien eut définitivement affermi son autorité, une nouvelle armée, commandée par Titus, parut devant Jérusalem et en entreprit le siège. Il faut lire dans Josèphe l'effroyable récit des dernières luttes. La défense des zélotes fut héroïque. En vain, la famine la plus affreuse faisait-elle des ravages dans la population : on résistait toujours. Même après la prise et la destruction du temple, au mois d'août 70, la citadelle tenait encore; et lorsque, en septembre, elle eût été prise, une bande de fanatiques se réfugia à Mazaba, près de la mer Morte et y tint pendant deux années entières avant d'être réduite. La prise de Jérusalem et la destruction du temple par Titus marquèrent cependant la fin de la nation juive, désormais privée de sa capitale, de son sanctuaire, de ses sacrifices.

Pour les chrétiens répandus à travers le monde romain, l'événement n'eut pas toute l'importance qu'on pourrait s'imaginer. Pendant longtemps, les premiers convertis étaient restés en relations suivies avec la communauté-mère; ils lui avaient fidèlement envoyé leurs aumônes; ils avaient tenu à s'assurer de son approbation. Mais les liens s'étaient peu à peu détendus; et depuis l'arrestation de saint Paul, depuis la mort de Jacques, il ne semble pas que des relations aient été maintenues entre l'Eglise de Jérusalem et les autres chrétientés de l'empire. Comment d'ailleurs, les chrétiens auraient-ils pu continuer à s'intéresser à une

Eglise qui comptait si peu de membres, et dont les tendances s'écartaient de plus en plus de celles qui entraînaient l'ensemble des communautés? Il est vrai que nous sommes mal renseignés sur la vie intime de cette petite Eglise de Jérusalem pendant les douloureuses années de la guerre. S'il faut croire Eusèbe, qui peut emprunter ce renseignement à Hégésippe, « le peuple de l'Eglise de Jérusalem aurait reçu, grâce à une prophétie qui avait été révélée aux hommes notables qui s'y trouvaient, l'avertissement de quitter la ville avant la guerre et d'aller habiter une certaine ville de Pérée que l'on nomme Pella : ce fut là que se retirèrent les fidèles du Christ sortis de Jérusalem. Ainsi la métropole des Juifs et tout le pays de Judée auraient été entièrement abandonnés par les saints (Eusèbe, H. E., III, 5, 3) », avant la ruine définitive. Celui qui avait pris, comme chef de la communauté, la responsabilité de cet exil était Siméon, fils de Clopas qui avait succédé à Jacques.

La prise de Jérusalem contribua, pour sa part, à accentuer l'antagonisme entre les Juifs et les chrétiens, même ceux qui étaient juifs de naissance. Dès ce moment, cet antagonisme aurait été manifeste aux yeux même des païens, s'il faut croire un passage que l'on estime emprunté à la partie perdue des *Histoires* de Tacite et qui se lit dans la *Chronique* de Sulpice Sévère. Dans un conseil tenu le 9 août 70, Titus aurait demandé s'il fallait détruire le Temple, et plusieurs de ses officiers se seraient mis d'accord avec lui pour déclarer cette destruction opportune, afin de supprimer plus complètement la religion des Juifs et des chrétiens : « Ces religions, auraient-ils ajouté, quoique luttant l'une contre l'autre, ont cependant les mêmes origines; les chrétiens sont issus des Juifs et, quand la racine sera coupée, le rejeton sera facilement détruit. »

Les Juifs, d'une part, afin de rendre plus complète la séparation, insérèrent dans la prière que chacun d'entre eux doit réciter trois fois par jour, le *Chemoné esrê*, une

malédiction spéciale contre les Minim : « Que les apostats n'aient aucune espérance, et que l'empire de l'orgueil soit déraciné promptement de nos jours; que les Nazaréens et les Minim périssent en un instant; qu'ils soient effacés du livre de vie et ne soient pas comptés parmi les Justes! Béni sois-tu, Iah, qui abaisses les orgueilleux. » L'addition est due à R. Gamaliel II, qui invita quelqu'un de l'assemblée à proposer une formule, comme si une sorte d'inspiration eût été indispensable pour cela. Samuel le Petit se chargea de ce rôle, vers 80 avant Jésus-Christ.

A plusieurs reprises, le Talmud condamne vigoureusement les Minim, envers lesquels il montre une particulière sévérité : « Si un gentil ou un pasteur, ou un éleveur de petit bétail tombe dans un puits, on l'y laisse, mais on ne l'y jette pas; on y laisse aussi les Minim, les apostats et les délateurs, mais de plus on les y jette. » Et bien qu'en droit ce terme de Minim désigne toutes sortes d'hérétiques, en fait, il s'applique le plus ordinairement aux juifs devenus chrétiens, surtout à ceux, qui, même après leur conversion, ne voulaient pas rompre tout à fait avec la loi. Si tardive que soit la rédaction du Talmud, on peut être assuré que le judaïsme ne montra jamais plus de sympathie pour les judéo-chrétiens que pour les fidèles d'origine païenne et que leur sécession, au moment de la grande guerre, ne disposa pas les rabbins en leur faveur.

Les chrétiens, de leur côté, se détachèrent de plus en plus de ceux de leurs frères qui acceptaient les observances judaïques, et oublièrent vite la communauté de Pella. Depuis la mort de Jacques, les frères de Jérusalem étaient sous la conduite de Siméon qui avait dû à sa qualité de parent du Seigneur l'honneur d'être placé sur le siège épiscopal. Ce fut lui qui, après les tragiques années de la guerre réorganisa, tant bien que mal, la communauté décimée à Pella et dans d'autres villes de Transjordane. Il vécut jusqu'au règne de Trajan : vers 107, Atticus étant gouver-

neur de la Palestine, il fut condamné à être crucifié; il avait alors atteint l'âge de 120 ans.

Eusèbe nous a conservé, probablement d'après les *Mémoires* d'Hégésippe, une longue liste des évêques de Jérusalem, tous hébreux de vieille roche, comme leurs fidèles eux-mêmes, qui furent à la tête de l'Eglise jusqu'au temps d'Hadrien. Après Jacques et Siméon viennent treize autres noms : Juste, Zacchée, Tobie, Benjamin, Jean, Matthias, Philippe, Sénèque, Juste, Levi, Ephrem, Joseph, Judas. Presque tous ces noms, on le voit, ont une consonnance hébraïque, et rien n'empêche que d'authentiques Juifs aient porté les autres. Nous ne connaissons d'ailleurs que ces noms, et ils soulèvent plus de problèmes qu'ils n'en résolvent : on s'est étonné à bon droit de voir treize évêques se succéder aussi rapidement — au cours d'une vingtaine d'années peut-être — en une seule Eglise. La chose n'a rien de théoriquement impossible, mais elle est peu vraisemblable. Aussi a-t-on supposé que quelques-uns du moins de ces personnages ont vécu simultanément et ont gouverné d'autres communautés que celle de Jérusalem, entendons par là celle de Pella qui gardait sans doute le nom et les traditions de Jérusalem (Eusèbe, H. E., IV, 5, 3).

Les desposynes. — L'un des traits les plus remarquables, le seul à vrai dire que nous connaissions, de l'Eglise de Pella est la fidélité qu'elle conserva aux parents du Seigneur ou à ceux qui avaient quelque droit à prendre ce titre. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler que Jacques et Siméon appartenaient à la famille de Jésus. Sous l'épiscopat de Siméon, l'empereur Domitien, inquiet pour son autorité, et toujours peu confiant dans le loyalisme des Juifs, ordonna un jour, sur la dénonciation de quelques hérétiques, de faire rechercher tous les descendants de David et de les mettre à mort. Il n'est pas impossible que cet ordre ait eu pour point de départ des troubles

de caractère messianique, ou tout au moins un rappel inopiné des vieilles prophéties. Nous lisons encore, dans le texte d'Hégésippe le curieux récit de cette affaire.

« Il y avait encore, raconte l'historien, appartenant à la race du Sauveur les petits-fils de Jude, qui, lui-même, était appelé son frère selon la chair. On les dénonça comme descendants de David. L'*evocatus* les amena à Domitien : celui-ci craignait la venue du Christ, comme Hérode. L'empereur leur demanda s'ils étaient de la race de David : ils l'avouèrent; il s'enquit alors de leurs biens et de leur fortune; ils dirent qu'ils ne possédaient ensemble l'un et l'autre, que neuf mille deniers, dont chacun avait la moitié; ils ajoutèrent qu'ils n'avaient pas cette somme en numéraire, mais qu'elle était l'évaluation d'une terre de trente-neuf plèthres, pour laquelle ils payaient l'impôt et qu'ils cultivaient pour vivre. Puis, ils montrèrent leurs mains, et comme preuve qu'ils travaillaient eux-mêmes, ils alléguèrent la rudesse de leurs membres et les durillons incrustés dans leurs propres mains, indices certains d'un labeur continu. Interrogés sur le Christ et sur son royaume, sur la nature de sa royauté, sur le lieu et l'époque de son apparition, ils firent cette réponse que le règne du Christ n'était pas de ce monde, ni de cette terre, mais céleste et angélique, qu'il se réaliserait à la fin des temps, quand le Christ, venant dans sa gloire, jugerait les vivants et les morts, et rendrait à chacun selon ses œuvres. Domitien ne vit rien là qui fût contre eux. Il les dédaigna comme des gens simples, les renvoya libres, et un édit fit cesser la persécution contre l'Eglise. Une fois délivrés, ils présidèrent aux Eglises, à la fois comme martyrs et comme parents du Seigneur, et ils vécurent en paix jusqu'au temps de Trajan (Eusèbe, H. E., III, 20, 1-6). » Pendant longtemps encore, la famille du Seigneur se perpétua en Palestine : à l'époque de Jules Africain, en plein III^e^ siècle, on y rencontrait toujours des *desposynes* que les cercles judéo-chrétiens tenaient en haute estime.

L'Evangile hébreu. — Séparés de la grande Eglise par leurs coutumes et leurs observances les judéo-chrétiens l'étaient encore par leur langue. Tandis que partout ailleurs, les fidèles parlaient grec et lisaient en grec les Evangiles, les lettres de saint Paul et bien d'autres écrits, ils employaient toujours l'araméen et ils utilisaient un Evangile rédigé en ce dialecte. Nous avons déjà signalé cet *Evangile selon les Hébreux* et indiqué rapidement quelques-uns des problèmes que soulève son identification. Il semble avoir été caractérisé par des tendances nettement antipharisiennes et par une ferme volonté de marquer l'accord entre les deux Testaments. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la personnalité de Jacques y était mise en un particulier relief : c'était à lui qu'était réservé l'honneur de la première apparition du Christ ressuscité. Quelques-unes des pensées ou des formules qu'il attribuait au Seigneur sont fort belles et méritent d'être retenues : « Ne soyez jamais heureux, si ce n'est lorsque vous voyez votre frère en charité. » « Si vous étiez dans mon sein et que vous ne fissiez pas la volonté de mon Père qui est dans les cieux, je vous arracherais de mon sein. » Connus seulement, en dehors de son pays d'origine par quelques spécialistes, l'*Evangile selon les Hébreux* ne fut jamais très répandu: c'est à peine si, à la fin du IV^e^ siècle, on en trouvait encore quelques exemplaires dans les bibliothèques ou dans les dernières communautés restées fidèles à la tradition judéo-chrétienne.

Les sectes. — En même temps que de l'isolement, l'Eglise de Jérusalem eut à souffrir de l'hérésie, et se divisa en sectes rivales. Tout au moins, Hégésippe nous assure-t-il que, sous l'épiscopat de Siméon, un certain Thebutis, irrité de n'avoir pas été fait évêque, « commença dans le peuple l'œuvre de corruption qui vient des sept sectes (juives) dont lui-même faisait partie. De celles-ci sortirent Simon, le chef des Simoniens, Cléobius, celui des Cléo-

biens; Dosithée, celui des Dosithéens; Gorthée, celui des Gorathéniens, et les Masbothéens. Après eux parurent les Ménandriens, les Marcianistes, les Carpocratiens, les Valentiniens, les Basilidiens, les Sarturniliens, qui avaient tous introduit, chacun de son côté, leurs différentes opinions particulières (Eusèbe, H. E., IV, 22,5). »

Le bon historien, il faut l'avouer, est ici bien mal renseigné; et si peu que nous le soyons nous-mêmes du détail de cette période obscure, nous n'avons aucun mal à le corriger en plusieurs points. Les Masbothéens qu'il signale ici comme une secte chrétienne reparaissent un peu plus loin comme une hérésie juive. Les Simoniens, sur lesquels nous renseignent déjà les *Actes des Apôtres*, sont, à leur origine, une gnose préchrétienne; les Gorathéniens et les Dosithéens sont signalés par saint Epiphane comme des rejetons des Samaritains, et l'illustre hérésiologue lui-même n'a pas grand chose à nous apprendre sur leur compte. Tout ce qu'on peut retenir, semble-t-il, de la belle généalogie transmise par Hégésippe, c'est que la Palestine, vers la fin du second siècle, était une terre de syncrétisme intense, que les opinions les plus variées et les sectes les plus diverses s'y donnaient en quelque sorte rendez-vous, et que la pureté de la foi primitive s'y trouva exposée aux pires contaminations.

Hégésippe ne nous dit rien des Ébionites, mais les hérésiologues postérieurs nous renseignent copieusement à leur sujet. Plusieurs d'entre eux leur donnent pour père un certain Ébion, dont l'existence est au moins douteuse. Il est vraisemblable que leur nom provient de la pauvreté qu'ils pratiquaient, le mot *ébion* en hébreu signifiant *pauvre*.

Leur doctrine était la suivante : ils admettaient l'existence d'un Dieu unique, créateur et maître du monde. Ils déclaraient que Jésus-Christ n'était qu'un homme, semblable aux autres et né du commerce de Joseph et de

Marie. « Par son observation scrupuleuse de la loi, Jésus a été justifié et est devenu le Christ, chacun d'ailleurs pouvant le devenir de la même façon. Aussi cette loi, les Ébionites en gardent-ils fidèlement toutes les ordonnances, la circoncision, le sabbat, et ils assurent que cette fidélité est nécessaire au salut. D'autre part... ils repoussent saint Paul comme un apostat, lui et ses épîtres. Mais ils solennisent comme les chrétiens le dimanche en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. Saint Irénée ajoute qu'ils expliquaient les prophéties *curiosius*, c'est-à-dire probablement en y mêlant des subtilités rabbiniques ou des traditions secrètes (J. Tixeront). »

Tout cela reste malgré tout assez vague. Il semble d'ailleurs que les Ébionites entrèrent en contact, avant la fin du I^er^ siècle, avec les Esséniens, qui habitaient sur les bords de la mer Morte et leur empruntèrent une partie de leurs usages et de leurs croyances. Les Esséniens nous sont surtout connus par Philon, Josèphe et Pline l'Ancien : c'étaient des Juifs soucieux avant tout de pureté et qui, pour réaliser leur idéal, formaient des communautés séparées dont les membres, tous célibataires, se recrutaient par adoption ou par cooptation. Certains d'entre eux, peut-on croire, empruntèrent aux Ébionites leur croyance à la messianité de Jésus; et ce serait l'ébionisme essénien que représenteraient les apocryphes clémentins que nous avons déjà signalés.

Ce serait ici le lieu de parler du mandaïsme, dont les premières origines n'ont certainement rien eu de commun avec le christianisme, mais qui a dû prendre naissance en Palestine, et plus précisément chez les Esséniens, vers le commencement du I^er^ siècle de notre ère. Nous connaissons malheureusement très mal les débuts de cette secte, malgré les nombreux travaux dont elle a été l'objet au cours de ces dernières années, et nous ne pouvons en saisir la doctrine qu'au moment, où, après avoir emprunté des

éléments à la fois au judaïsme et au christianisme, celle-ci a été fixée par l'écriture. Il est bien assuré aujourd'hui que le christianisme ne doit rien au mandaïsme : on ne peut cependant pas s'empêcher de se demander si les fidèles de Palestine n'ont pas eu l'occasion de remarquer les mandéens avant que ceux-ci quittent définitivement le pays sous le règne d'Hadrien.

Il y aurait aussi à signaler les Helchasaïtes que nous connaissons surtout par saint Hippolyte et qui, selon les vraisemblances, sont étroitement apparentés aux Mandéens. Saint Epiphane, qui leur consacre également un chapitre, les rapproche des Osséniens et des Sampséens : il raconte que leur fondateur, Elchasaï, se serait joint aux premiers sous Trajan et il donne le nom d'Elchasaïtes à ceux qu'il appelle aussi Sampséens. Tout cela n'est pas très clair. Du moins croit-on savoir que la Syrie est le pays d'origine de tous ces gens-là. Les Osséniens seraient originaires du pays des Nabatéens, de l'Iturée et de la Moabitide; Elchasaï, après avoir reçu d'un ange haut de vingt-quatre schènes (plus de 100 kilomètres) et large de quatre schènes, un livre mystérieux, en la troisième année du règne de Trajan, c'est-à-dire en l'an 100, se serait installé sur les bords de l'Arnon pour y prêcher sa doctrine. Elchasaï attribuait au baptême la plus grande importance. Le pécheur qui désirait son pardon devait être baptisé par lui dans l'eau froide, au nom du Dieu grand et très haut et au nom de son fils, le grand roi, après avoir pris à témoin le ciel, l'eau, les esprits saints, les anges de la prière, l'huile, le sel et la terre que désormais il ne pécherait plus, qu'il ne commettrait plus ni vols ni adultères, ni injustices, ni actes inspirés par la cupidité ou la haine, ni parjures, ni aucune action mauvaise.

Son enseignement était un étrange mélange de judaïsme et de christianisme : il retenait du premier la circoncision, l'observance du sabbat, le mépris du célibat. Au christia-

nisme il empruntait la croyance au Christ, mais il déclarait que le Christ avait été un homme comme les autres, et que bien des fois déjà, dans le passé, il s'était incarné; il gardait une partie du Nouveau Testament et rejetait surtout les Epîtres de saint Paul, parce que celui-ci était l'apôtre des Gentils. Il ajoutait enfin à tout cela, des superstitions et des pratiques magiques, de sorte que l'elchasaïsme était un véritable fouillis.

On entrevoit sans peine, par le bref résumé que nous venons de donner, à quel point la situation religieuse était complexe en Palestine et dans les pays de Transjordane aux environs de l'an 100. A côté des Juifs restés fidèles, qui pleuraient au souvenir de Jérusalem et s'efforçaient, malgré les interdictions, de relever les ruines de leur capitale, à côté des judéo-chrétiens qui, groupés sous la direction de Siméon, affirmaient leur fidélité à Jésus-Christ, tout en pratiquant les observances de la Loi mosaïque, s'agitaient de multiples sectes, plus ou moins apparentées au judaïsme et au christianisme, dont elles avaient pris quelques éléments, mais païennes au fond par les superstitions et les pratiques dont elles restaient encombrées.

Aucune de ces sectes n'a exercé une véritable influence sur le christianisme. La plupart d'entre elles ne sont même jamais sorties de leur pays d'origine, et la seule qui ait survécu jusqu'à nos jours à toutes les tempêtes, le mandaïsme, ne doit cette extraordinaire longévité qu'à l'isolement dans lequel se sont réfugiés ses fidèles.

Les judéo-chrétiens de Palestine sont, eux aussi, restés isolés; ils ont vécu à l'écart de la grande Eglise, sans participer aux grands mouvements de vie qui l'animaient. Déjà peu nombreux et sans influence à la fin du 1er siècle, ils étaient plus faibles encore trois siècles plus tard, lorsque saint Jérôme les visita. Ils restaient d'ailleurs fidèles à leurs principes : le grand docteur nous les représente

comme des chrétiens qui vivent à la juive et prétendent observer la loi de Moïse. Saint Epiphane, qui s'y intéressa également et qui les signale en bonne place dans le *Panarion*, en trace la même image. Dès le temps de saint Paul, une pareille tentative était vouée à l'échec : c'est merveille qu'elle ait trouvé si longtemps des propagandistes et des croyants.

CHAPITRE V

L'HÉRÉSIE A LA FIN DU Ier SIÈCLE

Les premières hérésies. — L'hérésie en Asie Mineure au temps de saint Jean. — Cérinthe. — L'hérésie au temps de saint Ignace. — Simon.

Les premières hérésies. — Dès ses origines, le christianisme a pris la forme d'une orthodoxie. Il a enseigné une doctrine nettement définie et a mis en garde ses fidèles contre toutes les déviations possibles de cette doctrine. Il y a là un fait d'une importance capitale : les premiers missionnaires risquaient souvent d'être plus zélés qu'instruits; ils pouvaient, de la meilleure foi du monde, prêcher leurs opinions personnelles et se mettre en désaccord avec les enseignements authentiques dont les apôtres étaient les dépositaires. Dès le temps de saint Paul, le cas était prévu : « Je veux que vous sachiez écrit l'apôtre aux Colossiens, quelles angoisses j'éprouve à votre sujet et au sujet de ceux de Laodicée et de tous ceux qui ne m'ont pas vu en personne. Je voudrais consoler vos cœurs, les fortifier dans l'amour et les doter de toutes les richesses de la pleine intelligence, les amener à une pénétration plus haute du mystère de Dieu, c'est-à-dire du Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. Je vous dis ces choses, afin que personne ne vous détourne du vrai chemin par des paroles malencontreusement persuasives; car, si je suis absent de corps,

par mon esprit au moins je suis avec vous, me réjouissant de vous voir dans l'ordre et la solidité de votre foi au Christ. Comme vous avez reçu Jésus-Christ, ainsi demeurez en lui, enracinés, solidement bâtis, affermis dans la foi telle qu'on vous l'a enseignée, abondant en elle d'un cœur reconnaissant.

« Prenez garde qu'on ne vous trompe avec de la philosophie et de vains mensonges dérivés de la tradition des hommes, conformes aux éléments du monde, non à Jésus-Christ... Que personne ne vous critique au sujet du manger et du boire, des fêtes, des néoménies, des sabbats. Tout cela, c'est l'ombre de l'avenir, de cet avenir qui, devenu présent, appartient à Jésus-Christ. Que personne ne condamne vos efforts, ne vous abaisse dans le culte des anges, ne vous en impose par ses visions, enflés que sont ces gens-là par le vain orgueil de la chair. Ils ne se tiennent pas à la tête, à laquelle tout le corps est relié et qui en tire sa vie et sa croissance selon Dieu. Avec le Christ, vous êtes morts aux éléments du monde. Pourquoi alors, comme si vous viviez dans le monde, venez-vous à dogmatiser ainsi : ... Ne prenez pas, ne mangez pas, ne touchez même pas à ces choses dont l'usage souille, car il est abusif? Ce sont là des préceptes et des enseignements humains, qui ont sans doute une apparence de raison dans leur système de superstition, d'abaissement de l'esprit et de sévérité envers la chair, mais au fond, rien d'honorable, rien qui ne tende à la satisfaction de la chair. »

Rien n'est plus expressif que ce passage de l'Epître aux Colossiens. On y voit que, du vivant même de l'apôtre, la véritable doctrine était battue en brèche par des enseignements erronés, et que les fidèles devaient se tenir en garde contre toutes ces hérésies prêchées par des docteurs de mensonge. Saint Paul ne s'étonne pas du pullulement des erreurs; mais il le condamne avec la dernière énergie : « Il y a, dit-il ailleurs, dans la lettre aux Ephésiens, un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés

en une unique espérance de votre appel. Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et à travers tout et en nous tous (*Ephse.*, IV, 4-6). »

Les épîtres pastorales, composées un peu plus tard, décrivent l'hérésie en termes plus précis. L'apôtre en connaît les chefs qu'il dénonce. Hyménée, le fondeur Alexandre, Philète. Il sait que les hérétiques se recrutent parmi les circoncis, dont beaucoup sont « des gens rebelles, de vains discoureurs et des séducteurs auxquels il faut fermer la bouche » (*Tit.*, I, 10-11). Il déclare qu'ils ne recherchent que le gain et que, sous des apparences de piété, ils se laissent aller à commettre toutes sortes de fautes : « Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renient par leurs œuvres, étant abominables, rebelles et incapables de toute bonne action (*Tit.*, I, 15-16). »

La doctrine de ces séducteurs consiste essentiellement en discussions sans fin sur d'interminables généalogies et en contes ridicules; on s'y amuse de questions oiseuses; on s'y querelle sur les mots, sur le sens de la Loi; on y prône des fables juives et des traditions humaines. On interdit certains aliments et l'on prohibe le mariage. On affirme que la résurrection est déjà faite. Bref, on retrouve ici un mélange de judaïsme et de spéculation hellénique : c'est déjà à la gnose que doit combattre saint Paul.

L'hérésie en Asie-Mineure au temps de saint Jean. — Après la mort de saint Paul, l'hérésie dénoncée par l'apôtre avec tant de vigueur, ne fit que se développer. Elle rencontra, semble-t-il, un terrain particulièrement propice dans les communautés d'Asie Mineure, où déjà nous venons de la voir se manifester à Colosses, à Laodicée, à Éphèse. Les sept lettres aux Églises d'Asie dans l'Apocalypse de saint Jean, jettent ici une vive lumière sur la propagande rapide et sournoise des docteurs de mensonge. De tout temps, l'Asie mineure avait été la terre d'élection

du syncrétisme : les vieilles religions du terroir y avaient été associées au culte des divinités olympiennes; et lorsque l'adoration des empereurs devint à la mode, nulle part elle ne fut mieux accueillie que dans ces régions. Le christianisme, qui annonçait pourtant le néant des idoles et la vanité des faux dieux, se superposa trop souvent aux croyances et aux cultes qu'il venait détruire. Un peu partout saint Jean est obligé de condamner les erreurs dans lesquels ne cessent de tomber un grand nombre de croyants : « J'ai contre toi quelque chose, déclare-t-il à l'Église de Pergame : c'est que tu en as là qui tiennent la doctrine de Balaam, qui enseignait à Balac à jeter un scandale en face des fils d'Israël pour leur faire manger des idolothytes et forniquer. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes (*Apoc.* II, 14-15). » De même à l'Église de Thyatire: « J'ai contre toi que tu laisses faire la femme Jézabel, celle qui se dit prophétesse et enseigne et égare mes serviteurs, jusqu'à forniquer et à manger des idolothytes (*Apoc.*, II, 20). » Ailleurs, à Éphèse, à Sardes, à Laodicée, saint Jean dénonce des désordres semblables : des sept Églises auxquelles il s'adresse, seules celles de Smyrne et de Philadelphie ne méritent de lui que des éloges.

L'erreur, telle qu'elle apparaît d'après ces textes, prend d'abord la forme d'un désordre moral; elle autorise toutes sortes de fautes contre la pureté et se montre indulgente aux pires excès. Mais elle ne s'arrête pas là, car les pratiques coupables sont justifiées par leurs propagateurs au nom d'une doctrine, que stigmatise l'apôtre en lui donnant le nom de profondeurs de Satan.

L'Apocalypse ne précise pas davantage; mais elle nous apprend que les hérétiques d'Asie s'appelaient Nicolaïtes, et la tradition postérieure nous permet de les mieux connaître. Saint Irénée et saint Hippolyte rattachent ce nom de Nicolaïtes à l'un des sept diacres dont il est question au livre des *Actes*, Nicolas, prosélyte d'Antioche : on ne sait

sur quelle tradition, ils s'appuient. Clément d'Alexandrie, tout en croyant, lui aussi, que Nicolas est bien l'éponyme de la secte, le disculpe de toute erreur personnelle : Nicolas, raconte-t-il, avait une femme dont il était extraordinairement épris. Les apôtres le lui ayant reproché, il l'amena dans l'assemblée et permit à qui voudrait de la prendre. Il vécut depuis dans un unique mariage, dont il eut un fils d'une conduite exemplaire et des filles qui passèrent leur vie dans la virginité. Sa maxime était qu'il fallait malmener la chair : en son esprit, ces mots devaient prendre une signification ascétique, mais ses disciples les entendirent autrement et y virent un encouragement à l'immoralité.

Cérinthe.— Les Nicolaïtes ne sont pas les seuls hérétiques dont saint Jean ait eu à s'occuper. Suivant une tradition rapportée par saint Irénée, l'apôtre aurait rédigé son Évangile pour combattre expressément les erreurs de Cérinthe. Celui-ci devait habiter Éphèse, et saint Polycarpe racontait que saint Jean, étant entré quelque jour dans un bain, l'y aperçut; il sortit aussitôt, en s'écriant : Fuyons, la maison pourrait s'écrouler, puisqu'elle abrite Cérinthe, l'ennemi de la vérité.

L'enseignement de Cérinthe nous est connu grâce surtout à saint Irénée et au prêtre romain Caïus, qui vivait au début du III^e^ siècle. Suivant saint Irénée, l'hérésiarque enseignait la distinction du Dieu suprême et du démiurge : autre est la puissance qui a créé le monde, autre le Dieu suprême. Jésus, le fils de Marie et de Joseph, était un homme semblable à tous les autres, sur qui, au jour du baptême était descendue une vertu, sortie du Dieu suprême, et qui, abandonné par cette vertu avant la Passion, avait souffert et était mort suivant la loi commune. Le témoignage de Caïus est différent : suivant lui, « Cérinthe, au moyen de révélations données comme écrites par un grand apôtre, nous présente d'une façon mensongère des

récits de choses merveilleuses qui lui auraient été montrées par les anges, il dit qu'après la résurrection, le règne du Christ sera terrestre, que la chair revivra de nouveau à Jérusalem et servira les passions et les voluptés. C'est un ennemi des Écritures divines, et, comme il veut tromper les hommes, il dit qu'il y aura mille ans de fêtes nuptiales (Eusèbe, *H. E.*, III, 28, 1-2). »

Ces deux témoignages ne se contredisent pas : ils se complètent au contraire. On se rend compte, grâce à eux, que Cérinthe, tout en reconnaissant le caractère surnaturel des œuvres du Christ, les expliquait par le fait qu'une vertu divine était descendue sur lui, mais qu'il se refusait à admettre la divinité du Sauveur et qu'il rejetait par suite la naissance virginale. Son messianisme était tout national et charnel : il reposait sur l'attente du règne des mille ans et de la Jérusalem céleste. Le dualisme que professait l'hérétique, annonce les thèses gnostiques qui trouveront au cours du second siècle leur complet développement : il n'est pas, évidemment, d'origine judaïque, comme les autres éléments de sa doctrine, mais il trouve de nombreux points d'attache chez tous ceux qui condamnent la matière et ne peuvent se résoudre à y voir l'œuvre du Dieu suprême.

Les auteurs anciens ne disent rien de la morale de Cérinthe. Filastrius et saint Epiphane la représentent comme nettement judaïsante : il aurait admis la Loi en partie, la circoncision et le sabbat Il aurait par contre rejeté les épîtres de saint Paul, les Actes des Apôtres; et des Evangiles il n'aurait conservé que celui de saint Matthieu, amputé d'ailleurs de la généalogie du Sauveur.

Lorsqu'on lit, après les textes de saint Irénée et de Caïus, la première Épître de saint Jean, on mesure mieux la gravité du danger contre lequel avait à lutter le vieil apôtre. Cette lettre est pleine d'avertissements et de mises en garde. Les adversaires ne sont pas nommés, mais on les

sent actifs et menaçants : « Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? celui-là est un antéchrist qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père; quiconque confesse le Fils, a aussi le Père (*I Ioan.*, II, 22-23). » « Mes très chers, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu, car nombreux sont les faux prophètes qui sont sortis dans le monde. Voici à quoi l'on reconnaît l'esprit de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu, c'est l'esprit de l'Antéchrist, dont vous avez entendu dire qu'il vient, et maintenant, il est déjà dans le monde (*I Ioan.*, IV, 1-3). »

Tout le long de l'épître se multiplient ainsi les conseils. L'erreur que vise saint Jean, s'attaque à la personne du Christ; elle rejette la divinité du Sauveur, et c'est pour lui répondre que, dès les premières lignes de son Évangile, l'apôtre déclare : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Tant de faux croyants s'imaginent que Jésus n'était pas autre chose qu'un homme. D'autres, semblent-ils, prétendent que le Christ n'a pri; qu'une apparence de corps, En réalité « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

L'hérésie d'après saint Ignace. — Quelques années plus tard, lorsque saint Ignace traverse la province d'Asie pour aller à Rome, la situation n'a guère changé. Les hérétiques sont toujours aussi audacieux : ils parcourent les communautés d'Asie Mineure pour y répandre leurs doctrines; ils multiplient les discours et les exhortations afin de combattre l'orthodoxie. A Éphèse, paraît-il, ils n'ont obtenu aucun succès (*Ephes.*, IX); mais à Philadelphie, l'évêque d'Antioche s'est heurté à eux et a dû longuement discuter leurs théories. « Étant parmi vous, écrit-il, je disais d'une grande voix, voix de Dieu : Attachez-vous à l'évêque et au presbytérium et aux diacres.

Eux supposèrent que je disais cela, parce que j'avais connu d'avance la scission de quelques-uns. Or, celui en qui je suis enchaîné m'est témoin que je ne l'avais pas appris par une chair humaine, mais l'Esprit annonçait, disant ceci : Ne faites rien sans l'évêque... Je vous supplie de ne rien faire par esprit de querelle, mais selon ce que vous savez du Christ. En effet, j'appris que quelques-uns disaient : Si je ne trouve pas (ce point) dans les archives, dans l'Évangile, je ne crois point. Et comme je leur disais : C'est écrit, ils me répondirent : C'est là la question (*Philad.*, VII-VIII). »

Ce texte est caractéristique : la discussion a pour point de départ l'Évangile, auquel les hérétiques font profession de s'attacher comme à l'autorité suprême, et dans lequel ils pensent trouver la preuve décisive de leur doctrine. Ignace a donc en face de lui des chrétiens, qui admettent le témoignage de l'Écriture : lui l'admet aussi, mais il n'y trouve pas ce qu'y découvrent ses adversaires. La controverse risquerait de se poursuivre indéfiniment, si, en dernière analyse, Ignace ne faisait appel à la tradition vivante, à l'évêque et à son presbytérium.

Les docteurs contre lesquels doit lutter l'évêque d'Antioche n'enseignent d'ailleurs plus tout à fait ce qu'enseignaient les adversaires de saint Jean. Ils prétendent que le Christ n'a pris un corps et n'a souffert qu'en apparence : d'où le nom de docètes, sous lequel ils sont connus dans l'histoire. D'après eux, le Christ est bien le Fils de Dieu; mais il n'est pas véritablement un homme, car son humanité n'est qu'une vaine illusion. Saint Ignace ne saurait trop mettre en garde ses correspondants contre leurs séductions : « Pour capter la confiance, les hérétiques mêlent Jésus-Christ à leurs erreurs, semblables à ces gens qui versent un poison mortel dans un mélange de vin et de miel; l'homme, qui n'est pas averti, boit la mort avec plaisir en savourant ces douceurs empoisonnées. Fermez donc l'oreille aux discours de ceux qui ne vous parlent pas de

Jésus-Christ, descendant de David, fils de Marie, qui est vraiment né, qui a mangé et qui a bu, qui a vraiment été persécuté sous Ponce-Pilate, qui a vraiment été crucifié et est mort, sous les regards des êtres célestes, terrestres et souterrains, qui est aussi vraiment ressuscité des morts, par la puissance de son Père qui nous ressuscitera aussi selon la ressemblance, nous qui croyons à lui, dans le Christ Jésus, sans qui nous n'avons pas la véritable vie. S'il n'a souffert qu'en apparence, comme le disent certains athées, c'est-à-dire incroyants, qui ne sont eux-mêmes qu'une apparence, pourquoi suis-je enchaîné? pourquoi désiré-je combattre les bêtes? c'est donc en vain que je meurs. C'est donc un mensonge que je dis à propos du Seigneur (*Trall.*, VII, IX-X). »

Aux Smyrniotes, saint Ignace répète les mêmes enseignements. « Vous êtes pleinement croyants en Notre-Seigneur, qui est vraiment de la race de David selon la chair, fils de Dieu selon la volonté et la puissance de Dieu, vraiment né d'une vierge, baptisé par Jean afin d'accomplir toute justice, vraiment cloué (à la croix) sous Ponce-Pilate et Hérode le tétrarque, pour nous en sa chair... C'est en effet pour nous qu'il a souffert tout cela, afin que nous soyons sauvés : et il a vraiment souffert, comme aussi il s'est vraiment ressuscité lui-même; il n'a pas souffert en apparence, comme disent certains incroyants, qui sont eux-mêmes en apparence (*Smyrn.*, I-II). » Un peu plus loin, le saint évêque ajoute : « Il y en a qui, par ignorance, le renient, ou plutôt qui ont été reniés par lui, avocats de la mort plutôt que de la vérité : ils n'ont été persuadés ni par les prophéties, ni par la loi de Moïse, ni même jusqu'à présent par l'Évangile et par nos propres souffrances selon l'homme. Car ils pensent sur nous comme sur lui. A quoi me sert-il, si quelqu'un me loue et s'il blasphème mon Seigneur en ne confessant pas qu'il porte la chair (*Smyrn.*, V). »

Ce sont surtout les épîtres aux Tralliens et aux Smyr-

niotes qui précisent le caractère docète de la christologie hérétique. Dans d'autres lettres, et particulièrement dans celles qui s'adressent aux Magnésiens et aux Philadelphiens, saint Ignace insiste davantage sur les dangers que fait courir à l'Église l'observance des préceptes judaïques; il condamne ceux qui se font circoncire et imposent aux chrétiens les rites enseignés par Moïse. A ces prescriptions rituelles se mêlent sans doute des spéculations analogues à celles que saint Paul avait naguère dénoncées dans la lettre aux Colossiens : saint Ignace n'entre pas sur ce point en de longues analyses. On admet souvent d'ailleurs qu'il ne vise qu'une seule hérésie caractérisée à la fois par une christologie docète et par un attachement suranné aux observances juives. Cette conclusion n'est pas assurée, et il semble plus probable qu'il tient tête en réalité à deux erreurs distinctes qui ne se manifestent pas dans les mêmes Églises, le docétisme d'une part et le judaïsme de l'autre.

Saint Ignace ne parle guère de la vie morale des hérétiques. Il se contente de dire qu'ils n'ont aucune charité à l'égard des pauvres et des indigents, et qu'ils sont des fauteurs incorrigibles de coteries et de schismes. Il les traite de loups hypocrites qui captivent les fidèles par une volupté mauvaise (*Philad.*, II, 1) et il recommande à ceux-ci de conserver leur chair comme le temple de Dieu. Ces formules sont trop générales pour nous permettre d'affirmer l'immoralité des hérétiques.

Avons-nous, sur le docétisme au début du second siècle, d'autres témoignages que les Épîtres de saint Ignace? Quelques passages des Odes de Salomon ont été, nous l'avons dit, interprétés comme des affirmations docètes, celui-ci par exemple :

« Elle (la mère-Vierge) devint grosse et enfanta un fils sans douleur;

et, afin qu'il n'arrivât rien d'inutile, ne demanda pas une sage-femme pour l'assister,

Une apparence d'homme elle enfanta volontairement,

elle l'enfanta en ressemblance,
elle le posséda en puissance,
et l'aima en salut,
et le garda dans la suavité,
et le montra dans la grandeur (*Od.*, XIX, 7-10). »

De pareils textes ne sont pas décisifs : il s'agit surtout ici de mettre en relief la naissance virginale du Sauveur, et l'on aurait tort d'appuyer outre mesure sur des mots comme apparence ou ressemblance, dont l'exacte interprétation dépend du contexte. Remarquons seulement que le docétisme a été une des grandes tentations de christianisme au début de son existence : n'était-ce pas en effet relever le Christ que de prétendre qu'il n'avait rien eu de l'homme et de ses infirmités, sinon les apparences?

Simon. — Les témoignages contemporains ne nous renseignent pas autrement sur l'hérésie au début du second siècle. Mais nous savons par ailleurs que là ne se bornait pas l'activité des sectes.

Les *Actes des Apôtres* nous font connaître un personnage du nom de Simon, qui exerçait son activité en Samarie, aux environs des années 33-36. Simon était magicien. « Il prétendait être quelqu'un de grand. Et tous, du plus petit au plus grand, l'écoutaient en disant : C'est la grande vertu de Dieu (*Act.*, VIII, 10). » La prédication de Philippe l'émut, paraît-il, au point qu'il crut et reçut le baptême. Mais ses intentions n'étaient pas pures : il prétendait obtenir le pouvoir d'accomplir des miracles et même l'acheter à prix d'argent, ce qui lui valut de la part de Pierre et de Jean de terribles reproches.

On voit par ce récit que la prédication de Simon est antérieure, dans ses débuts à celle du christianisme. La doctrine enseignée par le magicien n'avait donc rien de chrétien : c'était une gnose, à base de mythes païens et de magie. Saint Justin, qui était originaire de Naplouse en Samarie et qui nous assure que, de son temps, vers 150,

tous les Samaritains vénéraient Simon comme le premier Dieu, nous donnait sur elle les renseignements suivants : Ayant acheté une femme publique, nommée Hélène, qui était prostituée à Tyr en ce temps-là, Simon se mit à parcourir le pays avec elle. Il disait qu'elle était sa pensée, par laquelle il avait créé les anges. Cette pensée étant descendue du ciel, les anges qui avaient créé le monde se prirent d'amour pour elle et en vinrent à cause d'elle à se faire la guerre. Comme ils la retenaient prisonnière et l'empêchaient de remonter au ciel, elle passa de corps de femme en corps de femme : en particulier ce fut elle qui s'incarna dans la fameuse Hélène qui donna occasion à la guerre de Troie. Elle s'incarna de nouveau dans la prostituée de Tyr, dont Simon déclarait : C'est pour elle que je suis descendu : elle est la brebis perdue que je devais retrouver d'abord pour la délivrer de ses liens et procurer le salut des hommes par ma connaissance.

Le récit des *Actes* nous assure par ailleurs que, de très bonne heure, Simon entra en rapports avec le christianisme. La légende ne tarda pas à s'emparer de lui, pour l'opposer à saint Pierre en des controverses dramatiques. dont on trouve le récit dans les apocryphes clémentins.

Même si l'on ne tient pas compte des développements postérieurs de la légende, il est vraisemblable que la personne de Jésus prit une place importante dans l'enseignement des Simoniens : au dire de saint Irénée, qui dépend sans doute de sources plus anciennes, la Puissance suprême qui s'est manifestée à Samarie comme Père en Simon, se serait montrée aux Juifs comme fils en Jésus et dans les autres pays comme Esprit-Saint.

Saint Hippolyte, dans les *Philosophoumena*, copie saint Irénée; mais il donne également un exposé de la théologie simonienne d'après un livre intitulé, paraît-il, *La grande révélation* : on y voit figurer une puissance infinie, un personnage immuable, identifié à Simon, et ensuite les six principes des choses groupés par paires. Cet exposé est

très obscur, et il ne faut pas chercher à en éclairer le détail.

A quel moment exact le simonianisme accepta-t-il ainsi de faire figurer Jésus dans sa troupe? on ne saurait le dire. On ne saurait pas davantage indiquer le succès de sa propagande : saint Justin, qui, le premier, nous apprend que Simon vint à Rome sous le règne de Claude César, se trompe assurément lorsqu'il parle de la statue qu'on lui aurait érigée dans une île du Tibre, avec l'inscription *Simoni deo sancto :* peut-on même accepter de confiance le voyage du magicien dans la capitale?

Saint Justin nous fait encore connaître le nom d'un autre docteur de mensonge : Ménandre, lui aussi Samaritain, originaire du bourg de Capparétée et disciple de Simon. « Avec l'assistance des démons, écrit l'apologiste, il trompa par les prestiges de la magie beaucoup d'habitants d'Antioche, au point de faire croire à ses adeptes qu'ils ne mourraient pas; et encore aujourd'hui, on trouve de ses disciples qui le croient (*I Apol.*, XXVI, 4). » Nous ne savons rien autre de ce Ménandre, dont la prédication ne dut pas obtenir grand succès. Saint Ignace n'y fait pas la moindre allusion, et il semble que dès le commencement du second siècle, ses disciples n'aient pas exercé d'influence sur les chrétiens d'Antioche.

Il est vrai que l'évêque d'Antioche ne mentionne pas davantage Satornil qui dut être son contemporain et exercer son action en Syrie. Mais il est fort possible que Satornil dont saint Justin et Hégesippe signalent déjà les disciples n'ait commencé sa prédication qu'après la mort d'Ignace. Ce que nous savons de plus clair à son sujet nous est rapporté, non sans confusion d'ailleurs, par saint Irénée, qui semble faire de Satornil le premier des grands gnostiques.

Satornil aurait enseigné l'existence d'un Dieu Père que nul ne peut nommer ni connaître et qui a créé les anges. Le monde est, d'après lui l'œuvre de sept anges, qui ont

aussi fait l'homme. A l'homme, le Dieu innomable a envoyé une étincelle de vie, qui doit être dégagée de la matière. Le Dieu des Juifs est un des anges créateurs. Comme ceux-ci se sont mis en révolte contre Dieu, le Sauveur est venu pour abattre leur puissance, et spécialement pour vaincre le Dieu des Juifs. Le Sauveur n'a de l'homme que l'apparence, ce qui ne l'empêche pas de jouer son rôle lorsqu'il s'agit de délivrer l'étincelle de vie que possèdent les hommes ou du moins certains d'entre eux. L'exposé de saint Irénée n'est pas toujours précis. On voit cependant que le système de Satanil est plus simple que celui des gnostiques postérieurs : il a dû se répandre durant le premier quart du second siècle.

Les noms et les faits que nous venons de rappeler ne représentent pas assurément toutes les manifestations de l'hérésie à la fin du I^er^ siècle. L'Orient tout entier et la Syrie d'une manière plus spéciale, étaient alors le théâtre d'un extraordinaire pullulement de sectes de toute sorte. Les doctrines les plus étranges s'y rencontraient et s'y combinaient en des syncrétismes variés. Il était naturel que le christianisme fournît, à l'occasion, quelques-uns de ses éléments à ces mélanges inattendus. Il était sans doute plus protégé que la plupart des autres doctrines par la fermeté du dogme monothéiste qui était son point de départ assuré, et aussi par le fait historique du Christ, qui, étant réellement né, ayant réellement souffert sous Ponce-Pilate, étant réellement ressuscité, ne pouvait être confondu avec aucune des divinités qui se partageaient les adorations des initiés aux mystères les plus divers.

Mais, parmi les auditeurs de la prédication chrétienne, comment empêcher que quelques-uns s'emparent de la personne de Jésus et du thème de la rédemption, pour les introduire, vaille que vaille, dans un nouveau système? A ses origines, la gnose n'est pas plus chrétienne que le simonianisme : elle le devient, lorsqu'elle accorde une place à Jésus.

S'il y a quelque chose de remarquable, dans la confusion des sectes et le mélange des idées, dont nos documents ne nous donnent qu'une représentation affaiblie, c'est que le christianisme n'ait pas sombré alors; c'est qu'il ait gardé non seulement son originalité, mais sa doctrine déjà traditionnelle et qu'il l'ait maintenue d'une extrémité du monde à l'autre, en l'absence d'une autorité assez clairement déterminée pour s'imposer à tous. Lorsque les lettres de saint Ignace parlent du christianisme comme d'une unité définie, lorsqu'elles donnent à l'Église le nom de catholique, elles traduisent un fait que peut-être nous n'admirons pas toujours assez. A l'intérieur de chaque communauté, l'unité est maintenue par la cohésion entre les fidèles et la hiérarchie : ceux qui n'obéissent pas à l'évêque cessent d'appartenir à l'Église. Entre les différentes communautés du monde, il n'y a guère d'autre lien visible que celui qui est créé par les prières, par les lettres, par les visites, par les aumônes; ce lien suffit pourtant : d'une extrémité de l'univers à l'autre, il n'y a qu'une seule Église qui est le corps du Christ.

CHAPITRE VI

LE CHRISTIANISME ET L'EMPIRE ROMAIN A LA FIN DU Ier SIÈCLE

La persécution de Néron. — L'édit néronien. — La lettre de Trajan à Pline. — La persécution de Domitien. — Sous Trajan.

La persécution de Néron. — Ce fut, semble-t-il, sous le règne de Néron, et aux environs de l'an 64 que l'empire romain commença à distinguer nettement le christianisme du judaïsme et à prendre à son égard une attitude hostile. Jusque-là, les deux religions avaient été plus ou moins confondues par les détenteurs du pouvoir. Vers 51 ou 52, au dire de l'historien Suétone, l'empereur Claude avait chassé de Rome les Juifs, qui, sous l'impulsion de Chrestus, faisaient de violents tumultes; et l'on admet d'ordinaire que l'édit impérial avait été provoqué par les controverses ou les émeutes qui avaient éclaté au sein des juiveries romaines au sujet du Christ. Sans doute, il n'est pas absolument impossible qu'un agitateur du nom de Chrestus ait alors suscité des troubles; mais cette hypothèse est rendue au moins inutile d'après tout ce que nous savons des réactions produites par la prédication chrétienne dans les synagogues : partout, l'enseignement des apôtres excitait les esprits et divisait les communautés juives : il est naturel qu'il en ait été de même à Rome.

Vers le même temps, à Corinthe, le proconsul Gallion avait vu comparaître saint Paul devant son tribunal : c'étaient les Juifs qui lui avaient amené l'apôtre, sous le prétexte qu'il enseignait un autre culte que celui voulu par la loi. Gallion, en présence de cette accusation, s'était contenté de répondre : « S'il s'agissait d'un forfait ou d'un crime, je vous soutiendrais tout naturellement. Mais puisqu'il est question de mots et de noms et de votre loi, c'est à vous de voir. Je ne veux pas être juge de ces affaires (*Act. Apost.*, XVIII, 14-15). » L'attitude du proconsul était nette : s'il refusait d'intervenir, c'est qu'à ses yeux la prédication de Paul n'était qu'une forme plus ou moins orthodoxe du judaïsme.

Un peu plus tard, le grand prêtre Ananie lui-même ne voyait pas encore nettement la différence du judaïsme et du christianisme : en présentant saint Paul au procurateur Félix, il le dénonçait comme un séditieux, un fauteur de troubles, le chef de l'hérésie des Nazaréens (*Act. Apost.*, XXIV, 4) : à ses yeux, le christianisme n'était toujours qu'une secte juive.

Après s'être ainsi prolongée pendant une trentaine d'années, la confusion des deux religions se dissipa. « Le 19 juillet 64, raconte Batiffol, un incendie se déclara dans les entours du grand cirque, à Rome : en six jours et sept nuits, le feu dévora le Vélabre, le Forum, une partie du Palatin. Il se ralluma à l'autre extrémité de Rome, et, trois jours durant, il ravagea le Quirinal, le Viminal et le champ de Mars. Au total, sur quatorze régions que comptait la ville, quatre seulement furent épargnées, celles-là entre autres (la porte Capène et le Transtévère) où les Juifs étaient le plus nombreux. Le peuple, dans son affolement, accusa Néron d'avoir mis le feu à Rome pour en remanier le plan. Néron, pour apaiser ces rumeurs, offrit d'autres coupables et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestée pour leurs abominations et que le vulgaire appelait chrétiens. »

Nous connaissons, par Tacite, cette atroce histoire. On se saisit d'abord de quelques chrétiens qui avouent sans difficulté leurs croyances; puis sur leurs dénonciations, c'est bientôt une immense multitude qui est arrêtée : beaucoup plus que de l'incendie de la ville, ils sont convaincus de haine du genre humain.

Le nombre des victimes fut énorme. Pendant longtemps, l'Église de Rome conserva le souvenir de la persécution néronienne et Clément, dans sa lettre aux Corinthiens y fait encore allusion : « Pour laisser de côté les exemples anciens, écrit-il, venons-en aux athlètes tout récents; prenons les généreux exemples de notre génération. C'est par l'effet de la jalousie et de l'envie que furent persécutés ceux qui étaient les colonnes les plus élevées et les plus justes et qu'ils combattirent jusqu'à la mort. Jetons les yeux sur les excellents apôtres. Pierre, qui, victime d'une injuste jalousie, souffrit non pas une ou deux, mais de nombreuses fatigues, et qui, après avoir accompli ainsi son martyre, s'en est allé au séjour de gloire qui lui était dû. C'est par suite de la jalousie et de la discorde que Paul a manifesté le prix de la patience. Chargé sept fois de chaînes, banni, lapidé, devenu un héraut en Orient et en Occident, il a reçu pour sa foi une gloire éclatante. Après avoir enseigné la justice au monde entier, atteint les bornes de l'Occident, consommé son martyre devant ceux qui gouvernent, il a quitté le monde et s'en est allé au saint lieu, illustre modèle de patience.

« A ces hommes dont la vie a été sainte, vint s'adjoindre une grande foule d'élus, qui, par suite de la jalousie, endurèrent beaucoup d'outrages et de tortures, et qui laissèrent parmi nous, un magnifique exemple. C'est, poursuivies par la jalousie, que des femmes, les Danaïdes et les Dircés, après avoir souffert de terribles et monstrueux outrages, ont touché le but dans la course de la foi et ont reçu la noble récompense, toutes débiles de corps qu'elles étaient (*I Clem.*, V-VI). »

En lisant ces fortes paroles, on se rend compte de la grandeur de l'épreuve que fut, pour l'Église de Rome, la persécution néronienne. Après trente ans, on y pensait encore, comme à un événement tout récent; et ceux dont on gardait ainsi la mémoire n'étaient pas seulement les deux apôtres Pierre et Paul, mais la foule immense des victimes de tout âge et de tout sexe qui avaient été frappées par l'édit de Néron.

L'édit néronien. — Car il semble bien, si l'incendie de Rome fut le premier prétexte de la persécution, l'empereur chercha ensuite à légitimer sa conduite en interdisant, sous les peines les plus sévères, la profession du christianisme. Le souvenir du moins se conserva longuement d'un acte officiel de Néron qui condamnait le nom chrétien : à plusieurs reprises, Tertullien qui écrivait dans les dernières années du second siècle, mentionne cet *institutum neronianum*, cette loi, ce décret, qui survécut, en dépit de tous les changements, à celui qui l'avait porté : « Consultez vos archives, déclare-t-il dans l'*Apologétique*, vous y trouverez que, le premier, Néron a frappé du glaive impérial cette secte qui alors se développait particulièrement à Rome. » Et dans son livre *Aux nations* : « Sous le principat d'Auguste, ce nom a pris naissance. Sous Tibère, sa discipline a jeté son premier éclat. Sous Néron, la condamnation l'emporta. Ce que nous sommes, l'édit lui-même l'a montré... Cependant, après l'abolition de ses autres actes, cette seule loi de Néron est demeurée. »

Les textes de Tertullien sont clairs; ils trouvent, semble-t-il, une confirmation dans un passage de Suétone, qui énumère un certain nombre de mesures prises par l'empereur Néron: parmi des lois sur le luxe, sur les cabarets, sur les courses de chars, sur les mimes, contre les faussaires, prend place l'indication d'une loi contre les chrétiens : « Il interdit de vendre dans les cabarets quoique ce fût de

nuit en dehors des herbes et des légumes, alors qu'auparavant on y proposait toute sorte de mets; il punit des derniers supplices les chrétiens, vu qu'ils pratiquaient une religion nouvelle et malfaisante; il défendit les jeux des cochers... » Le désordre apparent de cette liste est un garant de son authenticité : l'historien a dû copier une sorte de table des matières, dans laquelle étaient indiqués, suivant la chronologie, les actes de Néron : qui sait s'il a été frappé de la disproportion, si choquante cependant, entre l'interdiction des plaisanteries des cochers et la condamnation sans phrases des chrétiens?

Un témoignage encore plus précis nous est fourni par la première lettre de saint Pierre : « Que personne d'entre vous, recommande l'apôtre, ne souffre comme meurtrier ou comme voleur ou comme malfaiteur, ou comme se mêlant de ce qui ne le regarde pas; mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point de honte (*I Petr.*, IV, 15). » Les souffrances que vise ici l'apôtre sont les châtiments que l'on peut encourir de la part des autorités préposées à la répression des voleurs, des assassins, etc., c'est-à-dire de la part des tribunaux réguliers. Il est naturel de croire que ces paroles n'ont pas été écrites avant que ces tribunaux aient commencé à instrumenter expressément contre les chrétiens.

Pratiquement, l'interdiction portée par Néron demeura lettre morte : tout au moins, nous ne connaissons avec certitude aucun martyr de ce temps en dehors de Rome. A Rome même, la persécution fut de courte durée. Néron n'eut pas le temps de poursuivre les chrétiens qui avaient pu survivre aux menaces et qui se dissimulaient tant bien que mal. Après lui, les premiers Flaviens eurent assez à faire pour ne pas se préoccuper de la situation juridique des fidèles.

On a remarqué, et il faut en effet insister sur ce point, que le christianisme était inconciliable avec les idées courantes tout autant qu'avec la législation romaine en

matière de religion. Le monde ancien n'admettait ni la liberté des cultes, ni l'athéisme. Tous devaient avoir une croyance et pratiquer un culte. Naturellement, cette croyance et ce culte étaient ceux de la nation à laquelle on appartenait; et, comme les dieux du polythéisme n'étaient pas jaloux les uns des autres, leurs fidèles pouvaient, après avoir rendu leurs hommages à ceux-ci, venir encore adorer ceux-là : le syncrétisme paraissait s'imposer à qui voulait, tout en gardant les dieux de sa propre patrie, adorer ceux de Rome. Seuls les Juifs se refusaient à toute compromission : exclusivement attachés à Iahvé, ils ne pouvaient pas sacrifier aux idoles; mais on ne songeait pas à le leur demander, parce que Iahvé était leur Dieu à eux, celui de leur race, de leur nation et qu'en lui restant fidèles, ils se conformaient, après tout, aux règles en vigueur. On aurait pu craindre qu'après la prise de Jérusalem et la destruction du temple, les Juifs, ayant cessé d'avoir une existence nationale, ne fussent obligés de renoncer aussi à Iahvé, leur Dieu; en réalité, leurs privilèges étaient depuis trop longtemps reconnus, pour que les événements de 70 changeassent quoique ce fût à leur condition légale. A travers tout l'empire romain, il existait des juiveries, dont les membres se réunissaient pour prier dans les synagogues et faisaient preuve d'ailleurs de loyalisme à l'égard des institutions établies : la ruine de l'état juif laissa intactes ces juiveries, qui gardèrent leurs droits. Même dispersés, les Juifs constituaient un peuple.

Il n'en était pas de même des chrétiens. Leur prosélytisme brisait toutes les barrières; il s'adressait à tous; et lorsqu'il avait réussi quelque conquête, les nouveaux fidèles étaient obligés de rompre avec leur passé, de renier les dieux qu'ils avaient jusqu'alors adorés, de se consacrer exclusivement au service d'un seul Dieu. Pratiquement, c'était l'athéisme, avec tout ce que ce mot comportait alors de conséquences religieuses et sociales, la mise hors la loi, la rupture avec l'ensemble des institutions et des lois natio-

nales, c'est-à-dire un état violent, qui ne pouvait être puni que par la peine capitale.

La lettre de Trajan à Pline. — La meilleure preuve de cet état d'esprit est à chercher dans la réponse de l'empereur Trajan à Pline le jeune, gouverneur de la province de Bithynie en 111-113. Nous avons déjà lu la lettre adressée alors à l'empereur par l'honnête fonctionnaire. Cette lettre ne peut laisser aucun doute sur la situation légale qui était alors celle des chrétiens : au temps où écrit Pline, la profession de christianisme constitue à elle seule un crime capital : « A ceux qui m'ont été déférés comme chrétiens, dit-il, j'ai posé la question s'ils étaient chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je les ai interrogés une seconde, une troisième fois, en les menaçant du supplice. Ceux qui ont persisté, je les ai fait conduire à la mort ... » Pourquoi? pour quel crime? Simplement parce qu'il s'agit d'une superstition mauvaise, démesurée. Il est vrai que le grand nombre des chrétiens inquiète Pline : ils sont trop; et si l'on doit tous les frapper, la province ne risque-t-elle pas d'être décimée? D'ailleurs, que doit-on punir au juste : est-ce le nom lui-même? ou sont-ce les crimes connexes au nom? cette question est d'importance, lorsqu'il s'agit de régler le sort des apostats : car ils échappent au châtiment si l'on ne punit que le nom, auquel ils ont renoncé, tandis qu'ils continuent à le mériter, si l'on veut frapper les crimes qu'il recouvre. Ajoutons que, si la question se pose, c'est que la loi elle-même n'a rien précisé : elle se borne à frapper les chrétiens en tant que tels.

La réponse de Trajan est on ne peut plus claire : « Tu as suivi la marche que tu devais, mon cher Secundus, dans l'examen des causes de ceux qui ont été déférés à ton tribunal, comme chrétiens. En pareille matière, en effet, on ne peut établir une interprétation fixe pour tous les cas. Il ne faut pas rechercher les chrétiens. Si on les dénonce et qu'ils soient convaincus, il faut les punir, de façon

cependant que celui qui nie être chrétien, et qui prouve son dire par des actes, c'est-à-dire en adressant des supplications à nos dieux, obtienne le pardon comme récompense de son repentir, quels que soient les soupçons qui pèsent sur lui pour le passé. »

Trajan s'efforce d'adoucir la loi, non dans ses termes, mais dans son application. Comme Pline, il est ému par le grand nombre des supplices qui se préparent, si tous les chrétiens, quels qu'ils soient, doivent être exécutés; et voilà pourquoi il défend les perquisitions. On ne recherchera pas les chrétiens, dit-il, on se contentera de punir ceux qui seront dénoncés et convaincus. « Oh, l'étrange sentence, illogique par nécessité! écrira là-dessus Tertullien. Elle dit qu'il ne faut pas les rechercher, comme s'ils étaient innocents, et elle prescrit de les punir comme s'ils étaient criminels. Elle épargne et elle sévit; elle ferme les yeux et elle punit. Pourquoi t'exposer toi-même à la censure? Si tu les condamnes, que ne les recherches-tu pas aussi? Si tu ne les recherches pas, pourquoi ne les absous-tu pas aussi? Pour la recherche des brigands, il y a, dans chaque province, un détachement militaire désigné par le sort; contre les criminels de lèse-majesté et les ennemis publics, tout homme est soldat, et la recherche s'étend aux complices, aux confidents. Le chrétien seul, il n'est pas permis de le rechercher, mais il est permis de le déférer au juge, comme si la recherche avait un autre but que de déférer au juge. Vous condamnez donc un homme dénoncé, alors que personne n'a voulu qu'il soit recherché (*Apolog.*, II, 7-9; trad. Waltzing). »

On ne saurait mieux dire; et le rescrit de Trajan pêche par illogisme. En même temps qu'il rappelle la loi : il faut les punir, il pose les limites de son application : il ne faut pas les rechercher. La profession de christianisme est théoriquement inconciliable avec les principes essentiels du droit antique; en fait, on la tolère, parce qu'il n'est guère possible de faire autrement.

La persécution de Domitien. — Entre Néron et Trajan, on l'avait déjà tolérée; et, sauf une courte et violente persécution vers la fin du règne de Domitien, aucun obstacle sérieux n'était venu, semble-t-il, troubler la paix de l'Eglise. La persécution de Domitien elle-même nous est mal connue, bien que la lettre de Clément aux Corinthiens eût été écrite tout de suite après et qu'elle rappelle brièvement les malheurs et les calamités soudaines qui ont frappé coup sur coup la communauté romaine. On a supposé que les mesures fiscales prises par l'empereur contre les Juifs — il avait exigé le paiement du didrachme de tous ceux qui menaient la vie judaïque — ont par contre coup frappé les chrétiens, encore mal distingués d'avec les Juifs dans certains milieux, et que cette opération, menée avec vigueur, a naturellement abouti à faire des victimes. Cela est possible. Il faut aussi tenir compte, sans aucun doute, des dispositions personnelles de Domitien, très attaché par principe aux mœurs romaines et hostile à toute nouveauté.

En tout cas, les seuls martyrs de Rome que nous connaissions furent mis à mort sous le double prétexte d'athéisme et de mœurs juives. Les plus célèbres d'entre eux sont le consul Clemens et sa femme Flavia Domililla. Clemens fut exécuté en 95, l'année même de son consulat. Flavia Domililla fut exilée dans l'île de Pandataria. Une autre Flavia Domitilla, leur nièce, fut reléguée dans l'île de Pontia. La légende s'empara plus tard de ces personnages, que la noblesse de leur naissance et la dignité de leur vie avaient mis spécialement en relief : au IV^{e} siècle, l'auteur des Actes des saints Nérée et Achillée savait sur leurs faits et gestes, sur leurs compagnons, sur leur genre de mort, toutes sortes de détails qui n'ont d'ailleurs aucune valeur historique. Les deux fils de Clemens, qui avaient reçu de l'empereur les noms de Vespasien et de Domitien et qui avaient été destinés par lui à lui succéder sur le trône ne paraissent pas avoir été inquiétés; mais la mort de Domitien mit un

terme aux destinées impériales de la famille des *Flavii*.

Beaucoup d'autres chrétiens de Rome furent encore les victimes de Domitien; on cite parmi eux le consulaire Acilius Glabrion, qui fut accusé d'être un révolutionnaire, *molitor novarum rerum;* Dion Cassius et Eusèbe affirment que le nombre des martyrs fut considérable et la lettre de Clément nous donne en effet l'impression d'avoir été écrite au lendemain d'une tourmente brève, mais extrêmement douloureuse.

Il semble bien que la persécution ne se borna pas à la ville de Rome. On connaît la tradition, rapportée par Tertullien, suivant laquelle le vieil apôtre Jean fut emmené à la capitale et y subit le supplice de l'huile bouillante : il sortit de la chaudière plus fort et plus dispos qu'il n'y était entré. L'Apocalypse d'autre part nous apprend que Jean avait été exilé à Patmos à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus : on peut placer cet exil avant ou après le supplice devant la Porte Latine.

L'Apocalypse nous donne encore des renseignements sur les tribulations des Eglises d'Asie. Au moment où l'apôtre écrivait sa prophétie, l'Eglise de Smyrne était menacée d'une lourde épreuve : « Je connais ta tribulation et ton indigence, lui disait Jean, — mais tu es riche — et le blasphème proféré par ceux qui disent être juifs; et ils ne le sont pas, mais une synagogue de Satan. Ne crains rien des peines que tu es près de souffrir. Voici que le diable est près d'en jeter d'entre vous en prison, pour que vous soyez tentés, et vous aurez une tribulation de dix jours. Trouve-toi fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de la vie (*Apoc.*, II, 9-10). » A Pergame, Antipas, le témoin fidèle, avait déjà été tué (*Apoc.*, II, 13). Un peu partout, il y avait eu des martyrs; il devait y en avoir d'autres; et les meilleurs esprits s'impatientaient; on se demandait avec angoisse quand viendrait le jour du triomphe et quand le Seigneur vengerait ceux qui avaient donné leur vie pour lui. C'est ce qui exprime admirablement la

vision qui suit l'ouverture du cinquième sceau : « Je vis en dessous de l'autel les âmes des égorgés à cause de la parole de Dieu et à cause du témoignage qu'ils avaient. Et ils crièrent d'une grande voix, disant : Jusques à quand, toi, le Maître, le Saint et Véritable, ne juges-tu pas et ne venges-tu pas notre sang sur ceux qui habitent la terre? Et il leur fut donné à chacun une robe blanche, et il leur fut dit de se tenir en repos jusqu'à ce que fussent au complet et leurs compagnons de service et leurs frères qui doivent être mis à mort aussi bien qu'eux (*Apoc.*, VI, 9-11). »

Toute l'Apocalypse respire une atmosphère de persécution. Ce livre unique a été écrit au temps de la grande douleur, quand partout l'empire déclarait sa haine aux Eglises et multipliait le nombre des martyrs. Beaucoup sentaient souffler sur eux le vent du découragement. L'apôtre les console et les fortifie; à leurs yeux, il fait briller la splendeur du triomphe qui doit suivre l'épreuve; il ne craint même pas de compléter la joie de ce triomphe par l'annonce de la chute de l'empire romain : « Ils pleureront, et ils se frapperont la poitrine à son sujet, les rois de la terre qui, avec elle, ont forniqué et se sont livrés au luxe, une fois qu'ils regarderont la fumée de son embrasement, se tenant au loin à cause de la peur de son tourment, disant : Malheur, malheur, la ville, la grande ville, Babylone, la ville puissante, parce qu'en une seule heure est venu ton jugement! Les marchands de la terre pleurent et se lamentent à son sujet, parce que leur cargaison, personne ne l'achète plus : cargaison d'or et d'argent, et de pierres précieuses et de perles, et de byssus et de pourpre, et de soie et d'écarlate, ainsi que tout bois de tuya et tout ouvrage d'ivoire et tout ouvrage du bois le plus précieux, et d'airain et de fer et de marbre, et le cinnamome et l'amome, et les parfums et l'huile aromatique, et l'encens et le vin et l'huile, et la fleur de farine et le froment et les bêtes de somme et les brebis — et de chevaux et de voitures, et de corps humains, — ainsi que les âmes d'hommes... En

une heure, a été dévastée cette richesse si grande!... Réjouis-toi à son sujet, ciel! et vous, les saints et les apôtres et les prophètes, parce que Dieu a jugé son arrêt pour nous contre elle... En elle s'est trouvé le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été égorgés sur la terre » (*Apoc.*. XVIII, 10-17).

Longuement, la prophétie se poursuit. L'apôtre et ses lecteurs prennent plaisir, semble-t-il, à opposer la présente richesse de la cité maudite et la ruine dans laquelle elle doit irrémédiablement sombrer. Ils applaudissent à la chute de la grande Babylone, la mère de tous les vices, qui leur a été si cruelle. Et une telle attitude est particulièrement remarquable. L'Apocalypse est à peu près contemporaine de la lettre de saint Clément. Mais Clément admire l'empire romain; il prie pour lui et pour ses chefs; il en vante la discipline et l'organisation; ce faisant, il maintient la fière tradition de loyalisme inaugurée par saint Paul. Pour saint Jean au contraire, Rome apparaît comme la cité du démon; elle est l'irréconciliable ennemie du Christ et de ses saints; et sa ruine marque le début du grand triomphe réservé à tous ceux qui ont blanchi leur robe et l'ont lavée dans le sang de l'agneau.

Sous Trajan. — La persécution de Domitien fut de courte durée. Le cruel empereur fut victime d'un complot, et Nerva, son successeur, retira les mesures qu'il avait prises contre tous ceux qui étaient suspects de vivre à la juive. L'Eglise recommença à respirer sous les règnes de Nerva et de Trajan. Cela ne veut pas dire d'ailleurs, nous le savons déjà, que la profession de foi chrétienne fût autorisée : d'après la loi de Néron, le seul fait d'être chrétien constituait un crime capital; à tout instant les fidèles et leurs chefs pouvaient donc s'attendre à être poursuivis et condamnés. S'ils ne l'étaient pas, c'est que les magistrats locaux fermaient les yeux et faisaient preuve de tolérance; le moindre incident, une imprudence de la part

d'un chrétien, une dénonciation anonyme, était de nature à éveiller l'attention et à provoquer la remise en vigueur de la loi.

L'affaire de saint Ignace d'Antioche éclaire d'une vive lumière la situation incertaine qui restait celle du christianisme en face de l'Etat romain au début du second siècle. Nous ignorons à vrai dire les événements qui avaient amené l'arrestation et la condamnation de l'évêque, et nous ne savons pas davantage pourquoi, au lieu de subir la peine capitale à Antioche, il avait été réservé pour être conduit à Rome. Mais il est clair que si l'Eglise d'Antioche avait été profondément troublée par l'emprisonnement de son chef, elle n'avait pas été pour autant anéantie : la persécution qui s'était abattue sur elle fut même de courte durée; elle était déjà terminée lorsque Ignace arriva à Troas; et l'évêque, en apprenant cette heureuse nouvelle, en fut si réjoui qu'il demanda à toutes les églises d'envoyer au plus vite des délégués ou du moins des lettres aux fidèles de Syrie pour les féliciter d'avoir retrouvé la paix.

En dehors d'Antioche, les Eglises d'Asie étaient restées tranquilles. Non seulement leurs chefs et leurs fidèles n'avaient pas eu à souffrir, mais ils avaient pu librement manifester leur respect et leur admiration à saint Ignace. A Philadelphie, celui-ci avait reçu un accueil empressé; il avait même discuté avec les hérétiques, encouragé les fidèles à l'unité et à la concorde. A Smyrne, il avait vu accourir pour le saluer les députations des Eglises de Tralles, de Magnésie et d'Ephèse. On voit par là, qu'en fait le christianisme jouissait d'une certaine liberté; mais qu'à tout instant cette liberté courait le risque d'être compromise. Ajoutons que les communautés traversées par Ignace étaient celles où l'Apocalypse avait d'abord été lue : pendant la douzaine d'années qui sépare la composition de l'Apocalypse du martyre d'Ignace, le calme était revenu en ces Eglises, dont l'apôtre nous avait décrit

l'inquiétude. Il avait suffi pour cela d'un changement d'empereur, sans que les lois eussent été modifiées.

La mort de saint Siméon de Jérusalem, qui est contemporaine de celle de saint Ignace nous apparaît aussi comme un événement isolé. En Palestine, l'hostilité des Juifs et les inquiétudes sans cesse renaissantes que provoquait la question messianique s'ajoutaient aux mesures d'ordre général pour rendre la situation des chrétiens spécialement précaire. Il n'est donc pas étonnant que l'évêque de Jérusalem ait été appelé à rendre témoignage, en un temps où la paix n'était pas généralement troublée.

Il est possible que saint Clément de Rome ait été également mis à mort sous le règne de Trajan. Le grand évêque aurait été arrêté à l'occasion d'une sédition populaire et exilé en Chersonèse. Ses actes, évidemment légendaires, mais qui peuvent avoir conservé quelques traits historiques, ajoutent que, dans ce lointain pays, Clément aurait retrouvé deux mille chrétiens condamnés depuis longtemps aux travaux forcés. L'influence qu'il aurait prise sur eux, le zèle avec lequel il aurait annoncé l'Evangile aux indigènes auraient finalement attiré sur lui l'attention de l'empereur qui l'aurait fait jeter à la mer avec une ancre au cou.

Ici ou là, il dut y avoir d'autres martyrs encore. On cite par exemple les noms de saint Césaire de Terracine, de saint Zosime de Sozopolis, des saints Zosime et Rufus de Philippes, et les martyrologes se sont enrichis, au cours des siècles, de multiples légendes qui sont rapportées au règne de Trajan. Dans l'ensemble, l'Eglise paraît avoir joui de la tranquillité au moins jusqu'en 112.

Le rescrit de Trajan à Pline, dont nous avons déjà parlé, marque une date dans l'histoire des rapports entre l'Eglise et l'empire romain, car il essaie, pour la première fois, de fixer les conditions dans lesquelles doit être appliquée la loi de Néron; mais il n'est qu'un compromis, et la règle qu'il formule est loin d'être satisfaisante pour aucune des

deux parties. Nous n'avons pas ici à en indiquer les résultats : notre histoire s'arrête à lui. Au cours de la période que nous avions à envisager, le droit n'a pas varié : il comporte l'interdiction du christianisme. Les faits ont été plus forts que lui, car l'expansion chrétienne n'a pas cessé de se développer en dépit des lois. Il nous reste précisément à voir quel a été le progrès de cette expansion.

CHAPITRE VII

L'EXPANSION CHRÉTIENNE

Palestine et Syrie. — Asie Mineure. — Macédoine et Grèce.— Égypte. — Edesse. — L'Occident. — L'expansion sociale. — Organisation missionnaire.

LORSQUE, sous le règne de Néron, les deux grands apôtres, saint Pierre et saint Paul donnèrent au Christ Jésus le témoignage du sang, l'Evangile avait été annoncé déjà dans toutes les parties du monde romain; et, en bien des points, il avait même franchi les limites de l'empire. Après leur mort, après celle des autres apôtres sur lesquels les traditions précises nous font défaut, l'expansion chrétienne se poursuivit. Nous ignorons, à vrai dire, quels en furent les bons ouvriers : le plus souvent, ce furent sans doute de simples fidèles, commerçants appelés à voyager au loin pour leurs affaires, esclaves transportés hors de leur pays d'origine, soldats attachés au sort des légions dont ils faisaient partie; ce furent aussi des prédicateurs bénévoles, prophètes ou didascales qu'un charisme désignait pour l'enseignement, et qui, toujours sur les grands chemins, prêchaient la bonne nouvelle au hasard des rencontres; ce furent enfin, on n'en peut guère douter, des missionnaires officiels, envoyés par les chefs des grandes Eglises, qui suivaient l'exemple des apôtres et s'efforçaient d'obéir à la parole du Maître en faisant prêcher l'Evangile à toute créature.

Il ne nous est pas possible de marquer, même de façon approximative, quels progrès furent ainsi accomplis entre la mort de Néron et l'avènement de Trajan. Les documents nous font défaut, et ce ne sont pas des traditions, plus ou moins légendaires qui peuvent les suppléer. Au reste, les traditions elles-mêmes sont à peu près muettes sur ces trente années. Bien des Eglises se glorifient d'avoir été fondées par les apôtres; bien peu prétendent faire remonter leur origine au temps qui a suivi immédiatement leur mort.

Du moins pouvons-nous, et c'est bien quelque chose, indiquer les conquêtes opérées par le christianisme durant les soixante-dix premières années de son existence, et tracer les limites de son expansion aux environs de l'an 100.

Palestine et Syrie. — Prêchée d'abord à Jérusalem, la bonne nouvelle avait été annoncée de bonne heure dans toute la Palestine. Les *Actes des apôtres* nous parlent de l'évangélisation de la Samarie et de la plaine de Saron; ils indiquent la présence de groupes de croyants en Judée et en Galilée; avec plus de précision, ils signalent des fidèles à Azot, à Lydda, à Joppé, à Césarée. Les villes de Ptolémaïs, de Tyr, de Sidon, de Damas, furent aussi touchées très rapidement par la propagande chrétienne, et il n'est pas impossible que l'Arabie où saint Paul se retira après sa conversion ne soit que la région voisine de cette dernière ville. Bien des circonstances cependant firent que le pays où le christianisme était né ne fût pas celui de son plein épanouissement. Dès le début, les résistances des Juifs y entravèrent la prédication des apôtres; la guerre qui se termina en 70 par la ruine de Jérusalem affaiblit considérablement les chrétientés palestiniennes : il semble qu'à la fin du I^er^ siècle, les judéo-chrétiens, réfugiés à Pella aient été assez peu nombreux et que leur communauté, de même que celles qui avaient pu se maintenir ici ou là en Palestine, ait plutôt abrité les derniers restes

d'une sève épuisée que les germes féconds d'un arbre plein de vie.

Saint Paul et ses compagnons avaient fait d'Antioche de Syrie le point de départ de leurs missions : c'est là que le christianisme avait été d'abord annoncé aux païens; c'est là que les chrétiens avaient reçu leur nom. Saint Pierre séjourna à Antioche; et c'est par son nom que s'ouvre la liste épiscopale de cette ville. Après Evode, l'obscur successeur du prince des apôtres, saint Ignace fut le troisième évêque d'Antioche; il lui arrive de prendre, dans ses lettres, le titre d'évêque de Syrie, sans que nous puissions décider avec certitude si cette expression marque seulement la prééminence d'Antioche sur les autres communautés de la province, ou si elle signifie qu'au début du IIe siècle, la seule Eglise d'Antioche était régulièrement organisée avec son évêque et sa hiérarchie. En tout cas, lorsque Ignace écrivait ses lettres, la chrétienté antiochienne était nombreuse : de vieilles traditions attribuent une origine apostolique à la première église de la ville et font remonter à Ignace lui-même l'institution du chant responsorial.

Asie-Mineure. — Nous ne saurions insister ici sur les destinées de l'Evangile en Asie-Mineure : dès le temps de saint Paul, cette vaste région était devenue la terre d'élection du christianisme. Après avoir prêché en Cilicie, l'apôtre avait parcouru les provinces de Lycie, de Pamphilie, de Pisidie, de Lycaonie, de Galatie; il avait fait à Ephèse un long séjour et avait présidé à l'organisation des chrétientés de Colosses d'Hiérapolis et de Laodicée. La première Epître de saint Pierre adressée aux élus de la dispersion qui pérégrinent dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, témoigne de l'importance que les communautés de ces provinces avaient acquise avant même la mort de l'Apôtre. Nulle part, à ce qu'il semble, l'Evangile ne s'implanta plus profondément à la fin du Ier siècle que dans les pays d'Asie Mineure. L'apôtre

saint Jean avait fait d'Ephèse sa résidence : il adresse son *Apocalypse* aux sept Eglises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Sardes, de Philadelphie, de Thyatire et de Laodicée. Saint Ignace d'Antioche traversa cette région au cours de son voyage vers Rome : par lui, nous connaissons les Eglises de Magnésie du Méandre et de Tralles. Il est moralement certain que les noms qui nous sont conservés sont loin d'être ceux de toutes les communautés qui existaient au temps de Trajan : selon Ramsay, les sept Eglises de l'Apocalypse représentent chacune un groupe d'Eglises et font en quelque sorte figure de métropoles; elles sont toutes placées au centre d'importantes voies de communication; les lettres qui leur étaient adressées pouvaient facilement en rayonner. Saint Ignace d'autre part annonce, dans ses dernières lettres, que son projet d'écrire à toutes les Églises n'a pu se réaliser à cause de la précipitation du départ de Troas : nous ne savons pas quelles sont ces Églises auxquelles le martyr n'a pas eu le temps de s'adresser.

L'Apocalypse et les lettres de saint Ignace ne nous manifestent pas seulement l'existence de multiples communautés en Asie. Elles nous donnent l'impression que ces communautés étaient nombreuses : l'Église d'Éphèse est à la tête des Églises d'Asie, et saint Ignace parle de la grande multitude de ses fidèles; l'Église de Laodicée se glorifie de sa richesse (*Apoc.*, III, 17); l'Église de Smyrne a grandi en dépit des persécutions provoquées par une juiverie puissante. Et le voyant de l'Apocalypse, après qu'ont été dénombrés les cent quarante quatre mille élus de toutes les tribus d'Israël, découvre une foule immense que personne ne pourrait compter, de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues : cette multitude existe assurément ailleurs que dans son esprit; elle est la vivante image de l'Église réelle qui ne cesse de se multiplier.

Une impression du même genre, et plus précise encore

nous est fournie par la lettre de Pline à Trajan. Le gouverneur de Bithynie est littéralement effrayé de la multitude des chrétiens qu'il trouve dans sa province, et, sûrement aussi dans les provinces voisines. En arrivant de Rome, où, sans doute, la communauté était moins nombreuse, il ne s'attendait pas à pareil spectacle : « Beaucoup de personnes, écrit-il, de tout âge, de toute condition, de l'un et de l'autre sexe, sont et seront déférées en jugement. Ce ne sont pas seulement les villes, mais les bourgs même et les champs qu'a envahis le mal de cette superstition. Les temples ont été presque désertés, les sacrifices solennels longtemps interrompus; les acheteurs des victimes à peu près inexistants. » Il est possible que Pline exagère un peu pour les besoins de la cause qu'il plaide; mais l'ensemble des faits demeure assuré : au début du second siècle, la Bithynie compte une population chrétienne des plus denses; et, chose remarquable, l'Évangile s'y est répandu même à travers les campagnes; au lieu de rester cantonné dans les villes, il a gagné les bourgs et les villages: c'est là la meilleure preuve de son influence. Or, il faut se rappeler que la Bithynie n'a pas été évangélisée par saint Paul, et que, si ses fidèles figurent au nombre des destinataires de la première Épître de saint Pierre, nous ne pouvons pas affirmer que le prince des apôtres l'a parcourue : elle est le type des provinces où le christianisme a été annoncé par des missionnaires inconnus et s'est propagé en quelque sorte par la seule vertu de sa doctrine.

Macédoine et Grèce. — Nous n'avons pas, pour l'époque qui nous occupe, de renseignements précis sur les Églises de Macédoine et de Grèce que saint Paul avait fondées et auxquelles il avait consacré le meilleur de ses forces. Cependant la lettre de saint Polycarpe à l'Église de Philippes en Macédoine nous montre que les chrétiens de ce pays restaient fidèles à leurs traditions : ils continuaient à lire la lettre que l'apôtre leur avait naguère adressée; ils

avaient accueilli avec charité Ignace et ses compagnons lors de leur passage; sans doute, un de leurs presbytres, Valens, n'avait pas eu en tout une conduite irréprochable, mais ses fautes n'étaient pas de celles qui sont indignes de pardon. A Corinthe, des désordres plus graves s'étaient produits, puisque un certain nombre de fidèles s'étaient permis de se révolter contre leurs presbytres et que l'Église de Rome avait dû intervenir pour essayer de rétablir l'ordre : on se rappelle que, dès le temps de saint Paul, les fidèles de Corinthe avaient manifesté leur esprit de division, se recommandant les uns de Cephas, les autres de Paul, les autres d'Apollos, les autres du Christ. Cinquante ans plus tard, ils étaient encore les mêmes indisciplinés et il fallait les ramener à l'obéissance; mais il est remarquable que la lettre de saint Clément ne mentionne pas chez eux d'hérésie doctrinale. Alors qu'en Asie les prédicateurs de mensonge faisaient courir les plus graves dangers à l'unité chrétienne, à Corinthe, ce sont seulement des fauteurs de discorde qui troublent les âmes.

Égypte.— De toutes les régions orientales de l'Empire, c'est l'Égypte qui conserve le plus jalousement le secret de ses origines chrétiennes. La tradition attribue à saint Marc, disciple de saint Pierre, la fondation du siège épiscopal d'Alexandrie, et nous possédons en effet une liste d'évêques qui se rattachent à lui. Les *Actes des apôtres* d'autre part signalent un chrétien du nom d'Apollos, qui était originaire d'Alexandrie et le canon de Muratori témoigne de l'existence d'une lettre apocryphe de saint Paul aux Alexandrins. Nos connaissances positives s'arrêtent là. Mais on peut être d'autant plus assuré que le christianisme fut de très bonne heure prêché en Égypte et qu'il y recruta de nombreux adhérents que, dès le règne d'Hadrien, le gnostique Basilide y commença son enseignement : or la gnose de Basilide, en dépit des éléments étrangers qui s'y mélangent, est certainement chrétienne; elle n'a pu être prê-

chée que par un homme familiarisé avec les enseignements évangéliques. D'autre part, il est fort possible que quelques-uns des plus anciens écrits chrétiens aient été rédigés en Égypte : on a pu, sans invraisemblance, attribuer une origine égyptienne à l'Épître aux Hébreux, à la *Didachè*, à la lettre de Barnabé, aux Odes de Salomon, à la Prédication de Pierre. Dans la mesure où l'une ou l'autre de ces attributions est fondée, elle témoigne de l'importance prise par le christianisme dans la région du Delta.

Edesse. — Nous devons encore, avant de quitter l'Orient, dépasser les frontières de l'empire. Un des faits les plus considérables dans l'histoire de l'expansion du christianisme est l'établissement de l'Église d'Edesse. Une tradition, recueillie par Eusèbe, assure que le roi d'Osroène, Abgar le Noir, avait été en correspondance avec Jésus et que son pays avait été évangélisé par saint Thomas ou par saint Thaddée. A la fin du IV^e^ siècle, tout au moins, on vénérait à Edesse le tombeau de saint Thomas, déjà auparavant, on y lisait avec respect les lettres apocryphes du Sauveur au roi Abgar. Comme, dès la fin du second siècle, toute la région d'Edesse était remplie de chrétiens, il est au moins assuré que de très bonne heure elle avait reçu la bonne nouvelle. Plus à l'Est encore, Arbèle et l'Adiabène avaient peut-être été atteintes vers la fin du I^er^ siècle : la chronique d'Arbèle attribue à l'apôtre Addaï l'évangélisation du pays, et elle donne le nom des évêques qui s'y seraient succédé, depuis Pekitha, un des premiers convertis d'Addaï. L'historicité de cette chronique n'est pas au-dessus de tout soupçon, mais il serait imprudent de lui dénier toute valeur et plus encore de contester l'évangélisation rapide des régions euphratésiennes.

L'Occident. — En Occident, les progrès du christianisme semblent avoir été beaucoup plus lents qu'en Orient : les apôtres n'y ont pas exercé la même activité, et les mis-

sionnaires occasionnels y ont été plus rares. Nous savons que saint Pierre est venu à Rome et y est mort. Nous savons que saint Paul. emmené captif à Rome, y séjourna deux ans, et que plus tard, il y subit le martyre. Il est vraisemblable que Crescent, disciple de saint Paul, est allé en Gaule, et que le grand apôtre lui-même a réalisé son projet d'aller en Espagne. Nous ne connaissons pas autre chose de l'évangélisation primitive de l'Occident, et c'est bien peu.

Il y eut beaucoup plus dans la réalité. En Italie, saint Paul rencontrait déjà des chrétiens à Pouzzoles; et, sous le règne de Néron, l'Église de Rome pouvait donner une immense multitude — c'est l'expression de Tacite — de martyrs; saint Clément n'emploie pas une autre formule lorsqu'il parle de la persécution de Néron : la rencontre de l'historien païen et de l'écrivain chrétien est significative. La grande épreuve affaiblit sans doute cette Église : au bout de quelques années, celle-ci avait retrouvé sa force, et la lettre de saint Clément montre qu'elle était, à la fin du I^er^ siècle, puissante et disciplinée et qu'elle avait conscience d'être, en quelque manière, responsable de toutes les communautés. Les expressions enthousiastes, avec lesquelles saint Ignace se plaît à la saluer, achèvent de mettre en relief son importance : l'Église de Rome est la présidente de la charité; ainsi que l'écrira un peu plus tard saint Denys de Corinthe, elle a l'habitude de témoigner la plus active bienfaisance à tous les frères et d'envoyer des secours aux communautés des différentes villes.

Clément écrit pourtant en grec aux Corinthiens; Ignace écrit en grec aux Romains; à l'exception de Clément, les premiers papes portent des noms grecs : c'est que les fidèles de Rome, en cette fin du I^er^ siècle, se recrutent principalement dans les milieux de langue grecque. Sans doute, parmi eux, il y a aussi, et en grand nombre, des frères d'origine latine; ceux-ci ne forment pourtant qu'une minorité. Venu d'Orient, le christianisme demeurera longtemps, dans la capitale quelque chose d'oriental.

Le *Liber Pontificalis* nous a conservé sur les successeurs de saint Pierre quelques souvenirs qui ne sont peut être pas tous légendaires. Saint Lin qui est probablement cité par saint Paul (II *Tim.*, IV, 21) aurait gouverné l'Eglise de Rome pendant douze ans et serait mort martyr. Saint Clet ou Anaclet aurait été ensuite à la tête de la communauté et y serait également resté une dizaine d'année. Saint Clément vint ensuite, dont la célébrité demeura considérable : « Il avait connu les bienheureux apôtres, rappelle saint Irénée, il avait encore leur voix dans les oreilles et leurs exemples devant les yeux. » Saint Evariste, puis saint Alexandre occupèrent, après Clément, le siège apostolique : on leur attribue des réformes liturgiques auxquelles il n'ont sans doute pas pensé.

L'Afrique proconsulaire, à la fin du second siècle, était remplie de chrétiens, tellement que Tertullien pouvait écrire, non sans exagération d'ailleurs : « Nous sommes d'hier et déjà nous avons rempli la terre... Nous aurions pu, sans armes et sans rébellion, en nous séparant simplement de vous, vous combattre par ce haineux divorce... Sans aucun doute, vous eussiez été épouvantés devant votre solitude, devant le silence du monde et cette sorte d'engourdissement où la terre entière, comme morte, serait tombée (*Apolog.*, XXXVII). » Ces formules supposent que l'évangélisation de l'Afrique remontait à une époque déjà lointaine; et Carthage a dû, dès l'époque apostolique, entendre annoncer la bonne nouvelle. Mais nous ne connaissons rien de la vie des églises africaines jusqu'en 190, et c'est seulement alors qu'elles manifestent leur vitalité.

Il faut en dire autant de la Gaule où la vallée du Rhône s'ouvrit largement à la conquête chrétienne au cours du second siècle, et peut-être même des côtes orientales de l'Espagne. On ne peut malheureusement pas s'appuyer sur les traditions qui prétendent conserver le souvenir des origines en ces deux pays : lorsque ces traditions ont gardé des éléments historiques, ceux-ci sont trop mélangés

pour qu'il y ait moyen de les dégager avec certitude. Aucune d'elles d'ailleurs ne se rapporte à la période que nous étudions et nous n'avons pas ici à les examiner.

Les brèves indications que nous venons de donner rappellent à peu près tout ce que nous savons de l'expansion du christianisme à la fin du Ier siècle. Mais ce que nous savons n'est pas tout, loin de là; et l'on peut être certain que bien des villes, bien des provinces même ont entendu le nom de Jésus à cette époque.

Aussi bien, le christianisme a dès lors le sentiment de son universalité. Il est catholique, suivant le mot que saint Ignace d'Antioche fait entrer dans son vocabulaire et qui servira désormais à le caractériser. Le même saint Ignace déclare qu'il y a des évêques jusqu'aux extrémités de la terre (*Rom.*, III); saint Clément de Rome prie pour que le Créateur de l'univers conserve intact le nombre complet de ses élus dans le monde entier (*I Clem.*, LIX, 2), et l'auteur de la *Didachè* exprime des sentiments semblables : « Ainsi que ce pain rompu, épars sur les montagnes, a été ramassé et est devenu un, puisse ton Eglise être ramassée des extrémités de la terre, dans ton royaume... Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise et de la délivrer de tout mal et de la parfaire dans ton amour. Rassemble-la des quatre vents, sanctifiée dans ton royaume que tu as préparé pour elle (*Did.*, IX, 5; X, 5) ». Les limites de l'empire romain n'entrent pas ici en ligne de compte; le christianisme n'a rien à voir avec elles c'est le monde qui est son champ d'action; avant même d'en avoir achevé la conquête, presque avant d'entreprendre cette conquête, il sait qu'il doit aller jusqu'aux confins du monde habité.

L'expansion sociale. — Tout autant sinon plus que son expansion géographique, ce qui nous frappe lorsque nous rassemblons les lambeaux d'histoire qui nous font connaître le christianisme aux environs de l'an 100, c'est son expansion sociale. Quelque cinquante ans avant que

saint Clément écrivît aux Corinthiens saint Paul disait aux fidèles de cette même Eglise : « Voyez, frères, votre appel : parmi vous, il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est fou dans le monde, afin de confondre les sages et ce qui est faible dans le monde afin de confondre ce qui est fort, et ce qui est bas dans le monde et qui n'y compte pas, afin de détruire ce qui est (1 *Cor.*, I, 26-29) ». Bien d'autres faits contemporains confirment ce témoignage de l'apôtre : à Jérusalem, l'Eglise était trop pauvre pour subvenir à tous ses besoins, et il fallait qu'elle acceptât les subsides généreusement fournis par les autres Eglises, comme un témoignage de reconnaissance envers la plus ancienne de toutes les communautés. A Rome, les noms des fidèles que salue saint Paul au dernier chapitre de sa lettre, sont, pour la plupart des noms de petites gens; on les retrouve souvent dans les inscriptions où ils s'appliquent à des esclaves, à des affranchis, pauvres hères venus d'Orient, sans autre état-civil que le nom de leur province d'origine ou celui du maître qu'ils servent, et perdus au hasard dans la vie grouillante de la capitale.

Sans doute, il faut se garder de rien exagérer. Les lecteurs des Epîtres de saint Paul ne devaient pas être complètement illettrés, les fidèles de Corinthe n'étaient pas si pauvres qu'ils ne pussent envoyer leurs offrandes à Jérusalem, ni ceux de Philippes qu'ils ne fussent capables d'aider saint Paul de leurs dons. Nous savons même que, dès les premiers temps, le christianisme fut accepté par un certain nombre de personnes distinguées : le proconsul Sergius Paulus à Chypre, Denys l'Aréopagite à Athènes, le trésorier Eraste à Corinthe. A Thessalonique et à Bérée, plusieurs femmes de haut rang furent parmi les converties de saint Paul. A Rome, Pomponia Graecina fut accusée, sous le règne de Néron, de superstition étrangère; son mari, en qualité de chef de famille, réclama le droit de la juger et la déclara innocente; on ne peut guère douter qu'elle ait

été chrétienne. Jusqu'à la cour impériale, on rencontrait des fidèles, dès le temps où saint Paul écrivait aux Philippiens : l'apôtre en effet transmet aux chrétiens de Philippes les saluts des saints qui sont de la maison de César : il s'agit vraisemblablement d'esclaves ou d'affranchis, mais peut-être aussi de soldats. La lettre aux Romains parle de même de chrétiens qui appartiennent à la maison de Narcisse et à celle d'Aristobule : Narcisse était l'affranchi et le confident de l'empereur Claude, Aristobule le petit-fils d'Hérode le Grand. On voit par là que l'Eglise multipliait partout ses recrues. Dans l'ensemble, elle reste d'ailleurs, vers 70, l'asile des pauvres et des petites gens.

Elle l'est toujours quelque trente ans plus tard. Mais elle compte à la fin du I^er^ siècle un nombre de plus en plus considérable de fidèles de haut rang. Plus le Jeune atteste qu'en Bithynie, il y a des chrétiens de toute condition, donc aussi des nobles et des riches. Saint Ignace d'Antioche, en écrivant aux Romains les supplie de ne pas s'opposer à son martyre : il pense donc que, dans la communauté de Rome, il y a des fidèles assez influents pour obtenir sa grâce. Il donne à l'Eglise de Rome le titre glorieux de présidente de la charité, ce qui permet de conclure à la libéralité de cette Eglise en faveur des fidèles répandus dans le monde entier. Sous le règne de Domitien, le consul Titus Flavius Clemens et sa femme Domitilla sont chrétiens : ils appartiennent à la parenté très proche de l'empereur; le consulaire Acilius Glabrion lui aussi est chrétien. Il y a ou il va y avoir des croyants dans la noble famille des Acilii. Et ces riches convertis manifestent leur générosité en donnant à l'Eglise des propriétés destinées à la sépulture de leurs frères : le cimetière de Domitille, sur la voie Ardéatine, se développe en des terrains qui appartiennent à la femme du consul Clemens; celui de Priscille, sur la voie Salaria est installé dans une ville des Acilii. La correspondance de Sénèque et de saint Paul est apocryphe, mais il y a eu des chrétiens

dans la *gens Annaea*, à une époque difficile d'ailleurs à préciser. A Smyrne, au temps de saint Ignace, Gabia, la femme du procurateur, est convertie.

A la cour impériale, le nombre des chrétiens s'est aussi multiplié. Il est probable que Clément est un affranchi de Domitien et de sa famille. Les deux fidèles qu'il charge de porter sa lettre à Corinthe, Claudius Ephebus et Valerius Vito, appartiennent, selon les vraisemblances, à la domesticité de l'empereur. Ce ne sont là que quelques faits, connus au hasard : on a le droit de conclure que la montée sociale du christianisme, commencée dès les premiers jours, se poursuit rapidement aux environs de l'an 100.

L'organisation missionnaire.—Expansion géographique, accroissement numérique, ce sont les deux faits qui nous frappent le plus lorsque nous étudions l'histoire de l'Eglise à la fin du 1er siècle. Ils ne sont pas les seuls. Une question qu'il est impossible de ne pas se poser est celle de la conquête chrétienne dans son organisation et dans l'exploitation de ses succès. P. Batiffol écrit là-dessus : « Il est remarquable que la propagation du christianisme n'a pas été l'œuvre de missionnaires. Saint Paul, portant l'Evangile en Chypre, en Galatie, en Macédoine, en Achaïe, peut-être en Espagne, est le missionnaire par excellence; mais il n'aura pas d'imitateurs dans les générations qui suivront la génération des apôtres. Les successeurs des apôtres ne sont pas des missionnaires, mais les évêques. Le christianisme gagne dès lors de proche en proche, obscurément, s'étendant étape par étape par les grandes voies romaines : l'évangélisation de l'Afrique romaine, par exemple, n'a pas d'histoire; l'évangélisation de la Grande Bretagne pas davantage ». On peut en dire autant, ou à peu près de toutes les parties du monde chrétien; et c'est pour nous un grand sujet d'étonnement. Il est vrai que d'autres mouvements religieux se sont, vers la même époque que le christianisme, répandus de manière

analogue : nous ne connaissons pas mieux les propagandistes d'Isis ou les missionnaires de Mithra que les prédicateurs de l'Evangile. De proche en proche, les cultes orientaux ont été annoncés dans l'empire par des soldats, par des commerçants, par des esclaves, par des voyageurs, et c'est au hasard des rencontres qu'ils ont d'abord recruté des fidèles. Ne nous étonnons pas si la Providence a voulu employer des moyens semblables pour faire connaître le christianisme au monde.

Aussi bien, ne faut-il pas trop presser sur les ressemblances. Bien plus et bien autrement que les religions orientales, le christianisme est une doctrine; il s'affirme comme une orthodoxie et ne redoute rien tant que l'hérésie. Or cette doctrine est partout identique, d'une extrémité du monde à l'autre. Ceux qui la prêchent ne sont pas des prophètes ou des inspirés; ce sont des témoins de la tradition. L'Eglise, certes, respectueuse des droits de Dieu n'a jamais prétendu éteindre ou contrister l'Esprit; elle a reconnu la prophétie légitime; elle a laissé les charismatiques parler dans ses assemblées. Mais, dès le temps des apôtres, et plus encore après leur disparition, elle a revendiqué un droit souverain de contrôle sur les manifestations attribuées à l'Esprit-Saint: la lettre de saint Clément est le témoin le plus caractéristique de cette attitude; tout y est calme, mesuré, raisonnable, tout y est ecclésiastique, si l'on peut dire; et le porte-parole autorisé de l'Eglise de Rome n'a rien d'un enthousiaste. Saint Ignace d'Antioche a une tout autre allure; il est bien plus personnel, bien plus émotionnel aussi que saint Clément; l'Epître aux Romains surtout est faite d'élans mystiques. Il ne faudrait pourtant pas se laisser tromper par les apparences : ce passionné est le prédicateur le plus assuré de l'épiscopat et de l'obéissance. Ainsi s'effacent les différences individuelles en face de l'unité doctrinale.

La tradition à laquelle tous restent fidèles est celle des apôtres. Ceux-ci viennent à peine de disparaître, et saint

Jean poursuit encore à Ephèse sa longue carrière lorsque saint Clément écrit aux Corinthiens. C'est à peine si l'on sait, avec certitude quelque chose de leurs prédications, de leur activité, de leur mort. Mais leur autorité est indiscutable. « Les apôtres, déclare Clément, nous ont été dépêchés comme messagers de bonne nouvelle par le Seigneur Jésus-Christ. Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. Le Christ vient donc de Dieu et les apôtres viennent du Christ : ces deux choses découlent en bel ordre de la volonté de Dieu. Munis des instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pleinement convaincus par sa résurrection, les apôtres, affermis par la parole de Dieu, allèrent avec l'assurance du Saint-Esprit, annoncer la bonne nouvelle, l'approche du Royaume de Dieu. Prêchant à travers les villes et les campagnes, ils éprouvèrent dans le Saint-Esprit leurs prémices et les instituèrent comme évêques et comme diacres des futurs croyants (I *Clem*, XLII, 1-4) ». Les évêques, choisis par les apôtres, ont reçu à leur tour des successeurs : c'est ainsi qu'est fidèlement conservée la tradition.

Saint Ignace n'est pas moins fidèle à relever l'autorité des apôtres : « Appliquez-vous, écrit-il aux Magnésiens, à vous fortifier dans les maximes du Seigneur et des apôtres ». Ainsi les apôtres ont, à ses yeux, la même puissance, la même valeur que le Seigneur. Quant à lui, il n'est qu'un pauvre condamné. « Je n'en suis pas venu, déclare-t-il aux Tralliens, parce que je suis enchaîné, au point de m'estimer jusqu'à vous donner des ordres comme un apôtre. » Il s'excuse d'écrire aux Romains : « Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul; eux, ils étaient apôtres ». Ils avaient une autorité privilégiée et incommunicable; cette autorité ne cesse pas d'appartenir aux décisions portées par eux et aux lettres qu'ils ont écrites sous l'inspiration du Saint-Esprit.

La *Didachè* traduit, dans son titre même, cette vérité : elle est la doctrine du Seigneur enseignée aux hommes par

les douze apôtres; ce que le Seigneur a prêché, les apôtres l'ont répété à travers le monde entier; et c'est ce qui doit être cru. Nombreux seront plus tard les ouvrages qui porteront des titres analogues: Didascalie des apôtres, Tradition apostolique, Constitutions apostoliques. Ils ne feront les uns et les autres que reprendre l'idée exprimée déjà, avec une force incomparable à la fin du I^er^ siècle.

La fidélité à la tradition apostolique assure l'unité de la doctrine : « La carte religieuse du vieux monde, écrit P. Batiffol, si on essayait de la dresser, dans la mesure où elle peut l'être et comme on l'a dressée pour certaines régions, la province d'Asie par exemple, apparaîtrait pleine des contrastes les plus tranchés. Ces différenciations régionales si sensibles dans les religions païennes se marquent fortement dans le gnosticisme, où l'on distingue vite celui qui est syrien de celui qui est alexandrin, celui qui est asiate de celui qui est romain : le gnosticisme est un bel exemple de syncrétisme en perpétuelle variation, assimilant des éléments différents suivant les régions où il se propage et les hommes qui l'enseignent... Le catholicisme au contraire apparaît doué d'une prodigieuse homogénéité. Il n'est pas, comme le mithriacisme, la religion d'une classe à part, puisqu'il se propage dans toutes les classes, depuis l'esclave Onésime jusqu'au consulaire Flavius Clemens. A vrai dire, sa clientèle est surtout populaire et illettrée, des *tenuiores* et des *simpliciores*. Dans une province comme la Bithynie, le bel esprit de Pline ne voit dans ces convertis de tout âge, de toute condition, des deux sexes, qu'une superstition mauvaise, démesurée. Il devait en être ainsi partout aux yeux des gens prévenus comme Pline. Le prodige est que, pénétrant à une pareille profondeur dans l'âme des foules païennes, le christianisme ne s'y soit pas corrompu, en se syncrétisant avec toutes les erreurs que dénonce, par exemple, l'épître aux Colossiens ou le message aux sept Eglises de l'Apocalypse. »

En fait, le catholicisme a gardé sa foi : il l'a maintenue d'une extrémité du monde à l'autre. Saint Ignace gouverne l'Eglise d'Antioche lorsqu'il est arrêté pour être emmené à Rome. Nous ne savons rien de ses origines ni de sa formation; mais on a relevé, dans sa pensée et dans son style, bien des traits qui rappellent saint Jean : cela ne veut pas dire qu'il a été à l'école de l'apôtre; cela montre du moins que le style et la pensée johanniques ne sont pas le bien exclusif de l'auteur du Quatrième Evangile. Le glorieux martyr, partout où il passe, est reçu par les communautés, et les Eglises qu'il ne traverse pas envoient pour le saluer des députations : on ne le connaît pas personnellement; on le reconnaît comme un témoin du Christ et un gardien de l'orthodoxie, ce qui est autrement important. Partout, ou presque partout en Asie, les hérétiques sont à l'œuvre et s'efforcent de diviser le corps du Christ. Ignace ne communie pas avec eux : à quoi les reconnaît-il, sinon à leur doctrine nouvelle et à leur indépendance à l'égard des autorités établies? Il met les fidèles en garde contre leurs erreurs : c'est la soumission à l'évêque, au presbytérium et aux diacres, qui est la meilleure garantie de la vérité. Lorsqu'il est arrivé à Smyrne, il adresse une lettre à la lointaine Eglise des Romains : il sait que cette Eglise a la même foi que lui et les mêmes espérances; il a la certitude que son Epître sera reçue par des frères. De l'orient à l'occident circule ainsi un unique courant de vie.

On peut, à certains égards, rapprocher la dispersion chrétienne de la dispersion juive. Dans l'un et l'autre cas, on constate la même fidélité aux traditions et le même souci de l'orthodoxie. Mais les Juifs ont pour eux l'antiquité de leurs traditions, le petit nombre des païens qu'ils consentent à introduire dans leurs communautés, et surtout leurs livres sacrés. Ils forment une race à part; ils constituent une nation, même après la ruine de Jérusalem; les convertis ne sont jamais chez eux qu'une minorité, et ils

ont dû, avant d'être reçus, multiplier les preuves de leur fidélité. Les chrétiens au contraire, ne sont que d'hier : s'ils se présentent, à juste titre, comme les continuateurs et les héritiers des traditions juives, ils doivent faire la preuve de leurs revendications, et cette preuve est d'autant moins aisée qu'elle exige une interprétation allégorique de la Loi. Ils accueillent largement les païens qui viennent à eux, sans rien en exiger que la foi au Christ Jésus et la conversion des mœurs; et cette multitude d'hommes et de femmes, qui arrivent de partout, qui ont professé naguère les croyances les plus diverses, pratiqué les religions les plus différentes, ils les assimilent sans peine. Bien loin d'être corrompu par l'invasion des païens, le christianisme les purifie, tout en restant identique à lui-même : ceux qui refusent, plus ou moins, d'accepter tout son dogme et toute sa morale, il les repousse; ce sont des hérétiques.

Les chrétiens cependant n'ont pas encore un canon défini de livres saints qui leur soient propres. A la fin du 1er siècle, ce canon est en voie de formation, et nous aurions pu relever chez saint Clément, chez saint Ignace, dans la *Didachè* et ailleurs des traces non équivoques de l'emploi des Evangiles et des Epîtres, cités comme Ecriture inspirée. Mais nous aurions dû faire remarquer en même temps la manière assez libre dont sont faites la plupart des citations et aussi l'utilisation de textes qui n'étaient pas destinés à entrer dans le canon. Les Pères apostoliques, dirions-nous en bref, connaissent les récits évangéliques, les lettres de saint Paul, etc., mais ils n'éprouvent pas encore pour eux ce respect exclusif qu'ont les Juifs à l'égard de leurs livres saints. Il est d'autant plus remarquable, dans ces conditions, qu'ils n'accueillent presque aucun de ces éléments légendaires que les faiseurs d'apocryphes devaient multiplier au cours des générations suivantes. Les paroles non écrites du Seigneur, les *agrapha*, qu'il leur arrive de rappeler sont généralemnt de bonne note et ont pu être transmises par la tradition orale. Même

s'ils utilisent, comme l'a peut-être fait saint Ignace, des apocryphes tels que l'*Evangile de Pierre*, ils ne le font qu'en passant, et sans accorder à ces livres plus de crédit qu'il ne faut. En toute hypothèse, l'Ecriture ne joue, chez eux, qu'un rôle accessoire; c'est de la tradition qu'ils dépendent; et tous, ils auraient pu faire leur la parole de Papias : « Je ne pensais pas que les choses qu'on peut tirer des livres me fussent aussi utiles que celles qui viennent de la parole vivante et demeurante ».

Une fois de plus, nous nous trouvons ramenés à la tradition. En cette fin du Ier siècle, c'est elle qui explique et éclaire toutes choses. Le chrétien est, dès lors, ce qu'il est resté depuis, l'homme de la tradition. L'extraordinaire c'est que cette tradition se soit maintenue dans son intégrité, malgré la richesse en quelque sorte paradoxale de son contenu.

Les historiens s'en sont maintes fois étonnés; mais nul peut-être ne l'a dit avec autant de force que Harnack, dans une page célèbre qu'il ne faut pas cesser de relire : « Avec quelle richesse et dans quelle plénitude de déterminations se présente la religion chrétienne dès sa première apparition sur le sol païen. Chacun de ses éléments semble être le principal pour ne pas dire le seul. Le christianisme est la prédication de Dieu le Père tout-puissant, de son Fils Jésus-Christ, le Seigneur, et de la résurrection. Il est l'Evangile du Sauveur et du salut, de la rédemption et de la nouvelle création. Il est l'annonce de la divinisation. Il est l'Evangile de l'amour et de l'entre-aide. Il est la religion de l'Esprit et de la force, du sérieux moral et de la sainteté. Il est la religion de l'autorité et de la foi absolue, et il est aussi la religion de la raison et de la claire connaissance; et il est encore une religion à mystères. Il est le message de la naissance d'un peuple tout nouveau, lequel pourtant préexistait secrètement dès l'origine des choses. Il est la religion d'un livre saint. Tout ce qui peut s'appeler reli-

gion, il le possède; tout ce qui peut se concevoir comme religion, il l'est. Il est un syncrétisme, mais un syncrétisme d'une espèce particulière : il est le syncrétisme de la religion universelle. Il s'est affermi, grâce à l'emploi de toutes les forces et de toutes les déterminations, et il les a prises à son service. Combien pauvres, combien besogneuses, combien bornées sont les autres religions par rapport à lui! On ne saurait embrasser d'un seul regard cette religion unique; et cependant un seul nom l'embrasse et la résume, celui de Jésus-Christ ».

Tel est bien, en effet, aux yeux ravis et émus de celui qui a essayé tant bien que mal de rappeler quelques-unes des années les plus décisives de son histoire, celles où les derniers apôtres achèvent de mourir et où leurs premiers successeurs se mettent à continuer leur tâche, l'inoubliable spectacle que présente l'Eglise à la fin du 1er siècle.

Saint Paul avait déjà écrit : « Pour moi, j'ai fait profession de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ». Saint Ignace d'Antioche fait écho à cette parole : « Qu'aucune créature, visible ou invisible, ne cherche à me ravir la possession de Jésus-Christ! Feu, croix, corps à corps avec les bêtes féroces, lacération, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, broiement du corps entier : que les plus cruels supplices du diable tombent sur moi, pourvu que je possède enfin Jésus-Christ. Que me servirait la possession du monde entier? Qu'ai-je affaire aux royaumes d'ici-bas? Il m'est bien plus glorieux de mourir pour le Christ Jésus que de régner jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous; c'est lui que je veux, qui est ressuscité à cause de nous ».

Bien des siècles ont passé depuis que saint Ignace a écrit ces admirables paroles. Le christianisme est toujours vivant. Il est toujours le même. A ceux qui le regardent du dehors et qui ne connaissent pas d'expérience la plénitude de sa vie, il peut sembler parfois qu'il est mort ou près de

mourir après s'être complètement transformé. Ceux qui vivent de lui et qui éprouvent chaque jour son inépuisable fécondité savent bien qu'il est, maintenant comme aux jours anciens, le trésor caché et la perle précieuse. Un nom résume ce qu'il est pour nous, ce qu'il était pour les vieux saints, dont la physionomie a éclairé parfois l'aridité de ces pages : Jésus-Christ, qui était hier, qui est aujourd'hui, qui sera dans les siècles.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous nous contenterons de signaler ici quelques ouvrages qui semblent particulièrement importants ou qui sont plus faciles à consulter pour le lecteur français. Mais, suivant l'esprit de cette collection, nous ne chercherons pas à donner une bibliographie exhaustive que le caractère élémentaire de notre volume ne comporte pas.

Nous supposons que tout le monde connaît et possède quelques livres essentiels :

Sur la littérature chrétienne : A. PUECH, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. I-II, Paris, 1928.

P. DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, 1920.

O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. I; Fribourg, 1913 (2e édition).

J. TIXERONT, *Précis de patrologie*, Paris, 1918.

G. RAUSCHEN, *Patrologie*, 10e édition, Fribourg, 1931.

Sur la doctrine chrétienne : J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*, t. I, 6e édition, Paris 1928, t. II, Paris, 1928.

Sur l'Église : P. BATIFFOL, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, Paris 1909.

Sur l'expansion chrétienne : A. VON HARNACK, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, 4e édition, Leipzig, 1924.

CHAPITRE PREMIER. **Les écrits** : M. J. LAGRANGE, *L'Evangile selon saint Jean*, Paris, 1925; E. B. ALLO, *L'Apocalypse*, Paris, 1921.

LIGHTFOOT, *The apostolic fathers*, Londres, 1889 ss. H. HEMMER, *Clément de Rome*, Paris, 1909; H. HEMMER, *La doctrine des apôtres et la lettre de Barnabé*, Paris, 1909; A. LELONG, *Saint Ignace d'Antioche*, Paris 1910.

A. AMANN, art., *Apocryphes du Nouveau Testament*, dans *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, t. I; J.-M. LAGRANGE, *L'Evangile selon les Hébreux*, dans *Revue Biblique*, 1922; P. VAGANAY, *L'Evangile de Pierre* Paris, 1930.

P. BATIFFOL et J. LABOURT, *Les Odes de Salomon*, Paris, 1910.

CHAPITRE II. **La vie chrétienne** : DOM CABROL, *La prière des premiers chrétiens*, Paris, 1929; J. COPPENS, *L'imposition des mains et rites connexes dans le Nouveau Testament et dans l'ancienne Eglise*, Paris et Louvain, 1925; P. BATIFFOL, *L'Eucharistie*, 7e édit., Paris, 1920; W. GOOSSENS, *Les origines de l'Eucharistie, sacrement et sacrifice*, Paris, 1931; H. LIETZMANN. *Messe und Herrenmahl. Eine Studie zur Geschichte der Liturgie*, Bonn 1926, F.-J. DÖLGER, Ἰχθύς, Munster, 1922-1928.
B. CAPELLE, *Les origines du symbole romain*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 1930; J. DE GHELLINCK, *L'histoire du symbole des apôtres*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1928.

CHAPITRE III. **L'Église et les Églises** : H. DE GENOUILLAC, *L'Eglise chrétienne au temps de saint Ignace*, Paris 1907; A. MICHIELS, *L'origine de l'épiscopat*, Louvain, 1900; H.-B. SWETE, *Essays on the early history of the Church and ministry*, 1918 (tendances anglicanes); J. TIXERONT, *La théologie anténicéenne*, 9e édit., Paris, 1924, p. 131-142; P. MEDEBIELLE, art. *Apostolat*, dans *Supplément du dictionnaire de la Bible*, t. I.

H. WEINEL, *Die Wirkungen des Geistes und der Geister in nachasostolischen Zeitalter*, Fribourg, 1899; R. KNOPF, *Nachapostolischer Zeitalter* Tubingue, 1905. Ces deux ouvrages sont protestants.

D. CHAPMAN, *La chronologie des premières listes épiscopales de Rome*, dans *Revue Bénédictine*, 1901 et 1902; J. GASQUET, *St Ignatius and the roman primacy*, dans *Studies*, Londres, 1904.

CHAPITRE IV. **Les Judéo-chrétiens** : M.-J. LAGRANGE, *Le messianisme chez les Juifs*, Paris, 1909; G. HOENNICKE, *Das Judenchristentum im 1. und 2. Jarhrhundert*, Berlin, 1908; O. CULLMANN, *Le problème littéraire et historique du roman pseudo-clémentin*, Paris, 1930; H. WAITZ, *Die pseudoklementinen Homilien und Recognitionen*, Leipzig, 1904.

W. BRANDT, *Elchasaï, Ein Religionstifter und sein Werk*, Leipzig, 1912.

M.-J. LAGRANGE, *La gnose mandéenne et la tradition évangélique*, dans *Revue Biblique*, 1927 et 1928.

CHAPITRE V. **L'hérésie** : L. CERFAUX, *La gnose simonienne*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1925 et 1926; L. CERFAUX, *Le vrai prophète des Clémentines*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1928; G. BARDY, *Cérinthe*, dans *Revue Biblique*, 1922.

E. DE FAYE, *Gnostiques et gnosticisme; étude critique des documents du gnosticisme chrétien aux II^e^ et III^e^ siècles;* 2^e^ édit.; Paris, 1925.

CHAPITRE VI. **Le christianisme et l'empire** : C. CALLEWAERT, articles sur *Les origines de la législation persécutrice* dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1901, 1902, 1911; *Revue des questions historiques*, 1903 1904, 1905, 1907; P. ALLARD, *Le christianisme et l'empire romain*, Paris 1897; R. SALEILLES, *L'organisation juridique des premières communautés* dans *Mélanges P. Girard*, 1912.

CHAPITRE VII. **L'expansion chrétienne** : J. RIVIÈRE, *La propagation du christianisme dans les trois premiers siècles*, Paris 1907; H. LECLERCQ, art. *Expansion du christianisme*, dans *Diction. d'archéol. chrét. et de liturgie.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 7

CHAPITRE PREMIER. — *Les écrits.*

Papias. — Hégesippe. — Les presbytres 11
I. — Les écrits johanniques : L'Apocalypse. — L'Evangile. — Les Epitres. 14
II. — La lettre de saint Clément 21
III. — Les lettres de saint Ignace. 24
IV. — La lettre de saint Polycarpe. 27
V. — La doctrine des Apôtres 28
VI. — La lettre de Barnabé. 31
VII. — Evangiles apocryphes :L'Evangile selon les Hébreux. — L'Evangile selon les Egyptiens. — L'Evangile de Pierre. 35
VIII. — Les odes de Salomon. 40

CHAPITRE II. — *La vie chrétienne à la fin du I^er^ siècle.*

La lettre de Pline. — La conversion. — La catéchèse. — Le symbole. — Le Baptême. — L'Eucharistie. — La prière liturgique. — La vie chrétienne 47

CHAPITRE III. — *L'Eglise et les églises : la hiérarchie.*

Les églises. — L'Eglise. — La hiérarchie. — La succession apostolique. — L'Episcopat. — Les prédicateurs itinérants. — L'unité chrétienne. — L'Eglise romaine 77

CHAPITRE IV. — *Les Judéo-chrétiens à la fin du Ier siècle.*

En Palestine. — Dans la Diaspora. — L'Eglise de Jérusalem. — Les desposynes. — L'Evangile hébreu. — Les sectes 99

CHAPITRE V. — *L'hérésie à la fin du Ier siècle.*

Les premières hérésies. — L'hérésie en Asie-Mineure au temps de saint Jean. — Cérinthe. — L'hérésie au temps de saint Ignace. — Simon 119

CHAPITRE VI. — *Le christianisme et l'Empire romain à la fin du Ier siècle.*

La persécution de Néron. — L'édit néronien. — La lettre de Trajan à Pline. — La persécution de Domitien. — Sous Trajan. 135

CHAPITRE VII. — *L'expansion chrétienne.*

Palestine et Syrie. — Asie-Mineure. — Macédoine et Grèce. — Egypte. — Edesse. — L'Occident. — L'expansion sociale. — L'organisation missionnaire 151

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES. 173

TABLE DES MATIÈRES.. 177